

T R A V A I L D E G R O U P E

N° 4

(MAI - JUIN 1957)

S O M M A I R E

- Avant-propos, page 1
- Présentation du "Barbarisme", page
- Parodie de la praxis, page
- Parti et classe, page
- Eléments de l'économie marxiste, page
- Théorie et activisme, page

o o
o o

AVANT - PROPOS

Dans sa préface à "La guerre des paysans en Allemagne" Engels déclare qu'il y a trois grandes formes de lutte pour un mouvement révolutionnaire : politique, économique et théorique. Dans " Que faire?" Lénine reprenait l'argumentation d'Engels en expliquant qu'il fallait développer le travail dans ce sens en Russie; et c'est sur cette base que s'est édifié le parti bolchevick.

De nos jours cette position s'impose plus encore. En effet dans la situation de recul que nous vivons le défaitisme règne en maître : défaitisme du prolétariat qui a été battu et qui, depuis la révolution de 1917, n'a pu retrouver son intégrale position de classe; mais aussi défaitisme général de toutes les autres couches sociales, défaitisme bourgeois, défaitisme d'une société proche de sa mort. Pour les représentants de la classe dominante il y a impossibilité d'une connaissance humaine

il y a faillite de la prévision, du déterminisme, et, en extrapolant, ils concluent à la faillite du marxisme! En sorte que pour eux l'économie n'est plus une science qui cherche la loi des phénomènes, mais est simplement un enregistrement statique et statistique des prix. Pour ce qui concerne la politique, on doit se contenter du régime actuel qui, tout compte fait, est le meilleur (regardez la Russie! dit-on de toutes parts). Dans le domaine théorique les bourgeois ne se donnent même plus la peine de réfléchir: ils se contentent de faire l'apologie de la religion.

Notre travail politique est, évidemment, diamétralement opposé à cette tendance. Dans nos textes de parti il a été montré que l'expérience russe venait confirmer le marxisme, que le développement économique de l'aire Grand'slave n'infirme pas les lois du matérialisme historique. Cette théorie est donc valable pour l'étude de l'évolution de la société humaine, même lorsque celle-ci revêt des particularités historiques différentes du mécanisme classique. Cela prouve donc l'invariance du marxisme, problème qui fut étudié dans une réunion du parti italien, et dont nous publions le compte-rendu.

S'il en est ainsi, il est inutile de "radoubler" la théorie, comme nous le démontrons dans la suite des articles consacrés au mouvement "Socialisme ou Barbarie". Nous avons complété l'étude parue dans le journal du parti italien (Parodie de la praxis) en 1953 par un aperçu de l'évolution du "barbarisme" au cours de ces dernières années, montrant ainsi qu'il avait bien dévoilé son contenu bourgeois, qu'il avait essayé de masquer à sa naissance. En effet, dans la seconde partie de "Présentation du barbarisme", nous avons montré que ce mouvement n'est qu'un syncrétisme de toutes les théories déviationnistes opportunistes et traîtres au prolétariat; que c'est un mouvement d'essence bourgeoise, et qu'au fond c'est une question purement bourgeoise qui est posée. "Socialisme ou Barbarie" s'est construit en empruntant ses matériaux à différents courants: trotskysme, stalinisme, ouvriérisme, anarchisme, etc., et en voulant se donner des allures de personnage révolutionnaire. Nous l'avons étudié uniquement en tant que "musée vivant" de toutes les dégénérescences du mouvement ouvrier, passées ou actuelles; en dehors de cela il ne nous intéresse en aucune manière car il ne reflète en rien les véritables intérêts du prolétariat.

Pour bien montrer l'invariance du marxisme, à laquelle nous faisons allusion plus haut, nous publions également la traduction de l'article "Parti et classe", paru en 1921 dans le journal italien "Rassegna Comunista". Les différents désaccords entre la Gauche italienne - à laquelle nous nous rattachons -

et l'Internationale, ainsi que leur historique, ont été exposés dans les préfaces du "Dialogue avec Staline" et du "Dialogue avec les morts". Cet article s'insère dans la première période: celle des désaccords d'ordre tactique. La Gauche affirmait le rôle prééminent du parti de classe dans l'intervention révolutionnaire de la classe au cours du développement de la société bourgeoise. Elle s'opposait et "repoussait les méthodes du " front unique politique ", et, pire encore, du "gouvernement ouvrier " par lesquelles les partis communistes se liaient à ces autres organisations (c'est-à-dire les partis sociaux-démocratiques opportunistes). Elle prévoyait en effet que ces méthodes affaibliraient la classe ouvrière et provoqueraient la dégénérescence des partis communistes d'Occident " (Préface du " Dialogue avec Staline ").

En cela la Gauche suivait le conseil de Lénine lui-même qui disait que le parti devait défendre " l'originalité de la théorie prolétarienne " et qu'il ne devait pas la prostituer avec les partis bourgeois ou pseudo-révolutionnaires. C'est le même Lénine qui, dans "Karl Marx et sa doctrine", montre tout ce qu'il y a de subversif dans la soi-disant "froide étude" du Capital. C'est pourquoi nous tenons à la publication des " Eléments d'économie marxiste" qui sont indispensables à la préparation d'un révolutionnaire : "Sans théorie révolutionnaire pas de mouvement révolutionnaire" (Lénine : "Que faire?").

PRESENTATION DU BARBARISME

(suite & fin)

Dans le premier article de cette critique nous avons consacré une place importante à la déformation du rôle du parti dans la "théorie" de "Socialisme ou Barbarie". Mais notre objectif ne se borne pas à classer ce groupe dans la série peu variée des tendances prétendument "extrémistes" qui nient le principe fondamental du mouvement communiste: la direction hégémonique de la lutte par le parti de classe. Nous voulons aussi montrer qu'il est impossible, en dehors d'une continuité historique et politique du programme, de parvenir à une vision réellement autonome, prolétarienne et révolutionnaire de la société; nous voulons prouver que l'éclectisme et la tolérance en cette matière ne peuvent aboutir qu'à la chute dans les classiques formes, déjà condamnées, du révisionnisme.

Dans cette voie nous sommes aujourd'hui amenés à examiner d'autres aspects de la position barbariste, ceux qui ont trait au grand problème de l'armement idéologique du prolétariat dans sa tâche révolutionnaire. Les militants de "Socialisme ou Barbarie" sont perplexes devant la thèse classique selon laquelle il n'y a pas et ne saurait y avoir de culture prolétarienne puisque le prolétariat, au sein de la société capitaliste ne peut accéder qu'à la culture bourgeoise, et ensuite, parvenu au pouvoir, se détruit en même temps que toutes les autres classes. Comment donc une classe sans culture propre serait-elle apte à révolutionner la société ?

Mais cette apparente contradiction ne tient pas devant le schéma marxiste, et c'est justement parce qu'ils n'acceptent pas l'intégralité de ce dernier et n'en comprennent pas toute la profondeur que les barbaristes, en inventant une "culture prolétarienne" au sein de la vieille société, sont condamnés à retomber dans l'idéologie bourgeoise. En effet la théorie marxiste, en découvrant le mécanisme de succession des différentes formes historiques de production, identifie la classe révolutionnaire et ses moyens spécifiques d'action, mais aussi définit les critères de discrimination des conquêtes historiques valables pour un autre mode de production de celles qui doivent être définitivement bannies parce qu'enchaînées aux impératifs de conservation sociale. Telles sont, parmi ces dernières, les diverses "valeurs" idéologiques bourgeoises dont

le contenu historique positif s'est éteint en même temps que le rôle révolutionnaire de la bourgeoisie dont le système économique a cessé depuis lors d'être une forme nécessaire de développement des forces productives, tandis que demeurent acquis pour la société, les grands fondements de la technique moderne et du travail associé.

Or, les valeurs que le marxisme avait condamnées : liberté, démocratie, patrie, l'opportunisme ouvrier les a réintroduites dans le mouvement par le canal de la revendication, de la "liberté de pensée", de telle sorte que lorsque l'une d'entr'elles est admise c'est derechef tout leur cortège qui reconquiert droit de cité. Tel fut le cas de l'alternative "démocratie-fascisme" dans laquelle tombèrent toutes les organisations ouvrières qui en acceptèrent la prémisse idéologique, depuis les grands partis jusqu'aux groupuscules anti-staliniens. Tel est encore le sort qui attend les récentes "reconsidérations" de la critique marxiste de la société moderne, même si ces considérations prennent la forme du souci bien intentionné de "mettre à jour" le programme politique qui en est l'application.

Laissant à l'avenir le soin de conduire jusqu'à cette déchéance intégrale les innovateurs de toute espèce (s'ils en ont le souffle) nous nous bornerons ici à montrer que ceux que nous critiquons ont déjà posé toute la trame théorique de cette évolution: introduction des "valeurs humaines" dans l'acquis politique, prédilection pour la conscience et la volonté des hommes au détriment du déterminisme économique, doute et défiance envers la possibilité de transformation révolutionnaire de la société sur la base d'une théorie rigoureuse et d'un programme définitif.

PANIQUE DU "SUBJECTIF".

" Mais il demeure que l'analyse objective même menée avec la plus grande rigueur, comme elle l'est par Marx dans le "capital", est incomplète parce qu'elle est contrainte de ne s'intéresser qu'aux résultats de la vie sociale ou aux formes fixées dans lesquelles celle-ci s'intègre (par exemple l'évolution des techniques ou de la concentration du capital) et à ignorer l'expérience humaine correspondant à ce processus matériel tout au moins extérieur (par exemple le rapport qu'ont les hommes avec leur travail à l'époque de la machine à vapeur et à l'époque de l'électricité, à l'époque d'un capitalisme concurrentiel et à celle d'un monopolarisme étatique)".

" Mais en même temps, et c'est là ce que ne peuvent voir les schématisistes stériles enfermés dans des formules toutes faites, les classes privilégiées, dès que la propriété privée est éliminée, se définissent précisément comme celles qui reposent sur cette division sociale entre la direction et l'exécution et elles ne peuvent se maintenir que dans la mesure où elles le perpètrent.

C'est la raison pour laquelle la compréhension du phénomène bureaucratique et l'élaboration programmatique positive pour la société de transition vont étroitement de pair et pour laquelle, tant que, historiquement, le phénomène bureaucratique ne s'était pas dégagé dans toute sa pureté, le programme socialiste ne pouvait être frappé que d'une imprécision telle que la notion de dictature du prolétariat devenait sujette aux pires équivoques et aux pires déformations, qui, justement ont permis au phénomène bureaucratique de se greffer si aisément sur le courant bolchevique pourtant authentiquement révolutionnaire et prolétarien ".

Ces deux citations, bien qu'extraites d'articles traitant de questions différentes (1), expriment deux aspects d'une position unique, comme nous allons le montrer. Chacun des arguments mérite une réfutation, soit qu'il soit faux en lui-même, soit que son utilisation soit abusive. Il faudrait à ce propos démasquer le petit jeu de passe-passe (conscient ou non peu importe) qui consiste à mêler des prémisses acceptables et des conclusions gratuites de la plus haute fantaisie. (On peut admettre, par exemple, que l'évolution des rapports de l'homme avec la machine, depuis l'âge de la vapeur puisse être étudiée mais ici on ne nous parle de cette évolution incontestable que pour introduire subrepticement les différences entre le capitalisme "concurrentiel" et le capitalisme "étatique" et nous faire gober le reniement du programme et de la théorie).

Il conviendrait, d'autre part, de ne pas laisser passer l'affirmation désinvolte de "l'élimination de la propriété privée" qui se rapporte de toute évidence, dans une terminologie trahissant son trotskyste 10 lieues à la ronde, à l'actuelle structure russe, dans laquelle, pourtant, seules les formes juridiques d'appropriation se distinguent de celles du capitalisme occidental (et seulement en ce qui concerne un des droits de propriété, celui des moyens de productions) et où la nature des rapports de production est tout à fait classique, car comme il a été expliqué par ailleurs, l'usufruit vaut bien la propriété en tant que monopole de classe du produit.

(1)- citations respectivement tirées de "L'expérience prolétarienne"; SOCIALISME OU BARBARIE, n° 11, 1952, p.11 et de "Machinisme et prolétariat", SOCIALISME OU BARBARIE, n° 7, p. 66.

Mais ici, faute de temps et de place, nous devons nous borner à dégager et à identifier l'idée essentielle qui anime les deux citations choisies, relevées dans ce but parmi une bonne douzaine de passages similaires, mais moins édifiants.

La critique que formule la première à l'égard du marxisme est totalement injustifiée. Le marxisme "n'ignore" pas "l'expérience humaine" mais il la situe à sa véritable place dans l'enchaînement des causes et effets du développement social. Et notre tâche ici est de montrer que cette place est bonne dernière pour toute "tranche d'histoire" qu'il est possible de délimiter et que le niveau de cette expérience est aujourd'hui plus bas que jamais. L'"expérience" dont les barbaristes font grief au marxisme de ne pas tenir compte c'est, vous le devinez aisément, celle du "phénomène bureaucratique" qu'ils ont construite de toutes pièces sur une interprétation inexacte du recul russe : les bolchevicks n'auraient pas "su" que leur programme économique avait un caractère très limité et en-deçà du socialisme, ce qui ne mérite même plus d'être réfuté pour qui a lu, avec quelque soin, Lénine ou Trotsky. Mais "Socialisme ou Barbarie" dépense beaucoup de peine et d'encre pour le démontrer aux actuels épigones du trotskysme, ce qui dénote une certaine candeur et surtout une conception très subjectiviste de l'évolution des tendances politiques. Pour nous c'est l'opportunisme qui a pourri et dévoyé les positions originelles du fondateur de ce courant qui demeurerait un grand marxiste et un grand révolutionnaire, quelles que fussent ses erreurs de tactique et d'appréciation.

Le plus important est pourtant, pour l'instant, de dénoncer la parenté idéologique de cette critique à Marx qui n'est que banale réédition de la vieille objection faite au matérialisme historique : dédaigner "l'homme" au profit de la seule "économie", elle-même transposition polie des grossiers sarcasmes philistins sur le matérialisme "sordide" de vieux socialistes. On en connaît la réfutation classique : la "sordidité" est en réalité dans le camp des bourgeois pour qui toute l'économie se réduit au jeu mercantile animé par la recherche du profit et qui, fascinés par la production, ignorent la reproduction ou production des producteurs, à laquelle se rattache l'immense champ de toutes les questions touchant à l'habitat, l'hygiène, le travail et la "détente" etc... sans parler de la question sexuelle et de la superstructure d'idée qui la couronne. Tout ce qui constitue un immense domaine d'application théorique de la perspective socialiste prolétarienne qu'ouvre le marxisme et que nous suggérons à ceux qui trouvent la doctrine "incomplète" ou "limitée"...

La seconde citation trahit peut-être davantage le "pré-marxisme" de ses auteurs : dans l'exploitation moderne les formes mercantiles de l'échange force-de-travail/salaire, qui pour les marxistes constituent le fondement de l'exploitation économique, n'en serait qu'un attribut historique transitiel étant celui qui découle de la seule division du travail - l'opposition entre "dirigeants" et "exécutants" et non de l'appropriation du produit (1). Comme on nous dit par ailleurs que, dans le "capitalisme bureaucratique", expression la plus complète et la plus achevée de l'exploitation de classe, ce n'est plus la loi de la valeur qui détermine la spoliation de la force de travail (et dire que nous pouvons même invoquer Staline pour prouver le contraire !) mais l'arbitraire des bureaucrates, nous devons conclure qu'aux yeux des barbaristes c'est cet "arbitraire" qui constitue le mobile unique, le moteur de l'exploitation. Mais l'arbitraire en cette matière, fut-il ou non accompagné d'une "justification" des masses, est-il autre chose que la violence, cette violence dont Engels disait, à propos de Dürhing qu'elle était pour ce dernier "l'élément historique fondamental" ?

Sans rappeler la réfutation classique à l'aide de la fable de Robinson et de Vendredi, nous pouvons, à l'adresse des barbaristes, paraphraser le même Engels et dire d'eux comme lui de Dürhing : "L'exploitation fondée sur la violence" ne s'avère ici encore que comme une rodomontade destinée à cacher l'incompréhension du cours réel des choses"(2).

(1)- Que ce soit bien là le fonds de la conception narnariste, d'autres citations pourraient le prouver, entre autres celle-ci : "... ils (les marxistes non staliniens) s'en sont toujours tenus à l'idée faussement qualifiée de marxiste suivant laquelle les rapports entre les classes trouvent leur fondement dans des rapports de propriété, au lieu de voir que les rapports modernes entre les classes se déterminent aujourd'hui plus que jamais, au sein du procès de production lui-même et dans les rapports des hommes entre eux dans l'organisation de cette production." (SOCIALISME OU BARBARIE, n° 3 "La guerre et notre époque")

(2)- "Anti-Dürhing", page 196, Editions sociales.

Pourquoi pouvons-nous dire que les deux extraits cités de la littérature barbariste expriment, sur des sujets différents, une fondamentale idée commune? Parce qu'ils dérivent tous deux de cette conception centrale dans laquelle la volonté et la conscience des hommes ont la priorité sur la détermination objective de l'économie sociale. Les "nouveaux" exploités "bureaucrates" conçoivent et imposent arbitrairement la forme et l'intensité de l'exploitation, ce qui rend caduc le marxisme orthodoxe pré-occupé essentiellement de rechercher l'origine des conditions et des lignes directrices de la lutte sociale dans le mécanisme mercantile capitaliste de la production. Les ouvriers comprennent qu'on les exploite et discernent, au bout du délai historique que leur impose le schéma barbariste de "l'expérience collective", qui les exploite, c'est-à-dire qu'ils identifient leurs exploités dans ceux qui élaborent les plans productifs, et en commandent l'exécution. Dès lors, sur ce plan aussi, l'analyse de Marx, fondée sur une impersonnelle dynamique sociale de catégories antagoniques, n'est plus "complète", si, dans cette lutte moderne où tout est réglé par la vision et l'initiative des hommes, c'est leur "expérience", c'est-à-dire l'empirisme et non la scientifique théorie - qui doit déterminer les règles d'action. De plus, comme la société "bureaucratique" s'est déjà émancipée des tyranniques lois mercantiles, n'étant plus déchirée que par la division entre dirigeants et exécutants, le programme marxiste "classique", qui se base sur la libération des forces productives à travers la destruction de ces lois, n'est plus suffisant du tout :

" Les déclarations de Marx sur l'aliénation totale du prolétariat rejoignent l'idée que le renversement de la bourgeoisie est à soi seul la condition nécessaire et suffisante de la victoire du socialisme; dans les deux cas il ne se pré-occupe que de la destruction de la société ancienne et de lui opposer la société communiste comme le positif s'oppose au négatif. Sur ce point se manifeste sa dépendance nécessaire à l'égard d'une période historique; cependant les dernières décades écoulées invitent à considérer autrement le passage de la société ancienne, à la société révolutionnaire. Le problème de la révolution devient celui de la capacité du prolétariat de gérer la société et par là même force à s'interroger sur le développement de celui-ci au sein de la société capitaliste "

(1)

Le lecteur nous excusera si nous ne savons pas toujours résister à la tentation de citer des passages qui sont de vérita-

(1)- SOCIALISME OU BARBARIE - "L'expérience prolétarienne" p.3
n° 11, 1952

bles mines d'or de formules révisionnistes, du moins devrait-il tenir compte que nous ne discutons que l'idée qui se rapporte directement à l'objet de notre critique. Pourtant l'examen des arguments qui l'accompagnent ne manquerait pas d'intérêt car derrière eux c'est toute la présomption de la critique petit-bourgeoise à l'égard du marxisme qui se profile : " la dépendance de Marx à l'égard d'une période historique !" Autant dire qu'il est passé de mode comme le haut de-forme ou l'ombin à chevaux. Mais cette affirmation touche aussi à notre préoccupation présente: montrer que l'origine de telles élucubrations réside dans l'incapacité à concevoir les conditions dans lesquelles une classe exploitée peut révolutionner la société, et une théorie - produit de cette même société - tracer le schéma historique de ce bouleversement.

La théorie marxiste "dépend" effectivement d'une période historique par ce qu'elle est un produit du mode de production de cette période, mais elle en est un produit critique, découlant de l'existence réelle d'un élément social, antagonique réel. C'est pourquoi le marxisme est lui-même une expérience humaine, mais pas une expérience d'individus, une expérience de classe. Or le prolétariat n'est classé que dans la mesure où il se groupe derrière un programme, c'est-à-dire un ensemble de règles d'action déterminées par une explication générale et définitive du problème propre à la classe et du but à atteindre pour le résoudre. Sans ce programme, de même que le travailleur est livré, dans la lutte pour la pitance quotidienne, à la plus féroce dépréciation que puisse subir l'animal-homme, de même son expérience ne dépasse pas l'aspect le plus étroit de la misère que lui impose sa condition.

C'est parce que les révisionnistes, en tous temps et lieux, ont voulu chercher l'essence du prolétariat en dehors de l'intégralité de sa théorie historique qu'ils ont été réduits à s'inspirer des pires résidus de l'idéologie bourgeoise; "expérience humaine" sans doute mais expérience d'individus livrés, sans défense et sans argument solide, aux contradictions toujours plus marquées d'une société toujours plus inapte, "humainement" parlant. Nous allons voir que "l'expérience humaine" sur laquelle "Socialisme ou Barbarie" a voulu enquêter n'a pas un contenu bien différent et qu'elle nous montre la misère et la pauvreté de cette "prospéction du subjectif" qui consiste à définir une période historique par la conscience qu'en ont ceux qui la vivent.

" Il est clair que la dynamique de la société moderne conjuguant la lutte de classe à une accumulation d'expériences technologiques sans précédent et aux contradictions de l'exploitation capitaliste, conduit directement au socialisme c'est-à-dire à l'APPROPRIATION, CONSCIENTE ET COLLECTIVE, PAR LE PROLETARIAT, DE LA CULTURE INDUSTRIELLE ET SCIENTIFIQUE DONT IL EST LE MOTEUR AVEUGLE ET LE PORTEUR OBJECTIF (1)

Ce passage paraît à première vue très acceptable sauf réserve quant à l' "appropriation collective et consciente", et ne contenant pas d'erreur de principe par rapport à la classique formulation marxiste, du moins aussi longtemps qu'on envisage la culture scientifique et industrielle. En termes moins savants cela veut dire que l'ouvrier assimile la technique et un degré variable d'instruction générale, et qu'il peut devenir conscient qu'il est, lui, le véritable producteur de richesses dans cette société. Nous ne chicanerons pas ici sur l'aspect quantitatif de cette appropriation de la culture industrielle que seule une minorité de travailleurs salariés peut réellement s'assimiler.

Mais nous avons là un échantillon de cette détestable méthode de "théorisation" qui procède à la façon des camelots qui vendent leur pacotille sur la place publique en ne montrant au client que le bon conditionnement extérieur de la marchandise, laquelle ne révèle qu'à l'usage la pauvreté et la précarité de son mécanisme. En effet une autre citation nous montrera tout de suite que l'ambition des barbaristes n'est pas d'ajouter quelques "mises au point" récentes concernant le développement du prolétariat en technique et instruction : "Or s'il (le prolétariat) est producteur universel il faut bien que le prolétaire soit en une certaine manière le dépositaire de la culture et du progrès social " (2) .

Ces deux derniers mots suffisent à nous renseigner sur ce dont il retourne : le "progrès social" est une valeur bourgeoise, c'est l'ensemble des mesures et dispositions empiriques grâce auquel la classe capitaliste masque aux prolétaires l'inévitable aggravation de la contradiction fondamentale du système. C'est aussi le refrain qui sert aux opportunistes et réformistes pour empêcher ou émasculer la révolte sociale. Si le socialisme doit conserver du capitalisme certains de ses "produits", dont le perfectionnement apporté à la technique productive, ce "progrès social" est bien la plus sale marchandise dont ce dernier ait jamais inondé le marché. Son acquisition par le barbarisme

(1) SOCIALISME OU BARBARIE N° 3 - "La guerre et notre époque" - passage en capitales dans l'original

(2) SOCIALISME OU BARBARIE n° 11 - "L'expérience prolétarienne"
page 4

nous confirme que cette "école" politique n'est qu'une variété récente de révisionnisme dont la méthode est diamétralement opposée à celle de ce marxisme dont elle ne cesse de se réclamer. En économie où il s'agit pour le prolétariat de revendiquer tout le produit, les barbaristes préconisent la "gestion ouvrière" (1), c'est-à-dire la gestion d'un mécanisme qui ne distribue qu'une partie du produit (et il faut noter à ce propos que la force de ce mécanisme ne réside pas dans la soif de profit de l'entrepreneur capitaliste, aussi cupide soit-il, mais qu'elle est liée à l'existence des catégories salariales et monétaires). En matière de culture où la classe ouvrière doit rejeter en bloc toute la production intellectuelle bourgeoise et tous ses critères politiques et idéologiques, les barbaristes reconduisent, présentés sous la forme anodine de normes d'organisation, des concepts qui sont en fait exclusivement bourgeois. Bourgeois parce qu'intimement liés à l'histoire propre de la bourgeoisie en tant que classe, parce que seuls aptes à introduire - ou à réintroduire - le mode capitaliste de production, et enfin parce qu'on ne peut les transposer dans une autre forme sociale sans les accepter en tant qu'absolus et que c'est une notion spécifiquement bourgeoise que celle qui fait des normes d'organisation humaine des absolus.

Nous disons pour notre part qu'en matière d'idées la seule appropriation valable pour le prolétariat est l'appropriation d'une THEORIE, parce qu'une théorie est un ensemble rigide de principes d'action rigoureux, une synthèse entre des lois vérifiables, et comme telle seule apte à cristalliser et orienter des intérêts sociaux bien définis tandis que la culture n'est que l'ensemble des reflets multiples d'une société et par suite la juxtaposition d'opinions contingentes et limitées, sans critère central précis,

(1) - "Socialisme ou Barbarie" exprime clairement que la "gestion ouvrière est l'essentiel du socialisme. Que cette gestion soit bien celle que nous pensons, c'est-à-dire dans le cadre structurel d'une production salariale, monétaire et cloisonnée par entreprise, c'est ce qui découle de la conception générale barbariste qui se défie de la centralisation politique et de la dictature, mais cela transpire également dans des passages où il est question de "détermination collective des normes dans le cas d'une gestion ouvrière". Or si l'une des 1^o mesures du pouvoir prolétarien est la réduction drastique de la journée de travail (voir n/ précédent article : "L'accumulation phénomène capitaliste et non socialiste") ce n'est pas le résultat d'une "libre discussion" des ouvriers des entreprises mais une ligne de programme dont l'ampleur est définie par le parti en fonction des facultés de prévision et de planification qu'offre au prolétariat la dictature et le pouvoir.

sans jugement de valeur, si ce n'est celui de la conservation de ce qui est. Dans l'histoire du mouvement ouvrier il est d'ailleurs vérifiable que chaque fois qu'il fut question de culture il était question de tolérance et d'éclectisme idéologique et politique. Constatons que l'exemple barbariste ne le dément pas.

Selon "Socialisme ou Barbarie" il s'agit donc, pour le prolétariat, de créer, en s'appropriant la culture bourgeoise les bases d'une culture nouvelle, mais : "Une culture n'est jamais une idéologie ou une orientation (nous y voilà donc !) mais un ensemble organique, une constellation d'idéologies et de courants. La pluralité des tendances qui constituent une culture implique que la liberté d'expression est une condition essentielle de l'appropriation créatrice de la culture par le prolétariat. Les courants idéologiques réactionnaires qui ne manqueront pas de se manifester dans la société de transition, devront être combattus, dans la mesure où ils ne s'expriment que sur le terrain idéologique, par des armes idéologiques et non pas par des moyens mécaniques limitant la liberté d'expression (1)

Les barbaristes ont au moins ce mérite de réaliser en quelques lignes ce tour de force de résumer tout le cycle de la décomposition opportuniste, depuis l'éclectisme des principes jusqu'à la démocratie politique et même jusqu'à la très " bureaucratique " thèse de la concurrence pacifique et du choix des " voies " diverses pour le socialisme !

Voilà donc ce que valent, d'un point de vue doctrinal les critères et méthodes que "Socialisme ou Barbarie" préconise pour qu'il soit possible de "tenir compte" de l'expérience humaine. Nous ne passerons pas à un autre aspect de la conception barbariste sans examiner, scrupuleusement et objectivement, ce qu'elles valent dans la pratique. L'occasion nous en est offerte grâce à leur application " par personne interposée " dans les milieux ouvriers américains. Nous pourrions donc voir ce que donne en somme "l'expérience de l'expérience humaine".

Il s'agit d'une série d'articles intitulés "L'ouvrier américain " (2) dans lequel est fait un tableau détaillé des conditions de travail du prolétaire d'Outre-Atlantique, de ses réactions au despotisme de fabrique, de ses "aspirations sociales". Quelques lignes empruntées à la conclusion du dernier de ces articles montreront que ces questions y sont fidèlement trai-

(1)- SOCIALISME OU BARBARIE n° 10, Juillet-Août 1952 : "Sur le programme socialiste". souligné par nous

(2)- SOCIALISME OU BARBARIE n° 1,2,3,4,8.

tées selon l'optique barbariste et que cette analyse correspond presque mot pour mot au questionnaire que "Socialisme ou Barbarie" avait conçu pour les enquêtes que ce groupe préconise auprès des travailleurs.

Les réactions que note "L'ouvrier américain" sont extrêmement frustes et simplistes : "... (l'ouvrier) enregistre le faspillage continu de la force de travail de la classe ouvrière, qui résulte d'une utilisation défectueuse des ressources techniques ou d'une mauvaise administration. Il tente en vain de mener une lutte contre la paperasserie, le laisser-aller et la bureaucratie."(1). Ceci ne dépasse pas le niveau de l'expérience la plus sommaire de n'importe quel ouvrier d'une grande entreprise dans n'importe quel pays du monde. Quant aux "aspirations sociales" du prolétaire américain, si on en croit cette étude qui paraît, par ailleurs, honnête et lucide, elles relèvent du même ordre d'idées et se situent plutôt en deçà des conceptions de tout militant ouvrier d'Europe, fut-il littéralement intoxiqué de propagande progressiste ou stalinienne, avec, en plus le cachet labouriste des pays anglo-saxons:

" L'ouvrier exprime sa haine des systèmes dits de salaire stimulant, en disant que c'est lui-même qui devrait rédiger les contrats syndicats-patronat. Ce n'est rien moins là que dire que les relations industrielles existantes doivent être renversées. Mais c'est aussi encore beaucoup plus. Cela signifie qu'il veut arranger sa vie à l'usine de telle manière qu'il puisse satisfaire son désir de faire du travail bien fait, en sachant que cela en vaut la peine, ainsi que son désir de vivre en bonne entente avec ses camarades de travail. Il est profondément ancré dans la mentalité de l'ouvrier que le travail est le fondement même de son existence. Faire de son travail quelque chose qui ait un sens dans son existence, un mode d'expression de l'ensemble de sa personnalité, voilà ce qu'il voudrait faire passer dans les faits "(1).

Dans cette formulation on peut trouver tout ce que l'on veut, du syndicalisme, du réformisme, de "l'ouvrierisme" mais rien qui déborde du cadre étroit de l'horizon de l'entreprise dans lequel s'enferme même la confuse vision de la nécessité de bouleversement social. On y trouverait même les indices d'une mentalité parfaitement propre à l'implantation de l'orgueil de "l'aristocratie ouvrière". Autant dire que de rudiment de socialisme on ne voit pas la trace.

(1) SOCIALISME OU BARBARIE N° 5 - 6 - "L'ouvrier américain"

Quel que soit l'intérêt, pour nous assez mince, de l'étude de la mentalité ouvrière en Amérique, elle ne saurait, en tout état de cause, apporter un enrichissement à cette "expérience" grâce à laquelle les barbaristes veulent "améliorer" le programme politique du prolétariat. Tout juste peut-elle nous indiquer que les déviations classiques du mouvement ouvrier dans les vieux pays d'Europe n'épargnent pas les velléités individuelles et fragmentaires des travailleurs d'Outre-Atlantique. Des réactions telles que celles que cite "Socialisme ou Barbarie" ne dépassent pas, en effet, le niveau des premiers balbutiements de la classe ouvrière du siècle dernier sur le vieux continent. Mais alors qu'à cette époque, et de côté de l'Océan, ils exprimaient les prémisses d'un puissant éveil de classe, dans les Etats-Unis d'aujourd'hui ils trahissent seulement l'énorme retard politique d'un prolétariat très pauvre en tradition historique et littéralement annexé par une bourgeoisie exubérante, elle-même privée de toute véritable culture et dont tout "l'apport" idéologique au capitalisme moderne se réduit au culte du succès.

Pour des gens qui croient en une abstraite et diffuse "conscience" prolétarienne c'est tomber bien bas que d'en chercher les traces dans des démarches intellectuelles et des courants d'opinion qui sont à la tradition ouvrière d'Europe ce que sont aux chefs d'oeuvre médiévaux et de la Renaissance les châteaux transportés pierre à pierre outre-Atlantique et transplantés sans goût et discernement dans le site des buildings. On comprend cependant que ces embryons d'évolution vers un "socialisme" d'importation frauduleuse satisfassent les barbaristes puisqu'ils rejoignent leur propre dada "gestionnaire", mais si de vrais marxistes doivent s'intéresser au prolétariat américain c'est pour en attendre bien davantage. Ce qu'ils espèrent de lui c'est lui voir trouver la force révolutionnaire d'enrayer et stopper le grand dispositif yankee de riposte et de répression lorsque déferlera sur le monde la vague internationale de la révolte prolétarienne; résultat qui ne peut être atteint que si les masses ouvrières d'Amérique font elles-mêmes leur premier et décisif pas vers leur érection en classe dominante et qui exige d'elles bien plus que la vague constatation des contradictions et incohérences d'une production archi-mécanisée.

Au lieu de spéculer sur cette timide et infinitésimale "évolution" vers des positions qui ne sont pas de vraies positions de classe, il aurait mieux valu, évidemment, aborder le grand problème du comportement futur de ce prolétariat américain colossal par le nombre, impressionnant par le niveau technique, mais jusqu'ici étranger aux grandes convulsions sociales. La tentation était trop grande pour que les barbaristes ne se précipitent pas sur l'occasion qui leur était offerte de découvrir

une " expérience " qui ne doive rien au passé et rien au parti politique de classe mais tout aux réactions ouvrières au niveau de l'entreprise. Ils n'ont même pas vu le paradoxe de leur position qui les a conduits, après avoir précédemment fait grand cas de la tradition ouvrière, allant même jusqu'à revendiquer comme " expression de la conscience prolétarienne " les successives manifestations historiques du déviationnisme et de l'opportunisme, à saluer comme symptômes d'authentique éveil de classe des volitions informes et isolées.

Il faut pourtant savoir distinguer la valeur subversive d'idées sociales, même imparfaites et confuses, d'un point de vue révolutionnaire et prolétarien, mais susceptibles de jouer un rôle primordial dans le déclenchement des luttes, parce qu'elles reposent sur de fortes traditions, de ce qui n'est que pur verbiage dépourvu de toute efficacité collective et sociale, même s'il reprend les mêmes thèmes d'agitation. Tel est bien le cas des rudiments de pensée socialisante cités par l'article auquel la revue " SOCIALISME OU BARBARIE " a donné l'hospitalité. Cette première application de la méthode de "prospection du subjectif" bien loin de réfuter la thèse léniniste que détestent les barbaristes la confirme et la renforce : " L'histoire de tous les pays atteste que, livrée à ses seules forces, la classe ouvrière ne peut arriver qu'à la conscience trade-unioniste..." (1).

Une conception caractéristique des tendances qui se situent à gauche du stalinisme et du post-stalinisme est celle qui attribue toujours quelque validité de classe à la mentalité ouvrière telle que l'ont modelée les faux socialismes sous étiquette stalino-populiste, réformiste-démocrate ou chrétien-paternalistes. Si des mouvements, des actions de masse peuvent avoir un contenu positif, même mal orientés politiquement - ce qui fut le cas des événements de Hongrie 1956 - parce qu'ils expriment le contraste fondamental de la société de classe, la diffusion de la phraséologie "progressiste" et pseudo socialiste donne au contraire la mesure de toutes les erreurs et mauvaises conceptions que la reprise prolétarienne devra combattre et extirper. C'est pourquoi les barbaristes peuvent bien poursuivre dans d'autres pays l'introspection des consciences qu'ils ont effectuée auprès de milieux ouvriers américains et même y trouver - en particulier en Europe sous contrôle russe - des réactions qui flatteront leur propre vision politique. Mais ce

(1) - Lénine : "Que faire?".

qu'ils relèveront dans leurs "enquêtes et reportages" n'aura sous des diversités de formes et de détails qu'un contenu identique, celui de la grande confusion dans laquelle se trouve présentement le mouvement ouvrier international.

La consolidation de la société capitaliste est telle que même dans les pays où le prolétariat se rebiffe dangereusement contre les conditions qui lui sont faites, il ne dépasse pas, politiquement, le niveau de la revendication démocratique et nationale. Que répondent en effet ces courageux ouvriers polonais ou hongrois dès qu'ils ont cessé d'exposer leur grief économique, sinon qu'ils veulent la liberté ? Même préservées de la corruption démocratico-réformiste par la poigne de fer des gouvernements "totalitaires" les masses subissent le contre-coup de la grande défaillance politique et idéologique de leurs forces traditionnelles, la décomposition totale du mouvement communiste international. Si la putréfaction réformiste et l'idéologie petit-bourgeoise ont traversé même le rideau de fer et retrouvent encore plus de virulence empoisonnée même lorsqu'elles s'en prennent aux partis et à l'Etat dégénéré qui en furent les principaux propagateurs dans les rangs du prolétariat cela prouve qu'un tel phénomène est mondial et ne repose pas exclusivement sur la trahison des anciens et nouveaux agents de la bourgeoisie parmi la classe ouvrière mais aussi grandement, sur l'ensemble des déterminations objectives de la période présente où une apparente prospérité - et même l'espoir de cette prospérité pour les exploités sous joug soviétique - réussissent à maintenir sous monopole opportuniste et de collaboration de classe les prolétariats les plus combattifs et les moins corrompus.

Un tour d'horizon plus général encore montrerait que les "enquêtes" comme celles que propose "Socialisme ou Barbarie" ne peuvent être que décevantes quant à "l'enrichissement" qu'elles sont susceptibles d'apporter au programme et à la perspective du prolétariat: elles peuvent ramener quelques rares idées prolétariennes mais qui ne sont pas nouvelles ou en trouver d'autres, encore plus rares, qui sont "nouvelles" mais en rien prolétariennes.

Au cours des lustres passés, lorsque le prolétariat était numériquement moins développé mais aligné sur de solides positions de classe, la révolte sociale a pu ébranler l'opinion de couches non-prolétariennes et alimenter, même au travers d'autres classes de la société, un flot d'expressions sincèrement révolutionnaires. Mais depuis que la dégénérescence du mouvement international a disloqué, dans la pratique et dans la représentation des hommes, l'admirable synthèse marxiste entre la lutte

immédiate de la classe exploitée et la perspective d'émancipation de la société toute entière, le prolétariat a cédé le monopole de la généreuse indignation sociale. En même temps cette indignation a perdu tout contenu et toute force réelle.

Dans la mesure où des ouvriers s'efforcent d'échapper à l'emprise des appareils politiques et syndicaux de l'opportunisme, ils adhèrent, comme nous venons d'en avoir une illustration dans l'enquête menée auprès des prolétaires américains, à la revendication pré-marxiste et d'origine sorelienne-proudhonnienne de "gestion" de l'escargule productive. Quant au restant de la masse des travailleurs, activement derrière leurs partis pourris ou passivement dans l'apathie générale, ils emboîtent le pas aux platoniques indignations de la catégorie sociale intermédiaire des "intellectuels". Ainsi voit-on des étudiants, des professeurs, des avocats réagir contre la politique capitaliste coloniale et monopoliser une opposition - toute sentimentale et stérile - à la politique des gouvernements capitalistes, tandis que les rares tentatives d'effectif refus de la mission militaire répressive par quelques jeunes prolétaires résolus demeurent isolées, sans écho et sans appui : c'est la rançon d'un tiers de siècle de "progressisme" et de collaboration de classe.

Mais aucune période historique ne fut peut-être aussi édifiante quant à l'impuissance de la phrase révolutionnaire - au demeurant vidée de tout contenu - que profèrent quelques activistes impatients de renverser un rapport de force consécutif à la plus grande défaite historique du prolétariat. On assiste, sans réaction ouvrière à la plus cinglante réfutation de l'idéologie dominante au nom de laquelle des dizaines de millions d'hommes ont été envoyés au massacre. Et les moins corrompus de ceux qui se scandalisent de la permanence et de l'actualité des maux qu'on a prétendu combattre en luttant contre le fascisme, n'ont qu'un seul souhait à la bouche : la démocratie ! Ce mot, l'humanité entière ne jure aujourd'hui que par lui et pour qu'on sache lui imputer les horreurs et ignominies qu'il recouvre il faudra des décades d'une longue expérience dont l'anticipation doit être recherchée dans l'observation la plus rigoureuse de la théorie prolétarienne et non dans les "impressions" d'individus qui, jusqu'au grand choc de classe, n'auront pas compris qu'ils vont abolir les "valeurs" qu'ils célébraient la veille encore !

C'est pourquoi ne saurait-on être plus mal inspiré

qu'en recherchant la vérité de demain en farfouillant dans ce qui est le domaine incontesté du mensonge d'aujourd'hui. Et c'est là toute l'histoire du barbarisme qui recherche l'avant-garde de l'armée victorisuse de l'avenir et ne trouve que les fuyards de la grande déroute du présent : la panique du subjectif.

DIALECTIQUE DE LA DEFAITE

Après avoir évoqué, sous des traits plutôt sombres la situation présente de la classe ouvrière et, d'une façon plus générale, marqué le décalage qui existe entre la mentalité actuelle de la quasi-totalité des individus, exclusivement tournés vers des "valeurs" que dément la brutalité des faits, et le comportement de révolte que leur impose quelquefois l'acuité de la misère sociale ou le spectacle de l'infamie bourgeoise, il est normal que nous exposions les raisons de notre confiance en un avenir de reprise révolutionnaire.

Il nous fait surtout éviter qu'à la vue de ce qui précède, où nous avons pris à partie le "subjectivisme" de "Socialisme ou Barbarie", on impute cette confiance à une conception "d'automatisme" de la révolution prolétarienne. Cette précision est d'autant plus nécessaire que, selon l'interprétation que nous défendons comme expression fidèle du marxisme orthodoxe le phénomène de la révolution est déterminé mais non fatal, tandis que les gens que nous critiquons, et qui prétendent reprendre la position de Marx avilie par "l'économisme" de ses successeurs (1) lui assignent au contraire un délai et lui fixent un stade précis de développement du capitalisme, celui du "capitalisme bureaucratique" avant l'avènement duquel "le programme socialiste ne pouvait qu'être frappé d'imprécision" et par conséquent la classe ouvrière incapable de parvenir à remplir sa tâche historique.

Cette dernière opinion, qui fait dépendre le succès de la révolution prolétarienne du "degré historique" de développement de la "conscience" du prolétariat est absolument étrangère à la conception matérialiste des rapports entre les

(1)-"Marx n'a pas détruit cette tendance (à "l'économisme") par sa critique pas plus qu'il n'a supprimé l'aliénation en la dévoilant; elle s'est, au contraire, développée à partir de lui, sous la forme d'un prétendu matérialisme économique qui est venu, avec le temps, jouer un rôle précis dans la mystification du mouvement ouvrier ". SOCIALISME OU BARBARIE - "L'expérience prolétarienne" p. 2, n° 11

hommes et la praxis. Mais elle est aussi contraire à l'histoire du mouvement prolétarien et à l'histoire tout court: la véritable doctrine prolétarienne envisage l'assaut du pouvoir par les ouvriers dès que le prolétariat est constitué en classe, c'est-à-dire dès l'époque du MANIFESTE où il possède son programme et son parti. Elle constate aussi que les masses ouvrières ont été dès ce moment orientées dans ce sens et ce au cours de révolutions dont le premier objectif est la destruction de vieilles structures d'ancien régime, telles les révolutions de 1848 en France et en Allemagne et enfin, éclatante démonstration de cette possibilité jusque là théorique, la double-révolution russe d'Octobre 1917.

Le prolétariat n'a donc pas de "rendez-vous" avec l'histoire; dès son apparition comme classe il lutte pour la destruction du capitalisme, il postule à la direction de la société. D'une façon générale ses chances de succès, d'une tentative à l'autre, augmentent en fonction de son développement numérique, mais alors que ce développement se poursuit sans interruption dans toute l'ère industrielle, il n'en est pas de même de sa préparation intellectuelle et politique, de sa lucidité idéologique et de sa cohésion organique qui s'intensifient dans les périodes de montée révolutionnaire pour accuser des phases de désorientation, de découragement et de confusion dans les moments de recul de la lutte de classe.

Le mouvement ouvrier n'a jamais épousé cette courbe de progression harmonieuse du groupement d'organisation et de clairvoyance des masses prolétariennes dont font état les barbaristes, mais au contraire est hâché par de vastes phases de dépression et de lente et laborieuse reprise. Pour retrouver le fil conducteur dans ce phénomène complexe et établir la continuité de la perspective prolétarienne et socialiste sur la base du postulat de toute la théorie - l'impossibilité du système capitaliste de combler le fossé social entre capital et travail - il faut définir dans ses grandes lignes, l'influence des échecs révolutionnaires sur le mouvement de l'économie, la condition sociale et la mentalité des masses ouvrières et, sur l'organisation politique de classe.

Cette influence nous ne la dessinerons que d'une façon très schématique, prévenant sans attendre une objection que nous connaissons déjà (les camarades apprennent à connaître l'arsenal peu varié des flèches empoisonnées des

détracteurs du marxisme ainsi que les non moins classiques ripostes) en rappelant que le marxisme, théorie scientifique, relève des mêmes méthodes que la science, lesquelles décèlent la réalité à partir de schémas qui ne se rencontrent jamais intégralement dans la nature, comme cela fut développé dans notre dernier bulletin (1). Le schéma de la dialectique de la défaite et de la reprise ne se trouvera pas non plus "à l'état pur" dans la réalité historique, mais il nous permet cependant d'anticiper sur le processus du futur renouveau du mouvement prolétarien.

Les barbaristes pensent que l'expérience de la "mystification bureaucratique" doit ouvrir les yeux des prolétaires sur les véritables règles politiques d'action de son programme révolutionnaire et de transformation de la société. En réalité la contre-révolution stalinienne et la dégénérescence du mouvement communiste international - pour employer une terminologie plus convenable - ont provoqué une effroyable confusion idéologique et politique dont le prolétariat ne sortira qu'après une longue suite d'expériences pratiques, à la faveur de laquelle, à un certain degré d'ampleur et d'acuité de la reprise ouvrière, la vision orthodoxe marxiste conquerra de nouveau la grande armée des travailleurs. Malgré d'importantes différences quantitatives et qualitatives il en fut toujours ainsi après une défaite prolétarienne, comme nous le formulerons succinctement.

Les tentatives ouvrières qui furent écrasées par la bourgeoisie exercèrent une influence contradictoire sur les périodes qui suivirent: les formes de la défaite confirmaient éloquemment les fondements de la théorie prolétarienne mais la débandade du prolétariat a eu pour résultat de favoriser l'éclatement des déviations les plus diverses; la répression saignait à blanc les forces vives des travailleurs mais en préparant au capitalisme un nouveau bond en avant accrurent encore l'armée des "fossoyeurs" de la bourgeoisie. Ainsi 1848 confirme de façon éclatante la théorie de la violence et la nature réelle de la démocratie bourgeoise qui met à nu les contrastes insurmontables de la société capitaliste, comme le marxisme l'a déjà annoncé. Mais une autre conséquence de la défaite de Juin c'est la première apparition du réformisme: "le prolétariat se jette dans des expériences doctrinaires, banques d'échange et associations ouvrières, c'est-à-dire dans un mouvement où il renonce à transformer le vieux monde à l'aide des grands moyens qui lui sont propres..." (2). Sur le plan économique-social la con-

(1) - Voir notre "TRAVAIL DE GROUPE" n° 3 - "Eléments d'économie marxiste" page 98

(2) - K. MARX : le 18 brumaire de Louis Bonaparte - Editions sociales page 14

tre-révolution se manifeste aussi de façon contradictoire: le prolétariat parisien est décimé mais la bourgeoisie capitaliste, débarrassée de la menace "rouge" peut se lancer à fond dans le développement industriel dont la conséquence ne peut être qu'un accroissement du nombre et de la concentration des ouvriers.

De même l'écrasement de la Commune de Paris, en déchirant le pacte prolétariat-bourgeoisie de solidarité nationale dans la guerre, trempe dans le sang des Communards la phrase fondamentale du "MANIFESTE" : "les prolétaires n'ont pas de patrie", et donne son contenu historique et politique à la non moins fondamentale dictature du prolétariat. La contre-partie de cette vérification doctrinale c'est encore une fois l'ouverture de voies non révolutionnaires à l'activité du prolétariat. Dès lors le réformisme dans le mouvement ouvrier en France est solidement établi; et même après la réunification organique des diverses tendances socialistes et leur alignement derrière un programme directement inspiré par Marx, subsisteront bien de graves déviations idéologiques qui expliqueront l'ampleur et l'uniformité de la débacle du mouvement lors de l'union sacrée impérialiste et même, les tares que contiendra déjà le jeune parti communiste après le redressement international consécutif à la révolution d'Octobre.

Plus encore que les massacres de Cavaignac la répression Versaillaise signifie pour le prolétariat français une immense saignée: près de 30.000 morts et, entre déportés, emprisonnés et fugitifs bien 100.000 prolétaires dont est privée l'armée des travailleurs. Mais sur les ruines du premier gouvernement prolétarien, la bourgeoisie, non seulement française mais européenne, entre dans sa phase d'apogée, ayant tranché deux grands problèmes conditionnant son expansion: en France la dualité de deux factions bourgeoises royalistes, en Allemagne la nécessité de l'unité politique du pays. Parallèlement à cette phase d'expansion économique se développent les grandes organisations ouvrières, politiques et syndicales, dont la neutralisation, lors de la grande vague révolutionnaire de 1917-27 n'a rien à voir avec une faiblesse numérique ou un isolement comparable à celui qui affaiblit le prolétariat parisien quelque cinquante ans plus tôt.

Bien que les conséquences de la défaite de la révolution internationale après Octobre 17 doivent être jugées à son échelle, c'est-à-dire à l'échelle de l'enjeu de

la phase ouverte par la victoire prolétarienne en Russie - la subversion européenne du capitalisme, l'écroulement mondial de l'impérialisme - elles se manifestent suivant le même schéma qui règle les processus contradictoires d'une part de la vérification et de l'affermissement de la doctrine marxiste et de la débandade idéologique et politique des grandes forces ouvrières, d'autre part de l'extermination de dizaines de milliers de valeureux militants et du sacrifice inutile de millions d'hommes et de la rapide prolétarisation d'immenses territoires jusque là pré-capitalistes.

Si l'hypothèque politique qui retarde la reprise prolétarienne n'est pas encore entièrement purgée, nous pouvons déjà faire le bilan du passif de l'échec de la révolution internationale et de son actif économique et social considéré dans la continuité de l'histoire du mouvement ouvrier et de l'histoire tout court.

L'étendue du désastre est bien connue: une classe ouvrière désemparée et écartelée selon la démarcation des blocs impérialistes, de plus en plus asservie à chaque bourgeoisie " nationale ", suivant les "voies originales" préconisées par le "socialisme" à la mode stalinienne et post-stalinienne, divisée encore au sein de chaque pays, de chaque profession, de chaque catégorie professionnelle et intoxiquée d'une idéologie démocratico-petit-bourgeoise.

Mais il y a un revers à la médaille du triomphe universel de la bourgeoisie sur le prolétariat, même s'il n'est pas encore visible ou s'il ne se manifeste que par des symptômes isolés déchiffrables seulement pour ceux qui sont restés fidèles à la théorie et à la méthode, c'est la réfutation complète, totale et sans pitié de l'opportunisme qui a servi de fourrier à la contre-révolution. Quelle vérification du marxisme qui n'a pas encore frappé une humanité atone! Les opportunistes du Kremlin prétendaient "construire" le socialisme dans la seule Russie, les voilà maintenant forcés, après avoir dû admettre l'existence de la " loi de la valeur " au pays des Soviets (1) de copier les méthodes commerciales des U.S.A. en attendant d'avoir une démonstration bien plus cuisante de la nature capitaliste de l'économie qu'ils ont édifiée : celle que leur infligera tôt ou tard le prolétariat russe en révolte contre sa propre exploitation "socialiste"! Le centre de Moscou, épaulé par tout ce que

(1) - le détail de ces "aveux" et l'ampleur de cette déchéance le lecteur les trouvera dans "DIALOGUE AVEC STALINE" et " DIALOGUE AVEC LES MORTS " .

l'Internationale comptait d'arrivistes, d'ignorants politiques, de "laissés pour compte" de la centrale "2 et 1/2" a imposé, contre toute l'Opposition de gauche, la tactique de compromis et d'alliance avec les représentants de la petite bourgeoisie et avec l'opportunisme reconnu et consacré. Le résultat fut l'écrasement de la classe ouvrière, la seconde guerre impérialiste, une oppression économique et sociale, au lendemain du conflit, plus terrible et plus "totalitaire" qu'auparavant. Mais cet élément petit-bourgeois et cette idéologie démocratique et réformiste, qui ont vidé l'organisation prolétarienne de toute force subversive et de toute spontanéité ouvrière se retournent maintenant contre les propres auteurs de cette trahison. Les voilà aujourd'hui qui minent la cohésion et l'efficacité du réseau international d'influence russe, mis sur pied par les hommes du Kremlin en dévoyant l'organisation internationale pour la révolution au profit de la politique de conservation et d'expansion de l'Etat russe devenu un Etat capitaliste identique à ceux qu'il dénonçait il y a quelques mois à peine comme les instruments de l'impérialisme les plus rapaces. Peut-être demain cette action souterraine, déterminée par les contradictions propres au mode capitaliste de production, aura-t-elle une telle ampleur que les dirigeants de Moscou seront contraints de jeter définitivement leur masque "démocratique", "populiste" et "communiste" pour révéler leur véritable rôle sur la scène internationale comme sur celle de la "politique intérieure". Pourrait-on espérer de démonstrations plus rigoureuse de la validité de la théorie marxiste, de la prédominance des lois de l'économie sur la volonté des hommes, de la mérisoire force du machiavélisme des "chefs" devant la colossale dynamique des forces sociales, de l'énorme aberration qui a consisté à assigner un rôle révolutionnaire à des classes non-prolétariennes au sein du capitalisme ultra-développé ?

On objectera que cette "vérification" n'est pas suffisante aussi longtemps que les masses ne "suivent pas". Il est certain que son évidence même est trop flagrante pour être immédiatement admise par l'actuelle génération. Elle implique une rupture trop rude, trop sévère avec un amas de mensonges et de préjugés sur lesquels se sont bâties la présente fausse "sécurité" ouvrière et la trompeuse prospérité bourgeoise d'aujourd'hui. Tous ces hommes qui ont connu le maquis, la résistance et la néo-virginité de la vieille catin de démocratie s'accrochent à un passé dominé par la grande illusion du progrès social et des valeurs démocratiques. Il en faudra d'autres, ceux d'une génération

qui n'aura pas besoin, pour ouvrir les yeux sur la réalité monstrueuse et sanglante que cache le grand bluff de l'antifascisme, d'affronter la notion nette ou confuse d'une participation, voire d'une responsabilité dans l'hécatombe et les souffrances qui en furent les résultats. Pour qu'il se produise cette "prise de conscience" tant espérée par les barbaristes que vienne donc une promotion d'ouvriers qui n'auront pas craché sur le "boche" et échangé leurs traditionnelles armes de classe contre des monceaux de bulletins de vote !

Nous parlons donc à notre tour du rôle du "subjectif"? Certes, mais comme condition objectivement déterminée, non par la jugeotte de tout un chacun, dans le cadre étroit du calvaire productif quotidien, mais par la puissance matérielle du déroulement des époques qui disperse inexorablement les superstructures de mensonges et d'illusions pour ramener sans répit le problème central de la société de classe. Bien du temps donc à courir, penseront ceux que le besoin "d'action" démange. Sans doute, mais déjà s'avère acquis un grand résultat : nouvelle confirmation de la théorie marxiste, c'est-à-dire, sur ce plan, triomphe de la doctrine, mais déroute de la "conscience" !

L'autre aspect des conséquences de la défaite d'octobre contient les prémisses de la reprise à venir. La dégénérescence du pouvoir issu d'Octobre 17, qui a sanctionné l'échec de la révolution européenne, a donné au mouvement prolétarien un coup terrible mais n'a pas stoppé le développement du capitalisme dont l'extension multiplie les bases économiques et sociales de la future et bien plus vaste vague révolutionnaire. On voit ici combien est fragile la perspective qui fonde la "reprise" sur la généralisation de la forme "bureaucratique" de l'économie. S'il s'avérait alors que le système russe doive évoluer vers la structure "classique" de la société bourgeoise - ce qui n'est nullement exclu étant donné que l'étatisation russe traduit en réalité un retard par rapport au système occidental - il faudrait donc considérer que la reprise serait compromise ou ajournée puisque le barbarisme en fait une question de "conscience" en face de la forme soit-disant la plus nette de l'exploitation, "l'arbitraire" des bureaucrates ? En réalité la "barbarie" russe n'entâche pas la fécondité de cette phase qui, tout en marquant un grand recul du prolétariat, se signale par un phénomène de très grande importance : l'ouverture de l'aire slave-asiatique au capitalisme.

Nous avons déjà signalé le caractère décisif de "l'entacte historique" 1917-27 que le triomphe du prolétariat en Russie a imposé à l'impérialisme blanc en Extrême-Orient (1). Il

(1) voir notre article : "La révolution chinoise" TRAVAIL DE GROUPE n° 1 et n° 2

a permis l'irruption de la révolution nationale capitaliste dans l'ex-Empire du Milieu qui, conjointement à l'affaiblissement des vieux pays colonialistes d'Europe, a amorcé la série des réactions en chaîne contre la présence blanche en Orient. Il faut conduire jusqu'à son terme cette perspective et en déduire des prévisions d'ordre social et politique. Avec la formation des Etats Nationaux d'Asie les archaïques modes de production cèdent le pas aux formes mercantiles et capitalistes qui ont pour corollaires le développement et la concentration du prolétariat de couleur. Ce serait pur défaitisme de négliger ce fait sous prétexte que ces révolutions sont nationales, bourgeoises et, comme telles, ne portent pas de coups nets et directs au dispositif mondial capitaliste. Et pis encore de les nier en tant que révolutions parce que, comme le pensent les barbaristes, ce sont des "bureaucraties" politiques et militaires qui en prennent la direction et non pas les couches de négociants ou industriels, les véritables bourgeois.

Au-delà de ces conceptions étriquées et anti-historiques - à les prendre en considération il faudrait admettre que la révolution prolétarienne est impossible aussi longtemps que le monde, jusqu'à son dernier individu, n'est pas prolétarisé - il faut embrasser les conditions générales de la synthèse future entre programme révolutionnaire et lutte de toutes les classes exploitées. Demain l'immense prolétariat chinois s'éveillera à ses propres revendications de classe et, si le prolétariat européen a retrouvé, au feu des luttes partielles, l'authentique ligne de classe, si la machine productive marque un ralentissement suffisant pour que s'instaure le chômage massif des hauts pays industrialisés, se posera de nouveau, sur une échelle bien autrement grande, la grande alternative de Lénine : la guerre, seule issue du régime capitaliste devant la crise mondiale, ou la révolution.

Avec le recul, la défaite de la révolution russe, bien loin de constituer cette sorte d' "An Mille" des temps modernes, sous lequel la voient les bourgeois et leurs inavoués imitateurs "d'avant-garde", marquera, dans l'immense arc historique qui va de l'aube de la société de classe au socialisme, une expérience grandiose, malheureuse mais décisive quant à la valeur des principes mis en oeuvre, eux-mêmes condition nécessaire et suffisante pour le triomphe du communisme et auxquels n'aura manqué que l'écho de la crise révolutionnaire occidentale et le grand souffle victorieux ébranlant tous les Etats repus et surdéveloppés de la

vieille bourgeoisie, non pas crépuscule de la société moderne menacée de "barbarie", mais aube radieuse de la phase décisive pour le triomphe de la nouvelle forme sociale sans classe et sans exploitation.

ALIENATION ET SOCIALISME.

Après avoir conclu ce schéma de la continuité de la doctrine et de la discontinuité de la lutte par une incursion brève dans ce domaine de la "perspective" que nous affectionnons si peu, revenons à nos points de théorie, si longuement et si fastidieusement débattus. Un "élément de la base", du type "barbariste moyen" par exemple, tombé pour son malheur sur notre matériel y déplorera l'absence de mot d'ordres et le caractère "abstrait" du travail, surtout s'il s'agit d'un brave ouvrier ayant épuisé, dans le temps, tout sa patience à essayer de déchiffrer d'autres controverses bien plus bruyantes - comme celles qui opposèrent staliniens et non staliniens de la C.G.T. à propos de la "paupérisation" - sans réussir à y comprendre goutte.

Il y a discussion et discussion. Dans le cas ci-dessus il ne s'agissait en rien de savoir ce qu'il en retournerait de cette question si mal posée; ce qui était en cause c'était le choix entre deux perspectives également noyées dans l'opportunisme le plus sordide : conserver l'influence stalinienne dans les syndicats par l'hégémonie du personnel du P.C. ou opter pour le franc réformisme que proposaient les "opposants", ce qui impliquait un revirement supplémentaire en matière de phraséologie revendicative-sociale.

De même à un niveau où l'opportunisme se manifeste avec une plus grande discrétion, mais avec son égal mépris des principes, le conflit "théorique" qui mit aux prises, au sein de la fédération Anarchiste, les éléments d'idéologie libérale-maçonnique et les bruyants partisans d'une "synthèse" "entre anarchisme et marxisme", n'était que l'expression pure et simple de la rage activiste des "communistes - libertaires", incompatible avec le vieil individualisme anti-stalinien, lui-même opposé à tout "front unique" avec qui que ce soit.

Ces débats ne sont pas des débats de principes mais des querelles et divergences d'opportunistes sur la façon de tirer le meilleur parti de n'importe quel principe, les dépouillant ainsi de toute valeur objective pour les réduire à des phrases, des appels, des stimulants. Nous, nous croyons à leur

valeur d'expérience et d'acquisitions historiques et en discutons comme tels. Là est tout notre "distingo".

La seconde et importante question qui, après celle de la "conscience de classe", se présente constamment dans la littérature barbariste est celle des conditions économiques et techniques de la période transitoire du capitalisme au socialisme. On a vu, sur le plan politique, quelle était la recette barbariste pour cette transition; c'est purement et simplement la démocratie qu'on affuble impudemment de l'étiquette "ouvrière" ou qu'on introduit frauduleusement dans le concept "dictature du prolétariat" en nous prévenant, il est vrai, que cette dernière formule a été "épuration" de ses "imperfections" originelles. Démocratie de travailleurs, bien entendu; mais qui n'est pas travailleur en cette société où la figure classique du "rentier" pansu de l'apogée bourgeoise a cédé la place à l'affairiste moderne, ou "capitaliste sans capital" bien trop malin pour ne pas agir par "bureaucrate interposé" ?

La formule économique transitoire que préconise "Socialisme ou Barbarie" on la connaît également, c'est la gestion ouvrière élargie, nous dit-on, de l'entreprise jusqu'à la société. Cette formule puiserait son efficacité dans le fait que l'ouvrier moderne peut prendre conscience des contradictions de la production à l'échelle de l'entreprise et embrasser ainsi toute la vision de la transformation socialiste de la société. En réalité, dans la mesure où elle n'est pas une simple transcription des vieux slogans ouvrieristes elle trouve son origine dans l'hostilité "congénitale" du barbarisme envers la notion de la centralisation politique et de la dictature (1)

(1)- le dernier numéro de SOCIALISME ou BARBARIE nous donne de ces deux aspects de solution barbariste une formule condensée : "Le socialisme c'est la suppression de la division de la société entre dirigeants et exécutants, ce qui signifie à la fois la gestion ouvrière à tous les niveaux - de l'usine, de l'économie et de la société - et pouvoir des organismes de masses - Soviet, comité d'usine ou Conseils. Le socialisme ne peut être non plus le pouvoir d'un parti quelle que soit son idéologie ou sa structure. L'organisation révolutionnaire n'est pas et ne peut pas être un organe de gouvernement. SOCIALISME OU BARBARIE n° 21 Mars-Mai 1957 "Bilan, perspectives, tâches".

Un texte de la revue " SOCIALISME OU BARBARIE", "Machinisme et prolétariat " (1) nous le montrera. En polémiquant contre l'école psychotechnique américaine, qui prétend supprimer l'abrutissement du travail moderne par la mécanisation intégrale du processus productif, cet article relève qu'une telle chose est impossible dans la société capitaliste et que seul le communisme peut la réaliser : l'appareil de direction de la production moderne se présente comme un "homologue" du processus réel de cette production, mais du fait qu'il agit dans le cadre d'une société de classe, il incline toujours davantage vers des tâches essentiellement coercitives et ne peut, par suite, atteindre la rationalité poursuivie.

Cette remarque est exacte mais comme l'auteur du texte veut nous éclairer, à la lueur de cette critique de la psychotechnique sur les conditions d'émancipation à l'égard de l'aliénation de la force de travail, on constate après la lecture que l'exposition n'a rien apporté, si ce n'est une tautologie, aux formulations classiques tant dédaignées. Il est évident que si la fonction "coercitive" des technico-planificateurs découle du contraste d'intérêt de classe de la société, seul le socialisme, dont la tâche est de faire disparaître les classes, peut éliminer l'aliénation. C'est ce que disait avec plus de force et de clarté Engels dans " l'anti-Dürhing " :

" En se rendant maîtresse de l'ensemble des moyens de production pour les employer selon un plan, la société anéantit l'asservissement antérieur des hommes à leurs propres moyens de production. Il va de soi que la société ne peut pas se libérer sans libérer chaque individu. Le vieux mode de production doit donc forcément être bouleversé de fond en comble et surtout la vieille division du travail doit disparaître (2).

Mais s'il s'agit, pour le prolétariat (car nous n'aurons pas à expliquer ici pourquoi il est la seule classe capable de réaliser cette appropriation au profit de toute la société) de se rendre maître de l'ensemble des moyens de production, il ne peut le faire qu'à l'échelle de l'Etat; et pour les employer selon un plan il faut qu'il dispose d'une ligne d'action rigoureuse et scientifique, c'est-à-dire qui ne dépende pas de l'improvisation et de la versatilité des opinions mais d'une théorie expérimentalement, donc historiquement, vérifiée.

(1)- SOCIALISME OU BARBARIE n° 7 - " Machinisme et Prolétariat"

(2)- "L'ANTI-DUHRING" - Editions sociales - page 333.

Les inovateurs du genre "barbariste" ne peuvent pas marcher derrière une telle formule qui implique que cette théorie vive et se transmette par le parti de classe, que le parti soi un organe de gouvernement dans la lutte de classe qui continue, de haut en bas et non pas de bas en haut, après la prise du pouvoir par le prolétariat. Aussi préfèrent-ils régler cette question de l'appropriation des moyens de production à l'échelle de l'entreprise. Quant à l'élever à l'échelle de l'Etat ils s'en préoccupent bien peu en faisant confiance à la plus large "démocratie de travailleurs". L'expérience historique offre pourtant plusieurs exemples (ne serait-ce qu'en Russie 1917 et en Espagne 1936) qui prouvent que de tels organismes peuvent très bien ne plus suivre, à un degré donné, la ligne politique de classe - parce que les classes non-prolétariennes ou semi-prolétariennes qui se manifestent en leur sein sont les premières à plier sous les difficultés de la tâche - et que les ouvriers peuvent très bien posséder les usines sans que pour autant l'ETAT soit leur propre appareil social de lutte.

Aussi la solution "gestionnaire" nous ramène-t-elle, en définitive, à la question politique d'interprétation de la dynamique sociale et des rapports des hommes avec les forces économiques de la société, que nous avons examinée précédemment. Tout ce problème, chez les barbaristes, est dominé par la hantise du danger de la " substitution" de la bureaucratie à la bourgeoisie capitaliste aux frais de la révolution prolétarienne, comme on peut le voir :

" Ce qui demeure nécessaire durant la période transitoire c'est l'opposition fonctionnelle entre l'appareil spécialisé de l'exécution et l'appareil socialisé de l'organisation-contrôle parce que justement la mécanisation intégrale directe, même si elle était possible, ce qui n'est pas le cas, n'est pas la solution la plus rentable au point de vue du développement des forces productives, développement jusqu'au point de l'abondance, qui est le but même de la société socialiste. Ainsi l'aliénation dans la production trouve son dernier truchement dans la formule ultime de la division du travail " (1).

(1)- SOCIALISME OU BARBARIE N° 7 -"Machinisme et prolétariat", p. 61

L'essentiel des "garanties" devant les risques de contre-révolution et de dégénérescence réside, selon nous, d'une part dans une fidélité extrême aux principes et au programme préalablement définis - qui interdisent notamment toute tolérance et libéralisme, après la victoire insurrectionnelle, à l'égard de l'ennemi de classe, militairement renversé mais non éliminé, et qui se survit dans les couches proches du prolétariat de la petite bourgeoisie et de la paysannerie; donc dictature et terreur sur les classes non prolétariennes - et d'autre part dans l'évaluation rigoureuse du degré exact des possibilités du prolétariat dans la tâche longue et complexe d'extirpation des anciennes formes.

Partant de là nous avons trois objections capitales à faire au texte cité et qui ont trait : 1°/- à la confusion commise quant au "degré" de ces possibilités - 2°/- à la portée réelle de la gestion ouvrière - 3°/- à l'importance du "danger bureaucratique".

Si on admet les notions de rentabilité et de développement des forces productives, cela signifie qu'on envisage le problème du pouvoir prolétarien dans un cadre historique et géographique où l'économie n'est pas encore suffisamment développée pour passer directement au socialisme, ce qui était le cas pour la Russie de 1917, à l'inverse de la Russie actuelle et de l'Europe occidentale de cette époque où le capitalisme s'était installé depuis plusieurs lustres. Il est exact que l'impossibilité qui en découle, de réaliser intégralement les garanties révolutionnaires de la limitation des salaires et émoluments, déjà prises à son compte par la Commune de Paris, comporte un risque de dégénérescence indiscutable. Mais si la survivance de la division du travail constitue un facteur dangereux ce n'est pas en tant que "forme ultime" de l'exploitation mais au contraire en tant que forme transitoire, qui doit disparaître si la révolution triomphe et s'étend internationalement, mais qui peut devenir forme initiale de restauration des privilèges sociaux liés au capitalisme dans le cas contraire. De plus ce danger, au lieu d'inciter à la décentralisation et au libéralisme, doit conduire à la plus ferme dictature. Lénine est catégorique sur ce point : " Nous ne sommes pas des utopistes, nous ne pouvons pas nous passer tout de suite de surveillants et de comptables mais ce que nous pouvons faire c'est tout de suite les soumettre à la dictature du prolétariat".

Les barbaristes ne cachent pas que l'objectif de la gestion ouvrière est la détermination des normes et du salaire par les ouvriers eux-mêmes, parvenus à la direction de l'entre-

prise; et de toutes les entreprises, nous voulons bien l'admettre, sauf réserve quant à la possibilité effective de cette perspective dans le cadre libéraliste conçu par " Socialisme ou Barbarie ". Mais les barbaristes ne sont pas utopistes au point d'ignorer les limites matérielles dans lesquelles doit s'inscrire une telle détermination. Dès lors la fonction de la gestion ouvrière n'est autre que celle que Lénine confiait aux syndicats : empêcher que dans la fixation des salaires et des conditions de travail interviennent d'autres considérations que celles du développement de la base économique de conservation du pouvoir prolétarien révolutionnaire et de la future possibilité du socialisme. Il s'agissait d'éviter que soit réduit, au profit d'intérêts privés et cachés, le maximum qu'il était possible d'accorder à la rétribution de la force de travail dans un système encore mercantile. La fonctionnarisation et la bureaucratisation ultérieures des syndicats russes ne démontrent pas qu'un tel rôle, de leur part, était impossible, mais qu'au milieu de difficultés économiques terribles et en fonction de l'évolution réactionnaire de la situation internationale, le pouvoir issu d'Octobre était sur la voie d'un changement total de nature et de fonction .

Nous revenons donc toujours au même point. Pour les barbaristes une telle involution n'a pas été le résultat des défaites du prolétariat sur la scène internationale mais elle a traduit un phénomène, jusqu'alors souterrain, d'apparition d'une nouvelle forme capitaliste. Cette idée a été nettement formulée dès la formation du groupe "Socialisme ou Barbarie", nous en trouvons la confirmation dans le dernier éditorial de sa revue qui a du moins le mérite d'aller jusqu'à ses conséquences extrêmes en matière de répudiation du contenu du marxisme et du léninisme :

" Pour l'essentiel la division des sociétés contemporaines - occidentales ou orientales - en classes ne correspond déjà plus à la division entre propriétaires et non-propriétaires, mais à celle, beaucoup plus profonde et plus difficile à éliminer, entre dirigeants et exécutants dans le processus de production.

Le socialisme n'est donc pas la "nationalisation" et la suppression de la propriété privée, que les régimes d'exploitation tendent à réaliser d'eux-mêmes, ni non plus l'abolition de "l'anarchie du marché". (1)

(1)-SOCIALISME OU BARBARIE n° 21 Mars-Mai 1957 -"Bilan, perspectives, tâches".

Il est donc clair que pour les barbaristes se produit une interposition, entre le prolétariat et la bourgeoisie capitaliste, d'une forme sociale qui prolonge les privilèges de classe au delà des catégories qui constituent les fondements de tout contraste social au sein du mode capitaliste de production.

Nous avons montré qu'à l'origine de ce concept il y avait "la priori" de la primauté du "subjectif" que nous avons critiqué dans les précédents paragraphes. Il s'agit simplement maintenant de combattre l'argument selon lequel le programme orthodoxe d'élimination des formes mercantiles capitalistes est insuffisant pour la destruction du dernier "retranchement de l'exploitation", la division du travail entre dirigeants et exécutants. L'argument nous ramènera bien vite à l'objet principal de cette "présentation", la signification du "barbarisme" comme produit de la confusion politique générale actuelle

Avant d'examiner la question des rapports de production dans la phase transitoire russe, que nous verrons dans le prochain paragraphe, commençons donc par le problème de l'aliénation mal posé dans l'optique barbariste parce que le phénomène historique capitaliste y a été mal compris.

Le capitalisme se développe et se concentre par la destruction de la propriété mais sur la base de ses fondements historiques et juridiques et ne peut exister sans leur maintien. Il n'est pas correct de dire à la fois qu'une économie est capitaliste - même d'Etat - et que les privilèges de classe n'y sont plus fondés sur la propriété mais sur la division du travail et de conclure que cette évolution déplace - et dépasse le problème classiquement formulé de "l'expropriation des expropriateurs". La domination capitaliste peut bien, au fur et à mesure qu'elle devient toujours plus impersonnelle, se passer de la titularité juridique des moyens de production, mais sa base économique est toujours l'appropriation du produit, elle-même liée indissolublement à la forme mercantile - capitaliste de l'exploitation de la force de travail. On ne pourrait en effet parler de rétribution salariale sans sous-entendre la loi des échanges équivalents, grâce à laquelle la force de travail étant payée à sa valeur il reste au détenteur des moyens de production un excédent provenant du fait que cette force de travail exige moins pour son entretien et sa reproduction que ce qu'elle est susceptible de produire dans les conditions socialement déterminées de son utilisation.

Nous noterons au passage l'extrapolation injustifiée que commettent les barbaristes lorsqu'ils surestiment le carac-

tère social - voire socialiste - des actuelles tentatives ouvrières de réagir à la hiérarchie des salaires. Cette lutte a dans l'histoire du mouvement une incontestable valeur en tant que moyen de freiner la concurrence entre ouvriers, qui est introduite dans les marchés du travail par la différence de qualification de la force de travail mais que les capitalistes, avec la complicité des syndicats de collaboration de classe, tendent à accentuer au maximum, dans un but de division entre les travailleurs, en poussant jusqu'à l'absurde l'échelonnement des catégories et sous-catégories professionnelles. Mais cette lutte ne saurait mettre en cause les fondements des rapports d'échange de la force de travail.

La première objection à la conception barbariste des conditions actuelles de l'aliénation est d'ordre doctrinal : estimer sa survivance possible après l'élimination de ces rapports d'échange, de même que supposer que cette disparition soit insuffisante pour permettre la destruction de la division du travail, revient à faire de l'aliénation une catégorie "absolue" une chose en soi, de la même façon que les socialistes petit-bourgeois, expliquaient la misère sociale en recourant aux historiques "maux en soi" du despotisme, de l'autorité et de l'Etat.

Propriété et division du travail sont deux catégories qui escortent le processus historique de différenciation de classe (Engels démontre dans "L'origine de la famille" comment elles s'engendrent et s'épaulent l'une l'autre) mais s'il fallait déterminer laquelle est la plus dure à extirper pour la révolution prolétarienne, il faudrait reconnaître que la première est celle dont il sera le plus long de venir à bout, car la division poussée du travail, comme elle existe dans les grands pays capitalistes consacre une très grande concentration et "dépersonnalisation" du processus productif et offre donc un domaine où les obstacles techniques à la socialisation sont considérablement réduits et où les obstacles sociaux sont éliminés dès la prise du pouvoir par le prolétariat puisqu'il suffit à ce dernier de s'emparer de la banque et des grandes industries. Par contre la propriété parcellaire du sol, existante même dans les pays "avancés" relève d'une sphère où, pour des raisons bien connues, le capitalisme ne procède qu'avec une relative lenteur, y perpétrant, non seulement des formes techniques longues à rationaliser, mais encore et surtout une permanente armée sociale contre-révolutionnaire, dès qu'il s'agit, non plus de révolution anti-féodale, mais de révolution prolétarienne.

Les barbaristes, particulièrement acharnés sur ce problème de l'abolition de l'aliénation au travers de l'abolition de la division du travail n'ont pas vu qu'obnubilés par la "dépersonnalisation" et la "détitularisation" du grand capitalisme ils ont dédaigné tout le secteur agricole où règne sans conteste la propriété privée, ou plus exactement personnelle. Ils se sont ainsi désintéressés de la complexité de la suppression de cette grande division du travail que constitue le contraste entre une production industrielle super-mécanisée et l'existence d'une foule d'exploitations individuelles exigües. (A en juger par leurs derniers écrits sur la Hongrie on est en droit de penser qu'ils ont, sur ce point, banalement et "bourgeoisement" trébuché : en faisant l'apologie de la lutte "anti-bureaucratique" des détenteurs ou des postulants à la détention de petits lots de terrain ils ont consacré le principe de cette propriété qu'ils considèrent, bien à la légère, en extinction en tant que force d'exploitation sociale, et ont renoncé, dans leurs "nouvelles" théories, à résoudre la contradiction bourgeoise entre ville et campagne.

Dans sa polémique contre Dürhing, Engels rappelle le passage du CAPITAL où il est démontré que l'actuel développement des forces productives permet, avec la destruction des rapports capitalistes, d'éliminer tous les caractères néfastes et négatifs que ces rapports ont ajouté aux servitudes des formes antérieures de travail en les privant de ce qui les rendit plus supportables à l'ancien producteur artisanal. La force du marxisme c'est d'avoir éliminé les fameuses "antinomies" sur lesquelles butaient les plus révolutionnaires des philosophes bourgeois et d'avoir intégré le "bien" et le "mal" de la société en un vaste mouvement historique dont le moteur est la production et la reproduction de la vie immédiate, forme supérieure de la dynamique de la vie chez l'espèce humaine. De même, à propos de ce que toutes les sociétés civilisées ont considéré comme une plaie sociale ou une pénitence divine - le travail - et en face des socialismes réactionnaires qui gardaient de l'artisanat médiéval la nostalgie de son idyllique organisation, le marxisme a su voir dans l'aliénation du prolétaire moderne la condition de la libération de l'humanité vis-à-vis de tout ce qui fait du travail une charge, une corvée une entrave à l'épanouissement naturel de l'homme.

Mais il ne resterait rien de cette géniale anticipation s'il fallait admettre qu'à un moment quelconque du développement des forces productives l'aliénation du travail se révèle indépendante des rapports de production ou encore, si ces derniers ne trouvaient plus leurs fondements dans les rapports

de propriété et pouvaient se perpétrer sur la seule base de la violence et de la coercition.

Le point de principe marxiste de leur liaison indéfectible on peut en trouver la marque visible dans la nécessité de la stabilité des formes de propriété comme condition de la continuelle et croissante expropriation caractéristique du capitalisme. Pour s'en convaincre il suffit de constater que l'élément le plus stable de conservation sociale de la société bourgeoise est la paysannerie tellement incrustée dans la propriété titulaire du sol que d'authentiques mesures bourgeoises de rationalisation de la technique productive à la campagne par des procédés de coopération-association qui ne sont en rien des procédés expropriateurs rencontrent le plus souvent l'hostilité des agriculteurs. D'autre part la bourgeoisie capitaliste sait que le meilleur moyen de corrompre le prolétariat et de le détourner de la voie révolutionnaire consiste à lui donner l'illusion de la propriété en faisant de lui un "actionnaire" de sa propre entreprise ou un "propriétaire" ayant hypothéqué vingt années de salaire à venir pour détenir en titre une cellule dans un "groupe d'habitation" moderne.

Que la propriété - même titulaire - soit une bien plus grande garantie de conservation des privilèges capitalistes que la division du travail entre "dirigeants" et "exécutants" c'est également une chose particulièrement évidente dans la politique agraire des grands pays où la bourgeoisie capitaliste, et ses agents au sein des masses ouvrières, neutralisent l'action de classe des salariés agricoles - véritables prolétaires de la glèbe - en les orientant vers la perspective de la possession du lopin de terre et en les alliant politiquement aux producteurs parcellaires, propriétaires misérables et affamés mais authentiques.

Si le sentiment de la possession est à l'origine de la mentalité réactionnaire et conservatrice du paysan parcellaire et si la question de l'appropriation, dans l'industrie, des moyens de production par les prolétaires est une question de gestion, comment les barbaristes ne voient-ils pas que leur prétendu "socialisme gestionnaire" ne pourrait avoir d'autre contenu, dans la mesure où il serait réalisable, que le transfert, parmi les ouvriers devenus "détenteurs" de l'entreprise, de cette détestable

idéologie de propriétaire dont le prolétariat, en tant que classe, doit son rôle révolutionnaire au fait qu'il en est matériellement exclu ?

Si les barbaristes ignorent la portée de l'idéologie "gestionnaire", les capitalistes, par contre, la connaissent bien, qui dirigent tous les efforts dans le sens de donner aux ouvriers l'impression qu'ils participent à la gestion de l'entreprise. La détestable mentalité qui, dans cette initiative bourgeoise, repose sur une apparence, sur une phrase ou une terminologie, aurait, dans l'hypothèse barbariste, un contenu réel. La bourgeoisie, pacifiquement, ne consentirait pas à l'exclusive gestion ouvrière, cela va de soi, même si cette gestion n'a rien à voir avec le socialisme. Et d'autre part, la lutte violente du prolétariat ne saurait s'arrêter, sans être compromise d'avance, sinon étouffée, à cet objectif illusoire (encore qu'il ait des précédents historiques : d'authentiques fiasco). La portée de la position barbariste est donc surtout actuelle, en phase de recul de la lutte prolétarienne : nous ne serions pas étonnés outre mesure si nous apprenions qu'elle trouve preneur auprès des couches d'aristocratie ouvrière les plus vulnérables à l'orgueil "gestionnaire", en particulier aujourd'hui, dans les immenses entreprises du type de la Fiat ou de Renault.

On n'échappe pas, en effet, au contenu historique et social de formules qui ont déjà donné la mesure de leur valeur effective : la gestion ouvrière n'est pas et ne peut pas être le socialisme, qui n'est pas une doctrine de déplacement des hommes et des fonctions au sein du processus productif - même avec la bonne intention de transformer celui-ci - mais qui est la destruction violente de l'ensemble des fondements politiques, juridiques et sociaux du mode capitaliste de production. "L'organisation" de la production socialiste surgira d'elle-même de la destruction des rapports antérieurs.

Mais la gestion ouvrière n'est pas davantage un moyen d'élimination de l'aliénation de la force de travail. Quand bien même les ouvriers se succèderaient à tour de rôle aux postes de direction du travail, ils n'en échapperaient pas pour autant au cadre étroit des préoccupations d'entreprise, aux limites de la connaissance purement technique et professionnellement cloisonnée du procès de la production, ni même au stupide amour propre de métier, résidu de la vieille idéologie du compagnonnage et de l'artisanat.

L'aliénation doit donc être considérée sous son angle le plus large, l'angle social. Poussée à l'extrême par le machinisme moderne elle n'en prend pas moins sa source dans la spoliation mercantile - capitaliste de la force de travail qui prive le prolétaire de tout droit sur le produit, mais pas seulement sur le produit spécial de sa propre activité mais sur le produit social, qui comprend, outre les biens de consommation et d'entretien, la connaissance et la culture. Il s'agit d'une double privation quantitative et qualitative : le travailleur, abruti par les heures d'efforts, n'a matériellement ni le temps ni les moyens de se consacrer à d'autres activités, mais il n'en a ni le goût, ni la faculté, faute de formation et d'instruction.

Le socialisme qui réduira la journée de travail adoucira dès l'immédiat la tâche productive grâce à l'extinction de la fièvre productiviste qui exténue le salarié moderne, dispensera à l'individu les loisirs et les moyens pratiques nécessaires pour accéder à la culture. Mais aussi il bouleversera cette culture et la dépouillera de son actuel hermétisme de classe et en fera une culture sociale. Le travailleur changera fréquemment d'activité dans la production, comme Engels le préconisait déjà à une époque où la technique permettait bien moins qu'aujourd'hui l'interchangeabilité des tâches et l'élimination toujours plus grande des besognes subalternes assumées par l'automatisme. L'homme s'incorporera à l'activité sociale non plus sous la forme d'un assujettissement à une corvée longue et fastidieuse mais comme initiative consciente et volontaire, augmentant continuellement la participation spontanée à la connaissance et à l'organisation du travail à mesure que sera réduite la prestation obligatoire et nécessaire.

Si cette perspective classique est bientôt vieille d'un siècle elle est autrement solide que la recette "barbariste" pour la suppression de l'aliénation qui s'avère extraordinairement étroite en face des prétentions qu'elle affiche. Mais elle se différencie surtout de cette dernière par un autre point : elle est révolutionnaire ambitieusement tournée vers l'avenir, tandis que la conception de "Socialisme ou Barbarie" s'appuie sur un doute très proche d'un courant d'opinion défaitiste et bourgeois qui effrayé par les désastreux effets du machinisme et de l'automatisme, mais incapable de voir en face leur cause réelle

dérobe la responsabilité de la société bourgeoise en faisant de l'aliénation de la force de travail un mal mystérieux, incurable, dont le communisme lui-même se serait avéré incapable de venir à bout.

Un livre a été écrit sur ce thème, nous en citerons quelques passages pour montrer que la "théorie" de "Socialisme ou Barbarie" est un produit typique de la présente période historique de confusion et de recul : le barbarisme est en quelque sorte "dans l'air" :

" La première des promesses du marxisme était d'affranchir l'homme de l'aliénation économique: celle-ci une fois abolie, les autres s'écrouleraient d'elles-mêmes. En cela résidait l'essence de la doctrine. Il était donc légitime d'espérer que le premier de ses objectifs, une fois la révolution éclatée, serait d'édifier un régime économique entièrement neuf. A une économie physique il ferait succéder une économie humaine, libérée des abus du machinisme comme des sujétions mercantiles; au règne de la "nécessité" celui de la "liberté" (Engels).

Quelle déception dès lors de constater que partout où il s'installe le marxisme n'a de cesse de copier les techniques capitalistes. Non seulement les techniques matérielles dans leurs données scientifiques, mais encore l'esprit de ces techniques dans les normes qu'elles impliquent pour le travail humain : travail à la chaîne, cadences, salaires à primes, etc.. On rêvait d'abolir la division des tâches, de réunir la ville à la campagne, de faire du travail un "plaisir"... et la révolution à peine instaurée, Lénine faisait sienne les pratiques du taylorisme; il lançait le mot d'ordre du productivisme qu'aucune alternance de régime : N.E.P., plan, stalinisme, destalinisation, ne devait par la suite modifier. Les démocraties populaires se sont invariablement alignées sur ce modèle, inspiré lui-même du régime maudit, du grand capitalisme d'Outre-Atlantique ...

Ainsi la plus violente révolution du monde moderne n'a-t-elle rien changé au plus grand drame de notre temps: l'aliénation de l'homme à la technique " (1)

(1) - MARX ET MARXISME" - A.Piettre. Passages cités par " Le Monde" du 19 Janvier 1957.

A QUAND LA FIN DES SPECULATIONS SUR LE "CAS" RUSSE ?

L'opinion que nous venons de citer est parfaitement conforme aux préoccupations de conservation sociale de la bourgeoisie puisqu'elle équivaut à peu près à ceci : le pouvoir révolutionnaire russe a appliqué fidèlement la conception marxiste du socialisme et a échoué, réalisant une société où les servitudes des hommes envers la production et le machinisme sont encore plus lourdes que celles des vieux pays capitalistes.

Mais ce qui est normal chez un professeur d'Université l'est moins chez des gens qui se disent marxistes et révolutionnaires : en dépit de son volontarisme politique et idéologique le barbarisme participe de cette confusion générale sur la nature du régime russe, puisque il nous déclare désormais sans équivoque que l'échec du communisme en Russie est réellement un échec de l'authentique programme marxiste révolutionnaire : "une analogue dégénérescence du pouvoir ouvrier russe aurait pu survenir même si la révolution avait embrassé plusieurs pays avancés". L'extension internationale de la révolution était la condition que Lénine posait lui-même à la possibilité future du socialisme en Russie. Admettre que, si cette condition avait été remplie, rien n'aurait changé à la dégénérescence du mouvement international et de l'Etat ouvrier russe, c'est renier toute la construction marxiste et n'avoir plus aucun droit à se réclamer tant de la méthode que de la doctrine.

Dans tout le matériel que notre courant a consacré à la "question russe" il a été longuement et patiemment démontré que la perspective de Lénine n'était en rien "nouvelle" mais entièrement fondée sur l'expérience historique au travers de la plus grande fidélité à Marx qui l'avait déjà posée au moment de la révolution allemande de 1848. C'est une démonstration que nous ne saurions reprendre ici, mais comme nous avons toujours affirmé qu'en face de l'effroyable démagogie que manifestent, à propos de la Russie, les nuances les plus variées de l'éventail politique, une des tâches les plus urgentes était d'y couper court en lançant à la tête des démagogues l'affirmation de la véritable nature de l'économie soviétique d'Octobre 17, nous reviendrons succinctement sur ce qui constitue la clef de voûte de toute l'interprétation de la révolution russe : l'existence de rapports économiques capitalistes sous direction prolétarienne et socia-

liste. Si le spectacle des pires ignominies de la période " stalinienne " ne nous ont pas fait renoncer à revendiquer la politique d'accumulation de Lénine en Russie, comme voie nécessaire du socialisme dans ce pays, à plus forte raison la putréfaction post-stalinienne n'aura-t-elle pas pour effet de nous faire abandonner un seul point de cette position au profit de l'engouement actuel pour la "démocratisation" en cours dans les pays de l'Est.

Nous le répéterons donc avec plus de brutalité : les rapports de production en Russie d'Octobre étaient capitalistes et le pouvoir politique authentiquement prolétarien et la politique nettement orientée vers le socialisme. Une seule objection peut être admise qui concernerait la viabilité de cette dualité. Nous y avons répondu également dans des textes précédents en développant sous quelles conditions un pouvoir prolétarien pouvait, dans de telles circonstances et sur une telle base économique, conserver ses caractéristiques socialistes. Mais ici il s'agit de démasquer les malhonnêtetés politiques qui consistent à imputer au socialisme les contradictions et misères qui sont les purs fruits du capitalisme.

Avant de détruire les rapports mercantiles-capitalistes, le pouvoir issu d'Octobre devait les développer, comme conditions même de sa propre survie. Une telle politique implique, c'est évident, que la part du produit qui revient au travailleur, n'est pas celle qui lui sera donnée, sous forme collective et sociale, dans le plein socialisme, c'est-à-dire tout le produit, déduction faite de la partie nécessaire à la reconduction du cycle productif et d'une certaine "réserve". Dans le cas russe l'ouvrier devait donc supporter l'augmentation du capital productif, ce qui, en tous temps et en tous lieux, ne peut s'effectuer, quelle que soit la bonne volonté des hommes, qu'au détriment de la "consommation" et de l'entretien des producteurs directs : le travail "mort" ne peut provenir que du travail "vivant".

Si nous n'avons pas peur des choses, en admettant qu'un pouvoir prolétarien puisse exister - sous certaines conditions bien définies - avec des rapports économiques non socialistes, nous ne devons pas avoir peur des mots. La force de travail était, sous le pouvoir d'Octobre, exploitée, en ce sens qu'une partie du produit allait élargir la production, c'est-à-dire à travers le mécanisme monétaire, s'échanger encore contre de la force de travail. Si on ne peut pourtant parler à ce propos d'exploitation de classe, parce que les catégories

non productives et économiquement privilégiées ne pouvaient convertir ces avantages en moyens de domination politique, il faut pourtant convenir qu'un tel système a peu de traits communs avec le socialisme et que les misères et injustices qu'il comporte ne sauraient être imputées à ce dernier.

La tâche du pouvoir bolchevick était de faire face aux besoins immédiats de la guerre et de la production, comme nous l'avons expliqué à plusieurs reprises, montrant que c'était là des objectifs qui absorbèrent toute son activité politique : pourvoir à la continuation de la lutte armée contre la contre-révolution intérieure et l'intervention étrangère, nourrir la population, approvisionner les troupes et développer en conséquence un minimum d'industrie.

Si on peut parler de "satisfaction des besoins immédiats" comme tâche d'un pouvoir politique prolétarien c'est justement parce que les problèmes qui se posent à lui ne sortent pas du cadre bourgeois et sont communs à tout Etat en guerre. Dans une telle situation la répartition prioritaire du maigre produit social au profit de ceux qui se battent et de ceux qui travaillent, consigne le caractère politique indiscutable du pouvoir et le sens de la lutte engagée, mais ne constitue pas un critère de la nature des rapports économiques. Aussi la politique des bolchevicks put-elle, ultérieurement, perdre son égalitarisme héroïque mais intenable sans changer quoi que ce soit à cette nature et sans trahir l'objectif révolutionnaire poursuivi, qui ne dépendait pas unilatéralement du niveau atteint dans toutes ces mesures (qui constituaient, non du socialisme, mais des pas vers le socialisme), mais était conditionné par la ligne de la politique menée sur le plan de la poursuite de la révolution internationale.

La grande faute barbare réside justement dans la définition des critères d'une économie et d'un pouvoir politique. Elle considère comme accessoire les formes qui sont fondamentales de l'économie bourgeoise - le mode des échanges, le salariat et le marché - et comme essentiel ce qui peut être modifié sans porter atteinte aux assises de la société capitaliste : la répartition quantitative de la part consommable du produit. C'est ce que déclare effectivement cette formule sans équivoque : "le régime bureaucratique supprime le voile de la propriété

privée, du marché et de l'argent " (1)

En un certains sens toutes les formes de production de la société de classe sent des "voiles" qui dissimulent leur véritable mécanisme, mais elles ne deviennent des mystifications qu'à travers leur idéologie et au moment historique où elles ne se justifient plus du point de vue de la conservation ou du développement de la dotation de la société en moyens de production. Ainsi le droit personnel cesse-t-il d'être valable historiquement, dès que le seigneur perd sa fonction sociale de protection militaire du producteur, de même que le droit bourgeois dès que l'appropriation mercantile du produit n'est plus nécessaire au développement des forces productives.

Mais aussi longtemps que cette fonction subsiste - ce qui était encore le cas dans la Russie d'Octobre (alors que dans les pays de l'ouest le capitalisme arrivait à sa phase décadente, ce qui justifiait la perspective de la révolution internationale) - ces "voiles" sont des formes matérielles nécessaires, même si elles sont grosses de danger, dans la voie prolétarienne vers le socialisme.

C'est sur ces formes que butèrent les communistes russes lorsqu'ils furent coupés de leur seule voie de salut, la révolution européenne, et non sur l'appétit sordide d'une coterie d'arrivistes flanquée de fonctionnaires ignorants et paresseux. "Socialisme ou Barbarie" veut bien nous concéder que cette dégénérescence n'est pas le produit de "l'ambition de Staline" et qu'elle est un produit historique et social. Mais une telle concession au matérialisme ne dépasse pas le matérialisme vulgaire, "mécaniste", qui justement se fonde sur l'impossibilité pour une forme de groupement politique, en tant qu'elle est composée d'hommes, de résister aux divers aspects de la corruption. Si une telle impossibilité se vérifiait (et qu'on nous fasse gré des garanties du "contrôle de la base" que Lénine ne posait jamais isolément ("L'Etat et la révolution") toute transformation sociale serait impossible, non seulement celle de la révolution prolétarienne mais celles de toutes les révolutions. Sur ce point la conception barbariste n'est que de l'anarchisme qui s'ignore... ou se dissimule.

Il est exact que les pontifes du Kremlin dissimulent la nature véritable de l'économie et de la société russe, et

(1) SOCIALISME OU BARBARIE n° 21 - Editorial p. 2

exact aussi que ces dernières seront démasquées par la colère sociale que développe l'exploitation de la force de travail. Mais si la misère ou "l'injustice" constituent, ici comme ailleurs le grand levain de la poussée révolutionnaire vers la destruction des formes politiques et sociales de cette exploitation, la théorie de cette destruction n'avance pas d'un pas si on la pose simplement sous l'angle de ces tares de toute société de classe. La théorie qui doit présider au renversement révolutionnaire de telles sociétés est la théorie de la crise économique-sociale comme mobile de la mobilisation révolutionnaire, et de la violence comme moyen de la conduire à terme. A l'échelle historique et à l'échelle des grandes masses, les conditions de son application surgissent du contraste des intérêts et non de la "révélation" des supercherries de la propagande de parti ou d'Etat. Le barbarisme paie ici son tribut à ce bourgeois "culte du subjectif" que nous avons précédemment dénoncé.

Mais il commet une autre erreur, peut-être plus grave encore, celle d'extrapoler au monde entier ce phénomène russe où un appareil d'Etat a suppléé à la carence de la bourgeoisie dans la tâche de substitution de rapports capitalistes aux rapports semi-féodaux et même patriarcaux, dans une perspective d'abord révolutionnaire internationaliste et prolétarienne et ensuite dans un sens contre-révolutionnaire, national et bourgeois. De cette forme historique spéciale, "Socialisme ou Barbarie" fait curieusement un cas à la fois spécifique et universel; spécifique parce que les barbaristes imputent aux bolchevicks d'avoir innové un système d'économie étatique dont la bourgeoisie extérieure se serait, après coup, inspirée; universel, parce que de l'accident historique qui assigna au glorieux parti russe de perdre sa nature de classe en devenant l'instrument de la contre-révolution mondiale et de l'inversion de la dynamique sociale, ils font un phénomène général et caractéristique de la période actuelle: la venue d'une classe exploitrice nouvelle à la faveur du triomphe - en cours - de la "bureaucratie".

En constatant qu'une telle conception bouleverse tous les fondements de l'analyse marxiste des concepts de base : Etat, classe, parti et lutte de classe, on comprendra que nous ayons dû passer à la critique du barbarisme sur le plan le plus large, quoiqu'évidemment incomplet.

A toute la construction théorique échaffaudée sur cette fragile base les événements récents ont apporté un démenti. Dans la vision originale de "Socialisme ou Barbarie" la fameuse nouvelle classe dirigeante posait sa candidature à la domination mondiale en fonction de sa supériorité propre dans les domaines de l'organisation économique, de la stratégie politique et sociale et dans l'art de "mystifier" les masses. Mais en réalité les questions d'efficacité propagandiste du stalinisme résultaient, d'une part de l'influence acquise par un passé d'authentique lutte classiste, d'autre part d'une situation internationale qui permettait une certaine spéculation diplomatique sur les difficultés internes des pays du camp atlantique et sur les mouvements politiques qui en découlaient. A la longue, lorsqu'il s'agit de "tenir" et de corrompre le prolétariat selon les classiques procédés réformistes c'est la bourgeoisie de l'Ouest qui, au travers de ses propres agents, reprend le premier rôle, non pas parce qu'elle dispose d'une quelconque supériorité idéologique, mais parce qu'elle dispose de moyens économiques et politiques plus efficaces et qu'elle est assurée de l'obligatoire collaboration des partis communistes dégénérés.

Dans leur propre territoire les appareils d'Etat liés à Moscou ne peuvent se maintenir - et jusqu'à quand ? - que par l'usage de la pression policière qui est bien une marque de faiblesse par rapport aux démocraties occidentales armées de l'incomparable attirail parlementariste et électoral.

Mais là ne se borne pas l'infériorité de la pesante ossature bureaucratique de l'URSS et des démocraties populaires; c'est un fait désormais reconnu par les chefs de l'Etat russe (au XXme Congrès) (1) que la bureaucratie " s'avère incapable d'organiser la production, impuissante devant la gabegie, la sourde hostilité du prolétariat et le mécontentement populaire. Elle doit "réviser ses méthodes" décentraliser, avoir recours à plus d'initiative de la part des individus et des groupements, avouer, en somme le fiasco de son productivisme et copier encore plus servilement le modèle-typé, le capitalisme occidental.

On nous concèdera que c'est là un bien drôle de bilan pour une classe appelée à supplanter la bourgeoisie capitaliste. Les barbaristes disent de cette classe qu'elle

(1) - voir "DIALOGUE AVEC LES MORTS" sur la situation alarmante de l'agriculture russe.

est née du retard de l'économie russe, de l'extrême pauvreté de ce pays après la guerre civile et l'intervention étrangère : bureaucratie de la misère ? Peut-être, mais certainement misère de la bureaucratie.

D'autres épreuves attendent la "théorie" barbare et son actuel optimisme devant la "reprise" anti-bureaucratique en Europe Orientale où le prolétariat a tout à reconquérir du programme prolétarien révolutionnaire pour pouvoir, s'il continue la lutte entamée contre l'exploitation sous étiquette "socialiste", rompre les liens idéologiques nationalistes et démocratiques que lui a imposé la situation sous tutelle des pays du glacis soviétique. Mais lorsque le pouvoir de Moscou sera contraint par ses propres difficultés internes et par sa ligne diplomatique, à rejeter définitivement tout ce qui, formellement, le rattache encore à la tradition de Lénine, il ne sera plus possible à qui que ce soit de spéculer encore sur le régime russe car, en même temps que s'effritera l'opportunisme stalinien seront désarçonnées toutes les astuces "théoriques" des "redresseurs" à la petite semaine, qu'il n'aura peut-être pas été inutile, pourtant, de dénoncer.

CONCLUSION

La critique du barbarisme a pris dans notre travail une place disproportionnée à l'importance et à l'influence réelles de ce courant politique. Elle le doit à ce que les positions critiquées semblent constituer déjà une plateforme vers laquelle convergent les réactions que suscitent, de tous côtés, l'ébranlement du stalinisme et les velléités de "nouveau cours" international.

En effet si la perception de la faillite de l'opportunisme staliniste s'impose de façon croissante, même à ceux qui, jusqu'ici, lui ont fait confiance, les démarches et initiatives politiques qu'elle provoque demeurent imprégnées d'un opportunisme encore plus répugnant que celui qu'imposait la sujétion à Moscou. La raison en est simple : le prolétariat n'a pas encore déchiré le contrat que ses chefs ont passé en son nom à la veille de la deuxième guerre mondiale avec la bourgeoisie, et même lorsqu'il se rebiffe contre les résultats de ce pacte il n'en observe pas moins les clauses.

Dans un climat politique à double face, où de sincères prolétaires donnent leur sang, tandis qu'à leurs dépens spéculent toute la vie internationale de l'opportunisme, un schéma aussi simpliste et aussi libéral que celui du barbarisme est appelé à connaître un certain succès. Mais si l'insuffisance programmatique de la lutte de Budapest - pour ne parler que de l'exemple le plus spectaculaire - ne lui ôte rien de son caractère de classe, une telle limitation ne saurait être théorisée et proposée comme solution universelle au prolétariat sans ouvrir de nouvelles brèches idéologiques dans la révolte ouvrière en gestation et sans embarasser d'un nouvel obstacle la longue route semée d'embûches et d'impasses que devra emprunter la reprise prolétarienne. A ce titre la critique du barbarisme a sa place dans la clarification qui s'impose comme condition préalable de cette reprise.

L'histoire de l'activité de "l'avant-garde" ouvrière tout au long de la dégénérescence stalinienne c'est l'histoire des efforts impuissants de redressement ou de rénovation du mouvement international et le trotskysme y détient le palmarès des regroupements stériles et des confusions politiques les plus extrêmes. A l'encontre de toutes les tentatives qui l'ont précédée, et qui se réclamaient d'une tradition politique précise, l'initiative barbariste rompt délibérément avec le souci de continuité historique et programmatique des partis qui, successivement, ont revendiqué la restauration de la vraie ligne prolétarienne révolutionnaire. Du marxisme dont ils se réclament les barbaristes ne veulent retenir qu'une première et grandiose formulation, dont on doit s'inspirer pour procéder à l'étude de la phase présente du capitalisme, mais qui n'est ni définitive ni absolue, et en tout cas inadaptée au présent phénomène de l'étatisation et de la bureaucratiation de l'économie qui exige un programme prolétarien entièrement renoué.

Notre critique s'est appliquée à démontrer qu'en agissant ainsi "Socialisme ou Barbarie" n'avait pas seulement renié le programme historique du prolétariat mais aussi ses critères fondamentaux, sa théorie et sa méthode dont l'incision, en tant qu'instrument d'analyse de la société, est indissolublement liée à l'expérimentation historique de lignes d'action déterminées et à la consignation d'une lutte, tout autant théorique que pratique, contre les "faux socialismes". Réduire le marxisme à une description, à une "approche", géniale mais partielle, des possibilités de réaction des ouvriers à l'exploitation économique - et qu'il faudrait

sans arrêt réviser, modifier, enrichir d'une expérience non pas politique, mais "humaine", individuelle - revient à la priver de toute efficacité et de toute sûreté dans l'étude du présent et la prévision de l'avenir. La présomption des barbaristes les condamnait déjà sur ce point à ne pas comprendre la richesse et l'universalité de la doctrine dont, bien à tort, ils se réclament et qui ne garde sa valeur révolutionnaire qu'au travers de la continuité historique du parti.

La prétention de se passer de ce fil conducteur de l'histoire politique du mouvement prolétarien pour remonter aux sources à l'aide d'une analyse qui se veut expérimentale et scientifique, n'aboutit en fait qu'à théoriser la superficialité des phénomènes comme le démontrent les affirmations péremptoires concernant "l'extinction" des caractères mercantiles de l'exploitation capitaliste, la "disparition de la propriété", la primauté de l'arbitraire et de la violence sur les exigences de l'économie dans la modernisation et l'industrialisation de l'aide russo-asiatique. Le résultat final est l'intégrale inversion du processus du développement historique et du mouvement social et la renonciation à la grande conquête marxiste, l'application du matérialisme à l'histoire.

Le marxisme projette dans l'étude des contrastes sociaux, et plus particulièrement de la lutte ouvrière, le schéma du mécanisme de l'histoire, enfin découvert grâce à la floraison des produits de l'ère capitaliste : la science économique, la dialectique moderne et la vivante réalité sociale révolutionnaire. Au contraire le "barbarisme" tente d'extrapoler jusqu'à l'élaboration programmatique de la révolution et du socialisme des expériences étriquées de catégories professionnelles ou de milieux ouvriers étanches et quelques lueurs de clairvoyance chez des prolétaires combattifs mais isolés. "L'économisme" n'est pas un phénomène nouveau, mais ici une démarche en apparence identique, ne traduit pourtant pas la montée imparfaite d'un vaste mouvement d'ouvriers, mais plutôt une sorte de sublimation individuelle, l'impuissance - particulièrement intolérable dans une école politique fondée sur l'activisme - à renverser un rapport de force et un cours historique dominés par une grande défaite du prolétariat.

La mesure de cette impuissance et l'influence de cette phase de recul on ne peut mieux les reconnaître que dans cette pratique détestable qui consiste à affubler d'une terminologie classiste et radicale les postulats même du monde à combattre. C'est un phénomène depuis longtemps connu dans le mouvement ouvrier qu'en de telles périodes, lorsqu'une élaboration programmatique ou théorique n'observe pas la plus intran-sigeante fidélité aux principes fondamentaux, elle absorbe par mille pores les contre-vérités de l'idéologie de la société de classe. L'aventure barbariste confirme la règle; d'authentiques postulats bourgeois s'y taillent la part du lion: volonté et conscience primant la détermination économique, démocratie comme forme d'organisation sociale et politique, tout au-tant valable pour le prolétariat que pour la bourgeoisie, culture et progrès social comme conquête supra-classiste de la société.

Mais ce sont aussi des postulats pris dans leur ac-ception décadente : la démocratie revendiquée comme absolu et transposée dans l'Etat prolétarien est niée en tant que forme historique qui fut révolutionnaire, de même que la cons-titution d'Etats nationaux dans les pays arriérés est décrétée privée de contenu parce que l'indépendance ne saurait être réelle à l'époque de l'Impérialisme. La méthode barbariste est ainsi doublement bourgeoise, parce qu'elle ignore la dialectique et traite le concept selon la logique formelle, et parce qu'elle ne sait plus faire la distinction entre les phases révolutionnaires et contre-révolutionnaires d'une même société prenant pour absolue une superstructure d'idée à portée his-torique variable et traitant comme pure apparence le réel mouvement de transformation économique et sociale.

La décadence de la pensée bourgeoise atteint son point culminant lorsque, ne pouvant plus anticiper sur l'ave-nir parce que cet avenir ne peut être que sa propre destruc-tion, elle en vient à théoriser sa propre castration. La mal-chance du "barbarisme" est d'opérer sa jonction avec elle jus-te à cette période historique précise et d'emprunter son dé-faitisme pour le projeter dans son schéma pour une nouvelle organisation du prolétariat, érigeant à l'état de principe l'impossibilité de solides et immuables armes d'action.

Théorisant la soi-disant faillite d'une théorie, éla-borant un programme qui est la négation de tout programme et procédant à "l'expérience" en niant la seule expérience valable

le "barbarisme" traduit en formules et codifie la dissociation momentanée entre la lutte ouvrière et la voie de l'histoire. Il est lui-même le produit de cette situation où le prolétariat, battu, désemparé et éliminé de la vie politique, n'imprime plus son sceau propre sur le mouvement de la société. Fruit de la convergence d'influences politiques disparates, synthèse du volontarisme politique, de l'activisme ouvrier et de la panique de l'intelligent-sia, il n'est pas né par hasard dans le berceau de l'existentialisme moderne bourgeois; il avilit le passé autant qu'il désarme le proche avenir car il a découvert que tout n'est que mystification : la science développée par la phase bourgeoise et qu'il englobe, à tort dans l'"idéologie", l'idéologie dont il ignore la portée révolutionnaire passée, les formes économiques mercantiles dont il oublie que, sans leur glorieuse conquête sur le féodalisme, le socialisme n'aurait jamais été qu'utopie, et enfin le traditionnel programme historique du prolétariat qu'il ramène à l'état d'un informe amalgame d'idéologies les plus diverses.

Pour nous le mouvement ouvrier ne connaît qu'une mystification, ou plus exactement une falsification celle qui renaît de tout recul de la lutte et qui consiste à étiquetter "socialisme" la pire politique de compromis avec l'ennemi de classe et qui, aujourd'hui, dans sa forme actuelle, baptise communisme le dernier produit historique de sa trahison, le capitalisme russe contemporain. Mais de cette "mystification" le barbarisme ne pourra sortir car elle est sa propre substance, sa propre justification. Il l'alimente tout autant que les apologistes déclarés du régime russe ou ses adversaires bourgeois lorsqu'il définit ce régime comme "nouveau", "original", et différent du système bourgeois occidental. C'est pourquoi il ne lui survivra pas lorsque la lente mais irréversible désagrégation du néo-opportunisme aura révélé la véritable nature de l'économie et de la société russe, l'homogénéité et l'uniformité du capitalisme mondial.

PARODIE DE LA PRAXIS

ENCORE UNE EQUIPE D INNOVATEURS.

L'école qui publie la revue "Socialisme ou Barbarie" dont il a été question dans notre article "La Batrachomyomachie" se définit en substance par cette position : c'est la substitution de la bureaucratie à la bourgeoisie qui caractérise la forme moderne du capitalisme. Constituée sur le modèle d'un cénacle de quelques éléments dont chacun est autorisé et même prié d'apporter sa contribution à un libre débat continu qui peut ainsi aboutir n'importe où, elle se dit cependant "marxiste"; mais elle affirme qu'il est nécessaire d'élaborer la théorie de la "nouvelle société de classe" historiquement située entre le capitalisme privé et le socialisme, dans laquelle c'est désormais la bureaucratie qui exploite et domine le prolétariat, et que Marx n'avait pas prévue.

Nous nous sommes attachés à démontrer qu'une telle position non seulement n'était pas une amélioration du marxisme, mais qu'elle équivalait à en nier toutes les parties intégrantes : économie, histoire des luttes de classes, théorie matérialiste de la société humaine.

Nous avons également prouvé que cette nouvelle critique loin d'avoir plus de force que les critiques classiques emboîtait le pas à des positions anti-marxistes bien connues et défendait des conceptions apparues antérieurement au marxisme, mais encore soutenues aujourd'hui par tous ceux qui, soit intérêts de classe, soit impuissance, n'étaient toujours pas parvenus à s'élever jusqu'aux résultats de celui-ci.

Une image nous a permis d'illustrer la différence entre une telle position et la position révolutionnaire : c'est la comparaison entre la Batrachomyomachie et l'Illiade la première racontant la lutte burlesque entre les Rats et les Grenouilles, dans laquelle toute la théorie de la praxis

se réduit à cette banalité: je me vois rat, et je prends donc place dans la lutte contre les grenouilles aux côtés de ceux qui sont des rats comme moi (et vice-versa); la seconde retraçant au contraire le heurt épique de deux formes historiques de la vie sociale séparées dans l'espace par des milliers de kilomètres et dans le temps, par des millénaires : la forme asiatique et la forme méditerranéenne.

" On ne peut juger de telles époques de subversion sociale sur la conscience qu'elles ont d'elles-mêmes " : ceci, que nous avons dû rappeler à ces gens qui se vantaient bien imprudemment de leur orthodoxie vaut aussi pour les Grecs et les Troyens ! Donc, notre comparaison convient, même si nous ne croyons pas comme Homère que la conscience des combattants se réduisait à savoir que Pâris avait fait porter des cornes à Menélas. Batrachomyomachie, par contre, la "révolution anti-bureaucratique" parce que les forces qui s'y affrontent sont non pas réelles, mais artificielles et que les buts de leur lutte ne se haussent même pas à la hauteur d'une croisade pour un cocu,

Batrachomyomachie, parce que la formation et le mouvement de ces forces n'y sont pas "expliquées par les contradictions de la vie matérielle et par le conflit existant entre les FORCES PRODUCTIVES SOCIALES et les RAPPORTS DE PRODUCTION" mais recherchées dans une statistique sociale figée, immobile, métaphysique, dans une "analyse" vide de sens parce qu'elle ne se réfère pas au grand passage mondial du capitalisme au socialisme, mais se réduit à un froid recensement des revenus et à une enquête de "détectives" privés sur les "appropriations injustes". Batrachomyomachie, enfin, parce que du marxisme qu'ils prétendent corriger, ces gens n'ont pas assimilé la première syllabe !

Ce n'est pas ce petit groupe qui, au reste, a de l'importance, mais la répétition de semblables tentatives de mise à jout du marxisme à intervalles réguliers de l'histoire. Et c'est cela qui mérite que nous poursuivions la clarification.

DEUX VISIONS OPPOSEES

L'emploi continuel du matériel expérimental constitué par des luttes du passé, qui furent menées sous forme de luttes de "tendances" et conduisirent à des scissions dans le mouvement, est pour nous d'un grand poids pour la formation du parti révolutionnaire. C'est que les agressions à l'intégrité de la doctrine révolutionnaire ont eu beau se vérifier dans des conditions et des lieux différents, et sous des formes diverses, elles ont eu toujours et partout le même contenu et le même résultat. Nous en faisons le bilan grâce à une méthode qui est non pas scholastique, mais historique justement parce qu'elle part de faits acquis et certains permettant d'établir les points d'arrivée de ces luttes de tendances, sur lesquels il est ensuite possible de se fonder pour fournir la preuve, dès lors nettement expérimentale, de la juste orientation du marxisme originel qui s'est cristallisé au seul moment de l'histoire où il pouvait et devait apparaître.

La vision socialbarbariste de la société moderne, elle, est indubitablement influencée par la puissante vision révolutionnaire destructrice de tous les préjugés traditionnels, mais c'est seulement pour en copier certaines formules. Elle n'en est donc, comme nous le disions, qu'une parodie, servant ainsi, en dernière analyse, de point d'appui aux forces contre-révolutionnaires.

Elle semble faire un pas en avant par rapport à la sociologie courante de l'ère bourgeoise des lumières, qui s'établit sur les ruines (au moins théoriques) de la société divisée en ordres, ou encore en états (à ne pas confondre, dans ce sens, avec l'organe du pouvoir politique dans un pays): mais ce n'est qu'une apparence.

Car qu'ont donc fait les bourgeois libéraux ? Ils ont détruit, en théorie tout d'abord, cette forme de production qu'étaient les ordres, aussi imperméables les uns aux autres que les castes antiques, puisque de l'un à l'autre le commerce des sexes était à peu près exclu. Ils ont déclaré: il n'y aura plus de nobles ni de plébéiens, mais seulement des citoyens, tous égaux devant la loi, quelle que soit la famille et la demeure où ils auront vu le jour.

Et que fait le socialbarbarisme ? Parvenu au niveau

d'une critique embryonnaire de cette société "égalitaire" il nie qu'elle soit formée de composants d'un seul type et, considérant le facteur économique, il la subdivise en deux sections. N'allant guère au-delà de la distinction millénaire entre riches et pauvres, il ne nous a "volé" le terme de classe que pour en restreindre la notion aux dimensions d'une colonne de statistique, alors que chez Marx elle est encore plus explosive que la matière soumise à la fission nucléaire. Le seul résultat auquel il atteint ainsi est de décomposer le groupe social homogène de la théorie bourgeoise en patrons et travailleurs, dont il saisit vaguement que les intérêts s'opposent.

Certes, dans une première phase, les idéologues de la bourgeoisie avaient tenté de repousser toute distinction entre les citoyens et au sein du peuple. Il n'en est pas moins vrai que de tous côtés on reconnut bien vite qu'elle s'imposait et que le "problème" fit l'objet de mille propositions de solution (dont il n'est certainement pas question de rappeler ici l'ennuyeuse rengaine) de la part des réformistes, chrétiens-sociaux, mazziniens, etc..., sans oublier les fascistes.

Désormais, quiconque se limite à reconnaître l'existence de classes luttant les uns contre les autres pour la défense de leurs intérêts au sein de la société industrielle moderne ne sort pas des limites bourgeoises: Marx ne se défendait-il pas, d'ailleurs, d'avoir découvert les classes et la lutte de classe ?

La vision révolutionnaire dont nous nous réclamons n'ignore pas, certes, la divergence des intérêts même quotidiens et locaux, ni l'antagonisme de classe à classe, mais elle les considère en tant qu'expression d'un fait plus profond et décisif, s'étendant à une grande partie du monde contemporain et se développant au cours de décades et de siècles : la lutte entre un nouveau mode de production rendu possible par le développement des forces productives et parfaitement définissable le socialisme et le mode capitaliste actuel que défendent les formes de production, de propriété et d'Etat aujourd'hui en vigueur.

Le but que la classe doit atteindre préexiste

à la classe elle-même et (il est nécessaire de l'ajouter pour ceux qui croieraient à tort qu'elles s'étendent à tous ses membres à sa conscience et à sa volonté. Il résulte du fait que les ressources techniques et scientifiques dont la production matérielle dispose actuellement la mettent en mesure de se développer dans des rapports tout autres que ceux d'aujourd'hui. Ces derniers seront donc détruits. Pour cela, l'action de la classe est indispensable, mais non de toute la classe, ni même de sa majorité. La connaissance, la conscience ou la culture, elles, ne le sont pas; c'est non seulement une illusion, mais une trahison de les chercher par des sondages dans la classe telle qu'elle existe aujourd'hui : elles viendront après l'action, ou plutôt après la victoire.

Prolétaires contre bourgeois est la formule pour décrire d'une façon marxiste la société actuelle; ce n'est pas la formule marxiste de la révolution, qui, elle, s'énonce communisme contre capitalisme. Mais, objectera-t-on, ce sont des hommes qui luttent entre eux! Et qui donc le nie ? Dans la complexité infinie de l'histoire, c'est la mort d'une forme de société et la naissance d'une forme nouvelle qui déterminent l'alignement de combat de leurs agents et défenseurs; et si ceux-ci s'opposent bien dans un conflit immédiat, ils ne sont instruits qu'à des degrés très variables des voies de passage d'une de ces formes à l'autre. Quand on pourra parler de communistes contre capitalistes (entendant par ce dernier terme non les possesseurs de capital, mais les partisans et défenseurs du système) ce n'est pas parce que les ouvriers auront suivi un cours de philosophie de l'histoire, mais parce qu'ils auront entrepris de se constituer en force politique organisée.

RESURRECTION DE LASSALLE :

L'étrange théorie qui divise la société en travailleurs salariés d'une part, et bureaucratie ou haute bureaucratie de l'autre, et qui voit tout le secret de la distribution dans le fait que la plus-value extraite aux premiers se convertit en hautes payes pour les seconds s'écarte complètement de la doctrine de la succession des formes de production. Bien plus, elle reste loins en arrière de la vision " économiste" qui se limite à distinguer les intérêts immédiats des travailleurs au sein d'un corps social donné. Est travailleur, en effet, quiconque n'a d'autres entrées qu'un

salaire en argent dépendant de son temps de travail; est bourgeois quiconque tire son revenu de l'appropriation de la masse des produits du travail (que ce soit sous forme de profits, d'intérêts ou de rentes). Du point de vue descriptif au moins, les deux groupes se définissent par des rapports bien différents avec les facteurs de la production, qui sont aujourd'hui la terre, les ateliers, les marchandises produites, le numéraire, etc... d'un côté, la force de travail de l'autre. Mais lorsqu'il s'agit de définir la bureaucratie, cette formule froide et stérile elle-même tombe. En effet, le fonctionnaire touche un traitement bas ou élevé, mensuel ou annuel, payé en argent et selon son temps de travail. Qu'il soit commissaire à l'électrification de l'URSS ou ouvrier de "Dynamo", celui qui s'approprie un coussinet de moteur ou se sert dans une boutique sans payer va en prison. Quelle espèce de société de classe est-ce donc là?

Une solidarité de catégorie limitée à la perception du même traitement de X roubles et qu'on ne peut donc définir qu'en coupant la fameuse pyramide des revenus (ce cheval de bataille de tous les polémistes anti-parxistes) par un plan horizontal arbitraire ne peut aboutir à une solidarité d'intérêts dans la conduite de l'Etat et l'orientation du pouvoir. Ou alors, c'est qu'une nouvelle société divisée en ordres, avec une nouvelle aristocratie : les ronds-de-cuir serait née ! Va-t-on exclure, par hasard, le gardien d'usine payé au mois du prolétariat pour la seule raison qu'il n'ajoute rien à la matière des objets fabriqués qui sortent de celle-ci ? Ou le pauvre petit comptable, qui gagne moins que le chef-monteur? On pourrait multiplier les questions de ce genre. Ce serait inutile : le "quantum" de rétribution n'est pas un critère de classe, nous l'avons déjà montré.

La théorie de la société bureaucratique n'est donc pas seulement au dessous du marxisme et au niveau d'une basse vision socialisante digne de bourgeois modernes : elle nous ramène carrément à un type pré-bourgeois de société, avec un réseau de familles privilégiées nichées autour du pouvoir.

L'histoire ne pourrait-elle prendre une telle tournure ? Nous pensons que non, et cela à cause de toutes les raisons qui font que nous sommes marxistes. Mais si

quelqu'un vient affirmer le contraire, prétendant le prouver par l'exemple de la société russe ou par tout autre, et si l'on admet cette preuve ne serait-ce qu'un seul instant, c'est Marx qui tombe à l'eau pour toujours, et avec lui tous nos textes classiques. Et c'est Ferdinand Lassalle, agitateur de premier ordre, mais théoricien de peu de valeur, même dans la simple imitation, qui ressuscite !

On sait la fin tragique de Lassalle, tué d'un coup de pistolet le 30 août 1864 par un "pseudo-prince aventurier polonais" dont il avait séduit la jeune fiancée; comme le disait Engels " cela ne pouvait arriver qu'à lui, avec le bizarre mélange de frivolité et de sentimentalisme, de judaïsme et de chevalerie qui lui était absolument personnel". Pourtant Marx, tout plein de rancune et de cruauté qu'on le dépeigne souvent, fut tellement affecté par cette nouvelle que sa polémique en resta figée. Mais peu de temps auparavant, le 23 Février 1863, il portait, dans une lettre à Engels, le jugement suivant sur le "Rede über den Arbeiterstand" ("Discours sur l'état ouvrier", ou mieux encore " sur l'ordre ouvrier ") que Lassalle lui avait envoyé : "Comme tu sais, il ne s'agit que d'une mauvaise vulgarisation du Manifeste et d'autres doctrines que nous avons prêchées si souvent qu'elles sont devenues en quelque sorte des lieux communs. (Un exemple : le brave homme appelle "état ouvrier" (en allemand "Stand", c'est-à-dire "ordre") la classe ouvrière (Arbeiterklasse) !)".

En Italie, les titres de Ordine Nuovo, Stato Operaio (c'est-à-dire l'ordre nouveau, l'état ouvrier, noms de revues d'inspiration gransciste) résonnent encore à nos oreilles!

Dans une autre lettre du 13 Juin 1863, nous trouvons cette critique de Marx à d'autres écrits de Lassalle : " Il fit sensation lorsqu'il communiqua au tribunal les découvertes qu'il avait faites au cours de veilles terribles dans la science la plus profonde, dans la Science de la Vérité :

- au Moyen-Age prédominait partout la propriété foncière
- dans les temps Mondernes, c'est au contraire le Capital
- à l'heure actuelle, par contre, c'est le principe de l'ordre ouvrier, le travail ou le principe moral du travail.

" Mais le jour même où Lassalle faisait connaître cette découverte aux travailleurs, le Conseiller d'Etat Engel l'exposait devant un public bien plus cultivé, à l'Académie de Musique. Ils se félicitèrent mutuellement et par écrit d'être parvenus en même temps aux mêmes résultats scientifiques. L'"état ouvrier" et le "principe moral" sont bien en effet des conquêtes dont la paternité revient à Lassalle et au conseiller d'Etat".

La "découverte" de la bureaucratie-classe que Marx pourtant si méfiant, n'avait pas su soupçonner (!) se ramène au même schéma. Du moment qu'il n'y a plus de bourgeois en Russie, les travailleurs forment un "état", un "ordre" exploité et opprimé par l'ordre opposé des hauts fonctionnaires. Le "principe moral" est violé puisque les magnifiques émoluments des bureaucrates proviennent de la "tonte" des ouvriers d'usine. Voilà tout. Et naturellement, après avoir "découvert" ce nouveau type de société historique, il faut découvrir aussi les lois nouvelles de la révolution!

Nous qui, tout comme Marx, considérons les travailleurs comme une classe, nous cherchons les buts et les fins historiques précis de la nouvelle société qui surgira de leur révolution et nous les connaissons dans la mesure où il nous est donné de connaître les éléments matériels de la production la plus moderne. Mais une "révolution d'ordre" c'est tout autre chose ! Sa méthode et son but, personne ne les connaît : c'est une affaire "intérieure de l'ordre", qui les découvrira et les établira selon son "autonomie de conscience et de volonté". Une autonomie qui n'est autre que la petite soeur travestie de la démocratie constitutionnelle des bourgeois, et du "principe moral" de Lassalle, ce qui n'empêche pas nos social-barbaristes de la "découvrir" pompeusement en 1950 !

TOUT S'EN VA EN MIETTES

S'ils ne prétendaient pas représenter la forme moderne du marxisme et apporter à celui-ci les ultimes développements d'où devrait partir la reprise contre la dégénérescence causée par la prédominance de la bureaucratie moscovite de Parti et d'Etat dans le mouvement mondial, il va de soi que nous nous soucierons fort peu de faire la chasse à toutes les bourdes théoriques de ces gens ! Mais il y a plus grave encore : c'est ce que des partisans des oppositions de gauche qui, il y a trente ans, engagèrent ouvertement la lutte contre les premiers symptômes de l'opportunisme stalinien s'imaginent les continuer avec cohérence alors qu'ils avancent des thèses du même genre avec une confusion de termes et d'idées plus grande encore !

Ces étranges positions ont été introduites peu à peu selon le procédé de Lassalle : on copie des pages et des pages des textes marxistes, ou mieux, on en fait de faux commentaires, et on se donne ensuite l'air d'y ajouter une "découverte" supplémentaire qui les complète et les rectifie. Les admettre même tant soit peu conduirait, répétons-le, à réduire à néant tous les chapitres du marxisme.

Il peut sembler innocent de dire : nous sommes sortis de l'ère capitaliste dans laquelle le conflit était entre gros industriels et ouvriers : aujourd'hui il est entre les "managers", c'est-à-dire les organisateurs et les dirigeants de la production, et leurs dépendants manuels et intellectuels. Ce schéma est commun aussi bien aux apologistes de la société des "managers" et de la substitution d'un "trust des cerveaux" aux ploutocrates ignares qu'à ceux qui exhortent la classe (ou l'ex-classe !) ouvrière à rectifier son tir, l'ennemi à abattre n'étant plus les bourgeois privés, mais ce nouveau et monstrueux appareil "dirigeant". Dans les deux cas, on déraille complètement ! D'un mouvement tendant au passage révolutionnaire d'une forme générale de production à une autre, on tombe à une révolte accidentelle et locale d' "exploités" d'une doctrine, d'une organisation et d'une lutte unitaires et internationales embrassant des générations entières, à l'insipide défense du "principe moral". Et au nom de ce principe, on passe sereinement de la défense de l'ouvrier contre le patron à celle de l'exécutant contre le dirigeant, c'est-à-dire à l'attaque contre la nouvelle forme ... qu'il a plus au millénaire Génie du Mal de revêtir !

Nous pensons avoir tranché le côté économique de la question dans le précédent article. Si l'on examine la société russe d'aujourd'hui sous l'angle du passage d'un mode de production à un autre en étudiant les rapports dans lesquels les hommes qui travaillent se trouvent à l'égard de leurs produits c'est-à-dire comment ils les consomment, tout devient parfaitement clair, strictement conforme à la terminologie et à la méthodologie marxistes, ainsi qu'aux prévisions de la doctrine fondamentale de l'enchaînement des révolutions historiques.

En Russie, nous sommes en plein dans une palingénèse qui substitue le mode capitaliste au mode féodal, asiatique et parcellaire de production. Nous voyons les flots de consommation locale se fondre à une vitesse impressionnante dans le marché intérieur et mondial. Pour la première fois, le travail de masse se développe. Grâce au potentiel accru des nouvelles forces de production que la technique et la science rendent disponibles, la technique planifiée s'instaure dix fois plus vite que dans les pays capitalistes du XIX^{me} siècle. Bref, les moyens de production éparpillés se transforment en capital. Dès lors, il est bien clair que s'il y a, comme s'est effectivement le cas, des organismes bureaucratiques, ce sont des agents du mode capitaliste de production qui est partout et toujours le même.

Nous avons déjà développé longuement (en particulier dans le Dialogue avec Staline) cette thèse, qui n'est pas une opinion, mais une constatation. Le point important est que si au lieu d'un pouvoir capitaliste, on avait vraiment affaire à un nouveau pouvoir, c'est-à-dire au pouvoir d'une soi-disant nouvelle classe qui serait la bureaucratie, il faudrait abandonner la théorie selon laquelle "les époques de subversion sociale font suite à un nouveau développement des forces productives". Il ne faudrait plus les faire dépendre que du développement ... des appétits d'un groupe que des circonstances fortuites auraient mis en mesure de se substituer au précédent dans la direction de la société et qui, de par son impulsion "propre", entend bien arriver à ce but. Mais ceci n'est au fond que la conception pré-marxiste et anti-marxiste du développement historique.

Voilà pour le reniement de la dialectique. Ensuite c'est naturellement l'habituel quiproquo économique qui s'est fidèlement transmis de Proudhon à Lassalle, à Dürhing, à Sorel et à Gramsci, et selon lequel le socialisme consiste dans la conquête de la marge de profit de l'entreprise par les travailleurs. Nous ne le répéterons jamais assez : le socialisme est la conquête de tout le produit par les travailleurs, associés non pas en entreprises, mais dans une société internationale. Il ne se limite donc pas à la conquête de la plus-value, dont on dit banalement qu'elle va aux patrons, alors qu'elle est un prélèvement social que le capitalisme introduit utilement : il est la conquête de toute la valeur, condition pour que la valeur elle-même disparaisse, de même que c'est par la conquête de tout le pouvoir que le pouvoir sera détruit.

C'est seulement quand la collectivité aura conquis tout le produit qu'il sera possible de faire servir l'accroissement de la productivité à une réduction de la durée du travail. Alors, celle-ci n'excèdera plus guère le temps qu'il faudra donner à la société (aujourd'hui : surtravail) pour pouvoir dépasser le contraste ouvrier-entreprise et entreprise-société, qui subsiste même quand les patrons ont disparu. Or, sans cette réduction, c'est une fumisterie de parler de conscience et de culture prolétariennes.

Les super-traitements étant très rares, la "pyramide des revenus" se termine en une longue pointe effilée. Même si le nombre des bureaucrates s'élevait à un cinquième de celui des prolétaires (ce qui est une exagération absurde), le "volume de la pointe" serait minime. Il est certainement encore plus petit. Admettons qu'il corresponde par ailleurs à une masse de salaires double de celle du reste de la pyramide : les

traitements bureaucratiques s'élèvent alors au maximum à 15 ou 20 fois les salaires ouvriers. Etant donné que tous ces employés seraient proprement utilisés... à se gratter le nombril, on pourrait bien parler de surtravail "extorqué" : mais celui-ci ne représenterait tout au plus que 10 ou 15% de tout le produit (1). La bureaucratie une fois défenestrée, le niveau de vie n'augmenterait que d'une quantité imperceptible ou bien le temps de travail global ne diminuerait que d'une heure. Est-ce vraiment si difficile à comprendre ?

Il va de soi que la révolution ne se fera pas pour la "dernière heure" de Senior (2) : elle se fera pour toute la journée, c'est-à-dire pour toute la vie, que les imbéciles appellent "liberté". Le prolétariat qui ferait la révolution pour amputer la pyramide de sa longue pointe terminale serait vraiment le plus inconscient qu'on puisse imaginer !

En Russie, l'accumulation de capital social devant se faire en dix ans là où il en avait fallu cent à l'Occident, elle ne pouvait se réaliser sans longs temps de travail et sans plus-value élevée : aucune économie de transition n'aurait pu échapper à cette nécessité. Et si au lieu du simple passage du féodalisme au capitalisme, on avait pu aborder la transition du capitalisme au socialisme, l'effort aurait été encore plus démesuré ! Il n'était pas possible de l'entreprendre avant que le prolétariat d'Occident s'emparât, au moins en Europe, de l'énorme capital accumulé au cours de la phase du mercantilisme d'entreprises obstinée à ne pas mourir. C'était une chose connue dès 1917 et qui, depuis, été écrite en toutes lettres bien des fois !

Tous ces auteurs qui se prétendent originaux feraient donc bien de laisser tranquille la "dernière page" du marxisme pour retourner lire la première, qui les dépasse encore de beaucoup ! Qu'ils brisent donc leur plume proluxe et ferment leur bec de pédants !

(1) Etant donné qu'il ne se compose naturellement pas de seuls salaires et traitements.

(2) - Senior était un apologiste du capitalisme dont Marx a réfuté dans le Capital la thèse ridicule selon laquelle c'était justement "la dernière heure" de la journée de travail qui rapportait leur profit aux industriels.

PARTI ET CLASSE

Après avoir réglé leur compte à l'économie, à l'histoire et au matérialisme dialectique marxiste, il ne restait plus aux socialbarbaristes qu'à se jeter de la même façon sur les questions de l'action, c'est-à-dire de l'organisation et de la tactique. Ici, vraiment, les avis sont loin d'être uniformes. Les groupes se dissolvent, puis se réunissent, subissent de temps à autre des remaniements, continuent à se faire des salamalecs après leur scission, se consultent mutuellement et écrivent dans les mêmes journaux, dans les mêmes revues. Après avoir été chassée à coups de pied de l'histoire et de la société, Mademoiselle la Liberté est réintroduite, plus pétulante que jamais, dans la "classe" et le "parti" qui ont du reste disparu de la conception de tous ces messieurs. Car si, comme nous l'avons vu, ils ont dégradé la première au rang d'un "ordre", ils ont abaissé le second à celui d'un conseil héraldique ou d'une assise populaire. Ils entreprennent la description du prochain millénaire : mais ils ne s'aperçoivent même pas qu'ils vivent une ère de tables rondes et de cours des miracles.

Un fait prouve bien qu'ils parcourent la voie de l'histoire à reculons : ils divergent sur la date de la mort du parti, qu'ils abhorrent, à cause des Chefs et des Dirigeants à les en croire ; mais ils sont tous d'accord sur la thèse que le parti devient progressivement moins nécessaire à la classe. Il n'y a pas besoin de gratter beaucoup leur vernis pour trouver dessous l'idéalisme, le moralisme, l'individualisme et la sanctification de la personne humaine. Tout ce qu'ils ont compris de la question russe est qu'une bande de malhonnêtes assoiffés de pouvoir et de luxe avait fait un croche-pied au prolétariat en lui suggérant qu'il avait besoin de ces deux sinistres instruments : un gouvernement et un parti politique centralisés par dessus le marché ! Quant à leur argument suprême contre cette bande : avoir étouffé l'"autonomie" ouvrière il est caractéristique de la crasse mentalité bourgeoise dans laquelle ils ont grandi et qui persiste derrière leurs vaines attitudes de réfractaires existentiels !

En effet, la thèse exacte est diamétralement à l'opposé de la leur : plus l'histoire s'achemine vers la révolution et plus la classe ouvrière a besoin de son parti.

Les premières formes d'organisation meurent successivement : avant la révolution, les mutuelles et les coopératives. Après, les syndicats, les conseils d'entreprise, et jusqu'aux organisations de type soviétique ou analogue qui sont des organes d'Etat pour autant qu'existe la dictature de classe et qui naissent donc après la révolution

Pendant tout ce cours, le parti ne cesse par contre de se renforcer. On peut dire qu'il ne disparaît même pas après la disparition des classes, dans ce sens qu'il devient alors un organe d'étude des conditions naturelles et d'organisation de la lutte de l'espèce humaine contre elles.

Pour ces gens là, le parti doit au contraire périr. Seulement, tandis que les uns trouvent nécessaire de développer leur petit concile actuel en parti, pour remplacer ceux qui sont tombés dans l'opportunisme, d'autres (patapoum!) ont déjà senti : "la notion de parti révolutionnaire est liée à une époque dépassée de l'histoire du prolétariat".

Puisque le maître Sartre a introduit dans la littérature certain vocable gaulois, qu'il nous soit permis de dire en français existentialiste : "quelle putainade!"

DU "MANIFESTE" A "QUE FAIRE ?"

En tout cas, ceux qui parlent timidement de parti à construire (toujours acte de conscience ! de volonté ! bref de concurrence avec les "Fondateurs" qui n'ont jamais rien fondé, ni détruit!) lui assignent non pas une tâche de direction (fi-donc!) à l'égard de la classe, mais de simple orientation !

Vous souvenez-vous de ce que le bon Engels disait aux anarchistes de 1872 ? "Alors que je soumettais ces arguments aux plus furieux anti-autoritaires, ils ne surent me répondre que ceci : ah, tout cela est bien vrai ! seulement il ne s'agit pas ici d'une autorité que nous donnons à nos délégués, mais d'une mission ! Ces Messieurs s'imaginent avoir changé les choses quand ils les ont appelées autrement ! Voilà comment ces profonds penseurs se moquent du monde ! "Notre Frédéric pouvait-il "soupçonner" avant de mourir qu'en 1953, forts des expériences de quatre-vingts ans d'histoire, ils découvriraient à Paris qu'il ne s'agit pas de direction, mais d'orientation ? Si mission était peut-être plus impératif que délégation qu'elle prétendait corriger, la nouvelle recette est encore plus stupide. Au lieu de dire au pilote : "Cap sur 135 degrés !", le capitaine se contentera de lui hurler : "Proue au Sud-Est!". Et les moderniseurs du marxisme auront prouvé à l'histoire l'urgence de leur apparition !

Ce n'est certainement pas la première fois que nous commentons le passage du Manifeste où il est dit que "les communistes se distinguent des autres partis ouvriers seulement par le fait qu'à chaque épisode de la lutte, ils mettent en

avant les buts finaux du mouvement général, bien qu'il ait également proclamé qu'il était temps, en 1848, d' "opposer au spectre du communiste le manifeste du parti lui-même ".

Aujourd'hui, ce sont les partis les plus vulgairement constitutionnels qui osent se dire communistes. Mais il y a un siècle, tout parti était révolutionnaire en lui-même parce qu'anti-constitutionnel, justement. L'Etat bourgeois interdisait tout parti qui se serait défini non pas par une opinion, mais par une division sociale : ainsi, il aurait autorisé le parti communiste, considérant le communisme simplement comme un credo, mais le parti ouvrier, jamais!

Depuis lors, nous n'avons pas cessé d'expliquer que le communisme n'est pas un credo, et que le parti communiste est à la fois la manifestation historique de la doctrine propre à une classe, et une organisation politique dont les adhérents peuvent provenir de n'importe quelle classe.

Cela nous le savons, dérange beaucoup les démagogues qui courtisent stupidement l'ouvrier et qui fondent leur succès sur l'ouvriérisme, en prenant l'air bourgeois de ne pas vouloir diriger, mais servir (leur place est au Rotary Club des capitaines d'industrie!), mais surtout cela dérange terriblement la contre-révolution!

A l'époque, même la simple ligue syndicale était anticonstitutionnelle, et la Ligue des Communistes ou la Première Internationale accomplissaient un acte révolutionnaire en envoyant des contributions financières aux caisses de grève économique. La révolution jacobine avait interdit les premiers syndicats ouvriers comme tentative de recréer les corporations. Marx aimait à rappeler le fait, et dans une lettre du 30 Juin 1865 à Engels, il écrit : " Soit dit en passant, la loi prussienne contre le droit de coalition, et toutes les lois continentales de même espèce, ont leur origine dans le décret de l'Assemblée Constituante du 14 Juin 1791 par lequel les bourgeois français punissaient sévèrement (par exemple par la privation des droits civiques pendant un an) tout ce qui pouvait y ressembler, même de loin, y compris n'importe quelle sorte d'association ouvrière, sous le prétexte que ce serait le rétablissement des corporation (dissoutes par la Constitution de 1789), chose contraire à la liberté constitutionnelle et aux droits de l'homme".

C'est donc pour une raison historique bien claire qu'en 1848 la vieille formule de l'organisation ouvrière regroupe tous les partis ouvriers dans un mouvement politique

unique et qu'elle y entraîne les syndicats en même temps que les cercles politiques. Par contre, dans la phase moderne de la politique bourgeoise, c'est-à-dire de 1871 à aujourd'hui, la formule labouriste devient toujours plus conservatrice et contre-révolutionnaire. Dès lors, c'est la formule du parti politique prolétarien, conçu comme organe de la révolution et non du parlement, qui rend de plus en plus à prévaloir dans le courant radical du marxisme, qui la défend vigoureusement contre le syndicalisme apolitique de la première décennie du siècle; et c'est dans les discussions du parti russe que la fonction du parti est illustrée en lettres de feu. Dans toute la littérature politique, nous trouvons cette question traitée en fonction de la "social-démocratie" à cause du nom malheureux qui, toujours sous l'influence lassallienne, fut donné au parti allemand : à la place, nous lisons donc chaque fois le mot parti. Marx, dans une lettre du 16 Novembre 1864 : "Mais quel drôle de titre que Le Social - Democrate !". Lettre du 18 Novembre : "Le Social-Démocrate " ! Mauvais titre ! Mais il est mieux de ne pas gaspiller les meilleurs titres dans des échecs possibles !"

LENINE LE MALVENU.

Orchestrée par un certain Chacal, si nous nous souvenons bien du nom, une véritable tempête se déchaîne à propos des "erreurs commises par Lénine" dans Que Faire? Mais la portée de la célèbre brochure dépasse les questions particulières qui se posaient alors au mouvement russe, où le parti marxiste était aux prises avec l'écrasante double tâche de la lutte contre le tsarisme d'abord, et contre la bourgeoisie ensuite. En effet, ce texte rétablit et rappelle les positions fondamentales du marxisme; et s'il est tout entier erroné, il en va de même pour toute la construction théorique de Marx. A des centaines d'occasions, Lénine se reporte d'ailleurs aux textes classiques pour soutenir sa thèse. Par exemple, au Congrès d'unification de 1901, où il n'était que peu intervenu sur le programme, il s'insurgea quand on proposa l'amendement suivant: le mécontentement, la solidarité, le nombre et la conscience des prolétaires augmentent. "Ce serait non un amendement, mais une aggravation, dit-il magistralement. Cela donnerait à penser que le développement de la conscience est un fait spontané. Mais en dehors de l'influence du parti, il n'y a pas d'activité consciente des travailleurs". Lénine aurait-il retiré cette position ? Où donc et comment ? C'est lui qui souligne le mot conscience. En effet, l'activité vient des travailleurs, la conscience de leur parti seulement. L'activité, c'est-à-dire la

praxis est directe et spontanée; la conscience est un reflet de la praxis qui n'apparaît qu'avec retard; c'est seulement dans le parti qu'elle se manifeste de façon anticipée. Et c'est seulement quand ce parti existe et qu'il est à l'oeuvre que la classe cesse d'être une froide catégorie statistique pour devenir une force opérante "à une époque de subversion" et écraser un monde ennemi sous une action ayant un but connu et voulu; connu et voulu non, il est vrai, par des individus qu'ils soient troupes ou chefs, soldats ou généraux, mais par la collectivité impersonnelle du parti qui s'étend à des pays lointains et à une succession de générations. Ce patrimoine n'est donc pas enfermé dans une tête, mais bien dans les textes : et nous ne possédons pas de meilleur crible par lequel faire passer le soldat et surtout le général. Quelle banalité sans limites, par contre, que ce contraste immanent entre dirigeant et exécutant, la dernière blague insipide qui nous vient de France !

La droite du parti russe voulait que les membres du parti proviennent de milieux d'ouvriers de profession ou de groupes d'entreprise fédérés dans le parti : en russe, les syndicats furent appelés associations professionnelles. C'est dans un sens polémique que Lénine a frappé cette formule historique selon laquelle le parti est avant tout une organisation de révolutionnaires professionnels. Elle signifie qu'on ne demande pas au membre du parti : êtes-vous ouvrier? Dans quelle profession? Mécanicien, étameur, menuisier? Il peut être aussi bien ouvrier d'usine qu'étudiant ou même fils de noble. Il répondra : révolutionnaire, voilà ma profession ! Seul le crétinisme stalinien pouvait donner à cette phrase le sens de révolutionnaire de métier, de fonctionnaire rétribué du parti. Cette formule aurait été inutile en tant qu'elle n'aurait pas fait avancer d'un pas la question : faut-il choisir les employés de l'appareil parmi les ouvriers, ou ailleurs également? Mais il s'agissait de bien autre chose !

Naturellement cette thèse de Lénine revient à dire qu'il ne faut pas aller chercher la doctrine et la conscience du but révolutionnaire final au moyen d'une enquête parmi les prolétaires de fait. Nous la retrouvons dans cette phrase du Manifeste où il est dit que dans les moments de révolution certains individus désertent leur classe pour se rallier aux insurgés, et dans mille passages de Marx, tel celui-ci : " Dans la période de la lutte pour la destruction de la vieille société bourgeoise, le prolétariat agit encore sur les bases de cette vieille société et par suite donne à son mouvement des formes qui lui correspondent plus ou moins ". (Notes sur Bakounine).

Les thèses organiques et pleines de continuité de Que Faire? ne sont donc pas des opinions personnelles à Marx, à Lénine ou à nous. Avec Lénine, on pouvait bien discuter et émettre des désaccords au sein du parti, mais sur ce point crucial, il n'est pas permis de dévier, sous peine de passer de l'autre côté de la barricade. Ses formidables paroles vont nous servir à démolir les thèses de la spontanéité et de l'autonomie de la conscience de classe.

LA CONSCIENCE A LA MER .

" Les ouvriers, avons-nous dit, ne pouvaient pas avoir encore la conscience communiste. Celle-ci ne pouvait leur venir que du dehors. L'histoire de tous les pays atteste que, livrés à ses seules forces, la classe ouvrière ne peut arriver qu'à la conscience trade-unioniste, c'est-à-dire à la conviction qu'il faut s'unir en syndicats, mener la lutte contre le patronat, réclamer du gouvernement telles ou telles lois nécessaires aux ouvriers, etc.. Quant à la doctrine socialiste, elle est née des théories philosophiques, historiques, économiques, élaborées par les représentants instruits des classes possédantes, par les intellectuels.

" (Cité de Kautsky). Beaucoup de nos critiques révisionnistes imputent à Marx cette affirmation que le développement économique et la lutte de classe, non seulement créent les conditions de la production socialiste, mais engendrent directement la conscience de sa nécessité... Et cela est entièrement faux Le socialisme et la lutte de classe surgissent parallèlement et ne s'engendrent pas l'un l'autre... la conscience socialiste est un élément importé du dehors dans la lutte de classe du prolétariat, et non quelque chose qui en surgit spontanément (urwüchsig)". Cette longue citation est claire et robuste, et l'on comprend que, par exemple, elle laisse un gramscien perplexe : il faut une longue préparation dialectique pour comprendre que l'illusion de "l'autonomie spontanée de conscience" est complètement contre-révolutionnaire.

" Mais pourquoi - demandera le lecteur - le mouvement spontané qui va dans le sens du moindre effort, mène-t-il précisément à la domination de l'idéologie bourgeoise ? Pour cette simple raison que, chronologiquement, l'idéologie bourgeoise est bien plus ancienne que l'idéologie socialiste, quelle est plus achevée sous toutes ses formes et possède infiniment plus de moyens de diffusion."

" La conscience politique de classe ne peut être apportée à l'ouvrier que de l'extérieur, c'est-à-dire de l'extérieur de la lutte économique, de l'extérieur de la sphère des rapports entre ouvriers et patrons. Le seul domaine où l'on puisse puiser cette conscience est celui des rapports de toutes les classes et couches de la population avec l'Etat et le gouvernement, le domaine des rapports de toutes les classes entre elles. C'est pourquoi à la question que faire pour apporter aux ouvriers les connaissances politiques ? - on ne saurait simplement répondre : " aller aux ouvriers ". Pour apporter aux ouvriers les connaissances politiques, les communistes doivent aller dans toutes les classes de la population, ils doivent envoyer dans toutes les directions des détachements de leur armée ".

Cela suffit largement à démontrer de quelle façon " inexorable " les positions historiques du marxisme s'enchaînent. Il n'est donc pas permis à des dilettantes de boulevard d'y choisir ce qui leur convient et d'en rejeter ce qui leur déplaît. Qu'ils nous fassent plutôt la grâce de nous abandonner tout notre tissu "d'erreurs invétérées", et de porter leurs pas ailleurs, dans les allées suggestives de la Vérité absolue dont nous leur faisons volontiers cadeau, en même temps que d'autres semblables fétiches artistiques, les seuls à la hauteur desquels ils soient vraiment.

Les passages de Marx et d'Engels sur lesquels Lénine s'appuie dans de nombreuses pages montrent déjà qu'il marche exactement sur leurs traces. Mais on peut citer également pour preuve une lettre de Marx du 25 Février 1865 qui a trait à la fondation de la Première Internationale. "Il s'y ajoute la circonstance suivante : les ouvriers semblent viser à exclure tout homme de lettres, ce qui est pourtant absurde, puisqu'ils en ont besoin pour la presse; mais c'est excusable, vu les trahisons continuelles des hommes de lettres. D'autre part, ces derniers suspectent tout mouvement ouvrier qui ne marche pas dans leur sillage".

20 Novembre 1866 : " En vue de faire une manifestation contre Messieurs les Français (qui tout d'abord voulaient exclure tout le monde de l'internationale, à l'exception des travailleurs manuels, puis s'étaient rabattus sur la suppression du droit d'être élus délégués au Congrès, avec la même restriction), les Anglais m'ont proposé hier pour la présidence du Conseil Central. Je déclarai que je ne pourrai accepter en aucun cas et proposai pour ma part Odger, qui fut élu, bien que certains aient voté pour moi en dépit de mon refus. Dupont m'a d'ailleurs donné la clef de la manœuvre de Tolain et de Fri-

bourg. Ils veulent se présenter aux élections législatives françaises comme candidats ouvriers en 1869, en s'appuyant sur le principe que seuls des ouvriers peuvent représenter les ouvriers. Ces Messieurs avaient donc un intérêt extrême à faire proclamer ce principe par le Congrès.

En dépit de vos affirmations, Marx avait su tout "soupçonner" dès 1866, et sentir où le bât blessait ... Croyez-vous vraiment que vos stupidités 1953 étaient des histoires nouvelles et inédites ?

UNE LIGNE DROITE ET SURE

Dans les contributions que la Gauche Italienne a apportées depuis 1920 dans la question "parti et classe", on trouve déjà toute la riposte aux "consciencistes" et aux "labouristes" qui, après avoir établi qu'ils étaient incapables d'entrevoir quelque chose de précis sur le "post-capitalisme" s'en remettent pour éclairer leur lanterne à une espèce d'enquête Gallup parmi les travailleurs d'usine qui ont la "sensation" qu'on leur extorque de la plus-value! Ce qui ne les empêche pas de mettre une limite à cette conscience omnipotente qui parviendrait bien à revendiquer le renversement de la bourgeoisie, mais n'irait pas jusqu'à la réalisation de la société socialiste.

Si l'on regroupe toutes ces phrases en liberté, on ne peut en conclure qu'une seule chose : la bourgeoisie ayant été renversée en Russie, comme ils disent, ce prolétariat ne pourra jamais plus être conscient de quoi que ce soit, et le projet de révolution anti-bureaucratique ne saura où puiser, de Paris, ses caractéristiques historiques.

Notre théorème est exact. C'est seulement dans le parti que réside la conscience du cours futur et la volonté d'atteindre des buts déterminés et d'appliquer toutes ses forces à leur réalisation "dans l'époque historique donnée". Insurrection, gouvernement, dictature, plan économique de la classe sont donc des tâches du parti, et les ressources contre la dégénérescence sont à chercher bien ailleurs que dans une atténuation des limites rigoureuses qui le séparent de tous les autres.

Bien plus, la formulation exacte de ce théorème est la suivante : la classe n'existe en tant que telle que dans la mesure où elle possède son parti.

Encore une phrase de Marx, une seule, que l'on trouve

dans une lettre du 18 Février 1865 à Liebknecht, et dans laquelle il déplore l'influence posthume de Lassalle qui avait nourri l'illusion que le gouvernement féodal de Bismark intervînt contre la bourgeoisie et en faveur du socialisme : "La classe ouvrière est révolutionnaire, ou elle n'est rien".

. Non, une phrase encore, que nous dédierons à l'héroïsme hors-saison de ces gens qui, au bon moment, molliraient et seraient frappés d'impuissance. Cette fois, la parole est à Engels qui, le 11 Juin 1866, alors que les espoirs mis dans une défaite de la Prusse semblaient s'évanouir, s'écriait : "Si on laisse passer une telle occasion sans l'utiliser et que les gens se résignent à cela, nous n'avons plus qu'à emballer tranquillement nos projets révolutionnaires et à nous rejeter sur la haute théorie ".

PARTI ET CLASSE

Dans les thèses sur le travail du Parti Communiste dans la révolution prolétarienne approuvées par le second Congrès de l'Internationale Communiste, thèses vraiment et profondément inspirées de la doctrine marxiste, il est posé comme point de départ la définition des rapports entre parti et classe, et il fut établi que le parti de classe ne peut comprendre dans ses propres rangs qu'une "partie" de la classe même, jamais toute cette classe ni peut-être jamais sa majorité.

Cette vérité évidente aurait été mieux mise en relief si on avait précisé qu'on ne peut même pas parler de "classe" tant qu'il n'existe pas une minorité de cette classe, tendant à s'organiser en parti politique.

Qu'est-ce en effet, selon notre méthode critique, qu'une "classe sociale" ? Est-ce que nous la reconnaissons dans une constatation purement objective, extérieure, dans l'analogie de conditions économiques et sociales, de position vis-à-vis du processus productif d'un grand nombre d'individus ? Ce serait trop peu. Notre méthode ne se limite pas à décrire quel est, à un moment donné, l'assemblage social, à tracer abstraitement une ligne qui divise en deux parties les individus qui le composent comme dans les classifications scholastiques des naturalistes. Le critique marxiste voit la société humaine dans son mouvement, dans son développement dans le temps, avec un critère essentiellement historique et dialectique, c'est-à-dire en étudiant la liaison des événements dans leurs rapports d'influence réciproque.

Au lieu de prendre - comme selon la vieille méthode métaphysique - une photographie instantanée de la société à un moment donné, et de travailler ensuite sur celle-ci pour y reconnaître les diverses catégories dans lesquelles les individus qui composent la société doivent être catalogués, la méthode dialectique voit l'histoire comme un cinématographe qui déroule l'un après l'autre ses tableaux ; c'est dans les caractères saillants du mouvement de ceux-ci que la "classe" doit être cherchée et reconnue.

Dans le premier cas nous tomberions dans les mille objections des statisticiens purs, des démographes, gens de courte vue si jamais il en fut, qui réexamineraient les divisions en observant qu'il n'y en a pas deux, ou trois ou quatre, mais

qu'il peut y en avoir dix ou cent ou mille, séparées entre elles par des gradations successives, et des zones intermédiaires indéfinissables. Dans le second cas, nous avons bien d'autres éléments, pour reconnaître ce protagoniste de la tragédie historique qui est la classe, pour en fixer les caractères, l'action, la finalité, lesquels se concrétisent en une uniformité évidente, au milieu du changement d'une multitude de faits que le pauvre photographe de la statistique enregistre dans une froide série sans vie.

Pour dire qu'une classe existe et agit dans un moment de l'histoire, il ne nous suffira donc pas de connaître combien étaient, par exemple, les marchands de Paris sous Louis XIV, ou les landlords Anglais du XVIII^e siècle, ou les travailleurs de l'industrie manufacturière belge du début du XIX^e siècle. Nous devons soumettre une entière période historique à notre investigation logique, y retrouver un mouvement social et donc politique, qui ait cherché sa voie à travers des hauts et des bas, des erreurs et des succès, mais dont l'adhésion au système d'intérêts d'une partie des hommes mis dans une certaine condition, par le système de production et par ses développements, soit évidente.

C'est ainsi que Frédéric Engels, dans un de ses classiques essais de cette méthode, tirait de l'histoire des classes travailleuses anglaises, l'explication d'une série de mouvements politiques et démontrait l'existence d'une lutte de classes.

Ce concept dialectique de la classe nous met au-dessus des pâles objections du statisticien, lequel perdra le droit de voir les classes nettement opposées et divisées sur la scène de l'histoire, comme les masses chorales sur les planches d'une scène de théâtre. Il ne pourra rien déduire contre nos conclusions, prétextant du fait que, dans la zone de contact, se trouvent des couches indéfinissables à travers lesquelles se déroule un échange osmotique d'individus, sans que vienne à être altérée la physionomie historique des classes qui sont en présence l'une de l'autre .

o
o o
o o

Le concept de classe ne doit donc pas susciter en nous une image statique mais une image dynamique. Quand nous découvrons une tendance sociale, un mouvement en vue d'une finalité donnée, nous pouvons alors reconnaître l'existence d'une classe dans le sens réel du mot. Mais alors existe, d'une manière substantielle, le parti de classe.

Un parti vit, quand vivent une doctrine et une méthode d'action. Un parti est une école de pensée politique et donc une organisation de lutte. Le premier fait est un fait de conscience, le second est un fait de volonté, plus précisément de tendance à une finalité.

Sans ces deux caractères nous ne possédons pas encore la définition d'une "classe". Le froid régistrateur peut, ré-pétons-le, constater des affinités de circonstances de vie en groupes, plus ou moins vastes, mais il n'y note aucune trace dans le devenir de l'histoire.

On ne peut avoir ces deux caractères que condensés concrétisés dans le parti de classe. De même que celle-ci se forme avec le perfectionnement de conditions déterminées et de rapports issus du renforcement de nouveaux systèmes productifs - par exemple l'implantation de grands établissements, possédant une force motrice, par le recrutement et la formation de nombreux cadres - de même l'influence des intérêts d'une telle collectivité commence graduellement à se concrétiser dans une conscience plus précise, et, cette dernière s'ébauche d'abord dans de petits groupes de celle-ci. Quand la masse est poussée à agir, ce sont seulement ces petits groupes qui ont la prévision d'une finalité, qui poussent et dirigent le restant. On doit penser à ce processus quand on se réfère à la moderne classe prolétarienne, non pour une catégorie professionnelle, mais pour tout l'ensemble de celle-ci. Et on voit alors comment une conscience plus précise de l'identité d'intérêt fait son apparition, mais celle-ci résulte d'un tel complexe d'expérience et de notion, qu'elle ne peut se rencontrer que dans des groupes limités et comprenant des éléments choisis de toutes les catégories. De même la vision d'une action collective qui tend à des finalités générales intéressant toute la classe, et qui se concentrent dans la proposition de changer tout le régime social, peut seule être claire dans une minorité avancée.

Ces groupes, ces minorités ne sont autres que le parti.

Quand la formation de celui-ci a atteint un certain stade, tout en étant sûr que la dite formation ne procèdera pas sans arrêts, crises, conflits internes, alors nous pouvons dire que nous avons une classe en action.

Tout en n'étant qu'une partie de la classe, c'est seulement le parti qui donne à celle-ci l'unité d'action et de mouvement pour qu'il groupe des éléments qui, en dépassant les limites de catégorie et de localité, ressentent et représentent la classe.

Ceci rend plus clair le sens de la vérité fondamentale : le parti est seulement une partie de la classe. Celui qui regardant une image fixe et abstraite de la société verrait apparaître une zone, la classe, et dans celle-ci un petit noyau, le parti, tomberait facilement dans la considération que toute la classe, c'est-à-dire la majorité qui reste presque toujours en dehors du parti, pourrait avoir un poids plus grand, un droit plus important. Mais pour peu que l'on pense que dans cette grande masse restante les individus n'ont pas encore une conscience et une volonté de classe, qu'ils vivent pour leur propre égoïsme, ou pour la catégorie, ou pour le clocher, ou pour la nation, on verra que dans le but de s'assurer dans le mouvement historique l'action de l'ensemble de la classe il faut un organisme qui l'anime, la cimente, la précède, en un mot l'encadre. On verra que le parti est en réalité le noyau vital, sans lequel toute la masse restante n'aurait plus aucun motif d'être considérée comme un faisceau de forces.

La classe présuppose le parti parce que, pour être et se mouvoir dans l'histoire, la classe doit avoir une doctrine critique de l'histoire, et en elle une finalité à atteindre.

La véritable et unique conception révolutionnaire de l'action de classe réside dans la délégation de sa direction au parti. L'analyse doctrinale et une accumulation d'expérience historique nous permettent de réduire facilement à des idéologies petites-bourgeoises et anti-révolutionnaires une quelconque tendance à infirmer et contester la nécessité et la prééminence de la fonction du parti.

Si la contestation vient d'un point de vue démocratique, on doit la soumettre à cette même critique qui sert au marxisme pour mettre en déroute les théorèmes favoris du libéralisme bourgeois.

Il suffira pour ceci de rappeler que si la conscience des hommes est le résultat et non la cause des caractéristiques de l'ambiance dans laquelle ils sont contraints de se mouvoir, la règle ne sera jamais que l'exploité, l'affamé, le sous-alimenté, puisse se convaincre qu'il doit renverser et remplacer l'exploiteur, une fois bien repu et comblé de toute ressource et capacité. Ceci ne peut être que l'exception. La démocratie électorale bourgeoise court toujours au-devant de la consultation des masses, parce qu'elle sait que la majorité répondra toujours en faveur de la classe privilégiée et lui délèguera volontairement le droit de gouverner et de perpétuer l'exploitation.

Ce n'est pas le fait d'ajouter ou d'enlever du calcul électoral la petite minorité des électeurs bourgeois qui déplacera les rapports. La bourgeoisie gouverne avec la majorité qui se présente comme telle, non seulement vis-à-vis de tous les citoyens, mais aussi bien vis-à-vis des seuls travailleurs.

Si donc le parti déclarait toute la masse prolétarienne juge des actions et des initiatives qui lui sont réservées, il s'engagerait à recevoir une réponse qui serait presque toujours favorable à la bourgeoisie. Il s'engagerait ainsi à être toujours moins illuminé, avancé, révolutionnaire surtout moins inspiré par une conscience de l'intérêt vraiment collectif des travailleurs, par celle du résultat final de la lutte révolutionnaire, résultat final qui ne peut être acquis que par le parti organisé.

Le concept de droit du prolétariat à disposer de son action de classe n'est qu'une abstraction sans aucun sens marxiste, et qui dissimule le désir de conduire le parti révolutionnaire à s'élargir dans des couches moins évoluées, puisque, au fur et à mesure que ceci se produit, les décisions qui en ressortent se rapprochent toujours plus des conceptions bourgeoises et conservatrices.

Si nous cherchons les confirmations de cette vérité, au-delà de la recherche théorique, dans les expériences que l'histoire nous a fournies, nous en trouverions d'amples moissons. Rappelons que c'est un lieu commun du "meilleur bourgeois" d'opposer le "bon sens" de la masse aux méfaits d'une "minorité d'agitateurs", d'affecter les meilleures dispositions vis-à-vis des travailleurs, tout en ayant une haine féroce vis-à-vis du moyen par lequel ils parviennent à porter atteinte aux intérêts des exploités. Aussi les courants de droite du mouvement ouvrier, les écoles sociales-démocrates dont l'histoire a démontré le contenu révolutionnaire, opposent continuellement la masse contre le parti et voudraient reconnaître la classe dans des consultations plus vastes que les cadres restreints du parti. Quand ils ne peuvent pas élargir celui-ci en dehors de toutes limites précises de doctrine et de discipline dans l'action, ils tendent à établir que ses principaux organes ne doivent pas être seulement ceux désignés par ses militants, mais ceux choisis par l'intermédiaire des parlementaires qui sont élus par un corps plus vaste - et en effet les groupes parlementaires sont toujours à l'extrême droite des partis dont ils émanent.

Toute la dégénérescence des partis sociaux-démocrates de la IIème Internationale et l'apparent devenir moins révolu-

tionnaire de leurs masses non organisées, dérivait du fait que ceux-ci, chaque jour un peu plus, perdaient la forme précise de parti, justement parce qu'ils faisaient de l'ouvriérisme du "laborisme", c'est-à-dire qu'ils fonctionnaient, non plus comme avant-garde de la classe, mais comme ses expressions mécaniques dans un système électoral et corporatif où l'on donnait le même poids et la même influence aux couches les moins conscientes et les plus dominées par des égoïsmes de la classe prolétarienne.

La réaction à cette épidémie, même avant la guerre et particulièrement en Italie, se développait dans le sens de défendre la discipline interne du parti, d'empêcher l'accession d'éléments non parfaitement affermis sur le terrain révolutionnaire de notre doctrine, de s'opposer à l'autonomie des groupes parlementaires et des organes locaux, d'épurer les files du parti des éléments impurs. Cette méthode est celle qui s'est révélée comme le vrai antidote du réformisme et forme le fondement de la doctrine et de la pratique de la Troisième Internationale, pour laquelle la fonction du parti centralisé, discipliné, orienté clairement sur les problèmes de principe et de tactique était au premier plan, pour qui "la faillite des partis sociaux démocrates de la II^e Internationale ne fut pas la faillite des partis prolétariens en général", mais fut, qu'on nous permette l'expression, la faillite des organismes qui avaient oublié d'être des partis, parce qu'ils avaient cessé d'être tels.

Il existe ensuite un autre ordre d'objections au concept communiste de la fonction de parti, et il est en relation avec une autre forme critique et tactique de réaction aux dégénérescences du réformisme. Ce sont les objections de l'école syndicaliste qui, au contraire, reconnaît la classe dans les syndicats économiques et affirme que ce sont eux les organes aptes à la guider dans la révolution.

Même ces objections qui, apparemment viennent de gauche et qui ont eu, après la période classique du syndicalisme français, italien, américain, de nouvelles formulations par des tendances qui sont en marge de III^e Internationale, se réduisent facilement à des idéologies semi-bourgeoises aussi bien à l'aide de la critique de principe, qu'avec la constatation des résultats auxquels ils ont conduit.

On voudrait définir la classe dans une organisation, certainement caractéristique et très importanté, qui lui est donnée par des syndicats professionnels de catégorie qui apparaissent avant le parti politique, qui groupe des masses beau-

coup plus nombreuses et correspondent donc beaucoup plus à la totalité de la classe travaillante. Du point de vue abstrait un semblable critère démontre seulement un respect inconscient à ce mensonge démocratique sur lequel calcule la bourgeoisie pour assurer sa domination à travers une invitation à la majorité du peuple à se choisir un gouvernement. A d'autres points de vue théoriques cette méthode va à l'encontre des opinions bourgeoises quand elle confie aux syndicats l'organisation de la société nouvelle, en revendiquant les concepts d'autonomie et décentralisation des fonctions productives qui sont identiques à ceux des économistes réactionnaires. Mais ce n'est pas ici notre intention de développer un examen critique complet des doctrines syndicalistes. Il suffira de constater en même temps qu'on considère les résultats des expériences, comment les éléments d'extrême droite des mouvements prolétariens ont toujours fait leur, le point de vue de mettre en avant la représentation syndicale de la classe ouvrière, en sachant bien qu'avec cela ils atténuent les caractères du mouvement, pour les simples raisons, auxquelles nous avons fait allusion. La bourgeoisie moderne a une sympathie et une tendance tout autre qu'illogique pour les manifestations syndicales de la classe ouvrière, en ce sens qu'elle irait avec plaisir, tout au moins sa fraction la plus intelligente, au devant des réformes de son appareil étatique et représentatif qui feraient une large place aux syndicats apolitiques, et même, au devant de leurs requêtes d'exercer un contrôle sur le système productif, la bourgeoisie sent que tant qu'on peut tenir le prolétariat sur ce terrain des exigences immédiates et économiques qui l'intéressent catégorie par catégorie, on fait oeuvre conservatrice en évitant la formation de cette périlleuse conscience politique qui est la seule révolutionnaire, parce qu'elle vise le point vulnérable de l'adversaire : la possession du pouvoir .

Mais le fait que la majorité des syndicats était dominée par les éléments de droite n'a jamais échappé aux syndicalistes anciens et modernes, ainsi que le fait que la dictature des dirigeants petits-bourgeois sur la masse se fondait sur la bureaucratie dans lesquels étaient encadrés les syndicats plus encore que le mécanisme électoral des pseudo-partis sociaux démocrates. Alors les syndicalistes et avec eux beaucoup d'éléments nûs seulement par un esprit de réaction à l'épidémie réformiste, s'adonnèrent à l'étude de nouveaux types d'organisation syndicale et à la constitution de nouveaux syndicats indépendants des traditionnels.

De même qu'un tel expédient était théoriquement faux parce qu'il ne dépassait pas le critère fondamental de l'organisation économique : accueillir tous ceux qui, par leur participation dans la production, sont dans des conditions données, sans leur demander des convictions politiques spéciales et des engagements spéciaux en vue d'action qui pourraient même exiger leur propre sacrifice; de même cet expédient se révéla faux dans son but parce qu'en poursuivant le "producteur" on ne réussissait pas à dépasser les limites de la "catégorie" tandis que seul le parti de classe, en considérant le "prolétaire" dans la vaste gamme de ses conditions et de ses activités, réussit à éveiller l'esprit révolutionnaire de la classe.

Même aujourd'hui on ne cesse pas cependant de chercher une telle recette. Une interprétation tout à fait fautive du déterminisme marxiste, une compréhension limitée de la part qu'ont dans la formation des forces révolutionnaires, sous l'influence originaire des facteurs économiques, les faits de conscience et de volonté, conduit un grand nombre à poursuivre un système mécanique d'organisation, qui en encadrant, nous dirons presque automatiquement, la masse selon certains rapports de la situation des individus qui la composent vis-à-vis de la production, s'illusionne de la trouver prête "à coup sur" à se mouvoir pour la révolution et cela avec la majeure efficacité révolutionnaire. Ainsi réapparaît la solution illusoire de lier la satisfaction quotidienne des stimuli économiques avec le résultat final d'un renversement du système social, en résolvant par une forme organique le vieux problème de l'antithèse entre les conquêtes limitées et graduelles et la réalisation majeure du programme révolutionnaire. Mais, dit justement dans une de ses résolutions la majorité du P.C. allemand quand ces questions en Allemagne étaient plus à l'ordre du jour (et déterminèrent ensuite la scission du P.C. du travail) - LA REVOLUTION N'EST PAS UNE QUESTION DE FORME D ORGANISATION.

La révolution exige une organisation de forces actives et positives, liées à une doctrine et à une finalité. D'importantes couches et d'innombrables individus qui matériellement appartiennent à la classe dans l'intérêt de laquelle la révolution triomphera sont en dehors de ce lien. Mais la classe vit, lutte, avance, vainct, grace à l'oeuvre des forces qu'elle a engendrées dans son sein.

La classe dérive d'une homogénéité de conditions économiques qui nous apparaît comme le moteur premier de la tendance à dépasser et à détruire l'actuel système productif ! Pour assumer cette tâche grandiose, elle doit avoir sa propre pensée sa propre méthode de critique, une volonté propre qui tende à ces réalisations que la recherche et la critique ont définies, sa propre organisation de combat qui en canalise avec le meilleur rendement les efforts et les sacrifices.

C'est dans tout cela que réside le parti.

ELEMENTS DE L'ECONOMIE MARXISTE

(III)

15. CAPITAL CONSTANT ET CAPITAL VARIABLE

Comme nous l'avons vu, l'argent anticipé par le capitaliste pour acquérir les moyens de production (matières premières et instruments de travail, les matières premières sont de deux sortes : certaines réapparaissent dans le produit d'autres disparaissent au fur et à mesure de leur emploi, comme les combustibles, et sont dites auxiliaires; les instruments de travail, comme les machines, les installations, les bâtisses, entrent en considération uniquement pour la fraction de leur valeur réellement dépensée pendant l'opération productive considérée) réapparaît intégralement dans le prix du produit. C'est pourquoi nous appelons cette fraction du capital : capital constant.

Au contraire, l'argent anticipé pour le salaire des ouvriers, c'est à dire pour l'achat de la force de travail, réapparaît dans la vente des produits augmenté de la plus-value, et nous l'appellerons capital variable

Le bilan des opérations capitalistes se trouve résumé dans ces deux formules

sorties : $M + I + F$ (matières premières + usure des instruments + salaires)

entrées : $M + I + F + \text{Plus value} = P$ (valeur des produits)

Nous aurons : $M + I =$ capital constant, que nous désignerons par c
 $F =$ capital variable, que nous désignerons par v .

En appelant C le capital total anticipé, pl la plus value
 C' le capital retiré de la vente, on a :

$$C = c + v ; \quad C' = c + v + pl = C + pl$$

16. TAUX DE LA PLUS VALUE

Il nous intéresse plus de connaître le rapport qui existe entre la plus-value et le capital qui l'a produite, que

de connaître dans chaque cas, la quantité absolue de plus value réalisée par le capitaliste.

Il est très important de relever que le capital qui est effectivement susceptible de produire de la plus value est uniquement celui qui est anticipé pour l'achat de la force de travail, c'est à dire le capital v . Quant au capital constant c il apparaît intégralement dans le produit et ne donne lieu par lui-même, à aucun incrément de valeur.

C'est pour cela que Marx, lorsqu'il veut définir une quantité dont la mesure donne une idée de l'intensité de la production de plus-value, choisit comme taux de la plus value, non pas le rapport de celle-ci au capital total, mais son rapport avec le seul capital variable

Donc en indiquant par pl' le taux de la plus value

$$pl' = \frac{pl}{v}$$

Dans l'exemple quantitatif que nous avons donné, v était F c'est à dire $6 \times 3 = 18$ Fr. La plus value était $(10 \times 3) - (6 \times 3) = 12$ Fr. Le taux de la plus value était :

$$pl' = \frac{12}{18} = 66 \%$$

Passons maintenant à l'examen du temps de travail, en nous référant, pour fixer les idées, à une seule journée d'un seul ouvrier et au nombre d'heures dont elle se compose, que nous appellerons t (dans notre exemple 10 heures). Nous définissons alors une nouvelle quantité : le travail nécessaire et le temps de travail nécessaire qui lui correspond. Ce temps (ou nombre d'heures) est égal au temps pendant lequel l'ouvrier devrait travailler pour transmettre au produit une valeur exactement égale à celle qui lui a été payée pour sa force de travail. Dans notre cas l'ouvrier a été payé 18 Fr, c'est à dire 6 heures de travail. S'il travaillait 6 heures il reproduirait exactement la valeur qui lui a été payée comme salaire, c'est à dire une valeur équivalent aux produits nécessaires à sa subsistance; dans ce cas la plus value disparaîtrait et avec elle la raison d'être de l'entreprise capitaliste.

Mais l'ouvrier travaille 10 heures au lieu de 6, et nous distinguons à l'intérieur de ces 10 heures 6 heures de travail nécessaire et 4 heures que nous qualifierons de sur-travail, en appelant le temps correspondant temps de travail extra.

Répetons : le temps de travail nécessaire est celui qui suffirait à reproduire la valeur du salaire; le temps de surtravail ou de travail extra est le temps supplémentaire pendant lequel l'ouvrier travaille, et qui produit la différence de valeur ou plus-value au bénéfice du capitaliste

Si les valeurs sont proportionnelles aux temps de travail nécessaires à les produire, en identifiant ainsi le salaire au capital variable, on a

$$\frac{\text{Temps de surtravail}}{\text{Temps de travail nécessaire}} = \frac{\text{Plus-value}}{\text{Capital variable ou salaires}}$$

Ces deux rapports se réduisent à celui que nous avons déjà indiqué comme taux de la plus-value; d'où le théorème : le surtravail divisé par le travail nécessaire donne le taux de la plus-value.

Dans notre exemple la proportion écrite plus haut serait

$$\frac{4}{6} = \frac{12}{8} = \text{taux de la plus-value} = 66\%$$

17. LOI GENERALE DE LA PLUS VALUE

Il sera bon, toutefois de montrer tout ceci d'une manière plus générale. Nous indiquons à nouveau les lettres conventionnelles, et nous rappelons que nous nous référons à un seul ouvrier et à une seule journée de travail.

v = capital variable ou salaire journalier
pl = plus-value
pl' = taux de la plus-value, c'est à dire pl divisé par v
t = nombre d'heures de travail
n = heures de travail nécessaire
e = heures de travail extra

L'ouvrier transmet au produit la valeur totale (en faisant abstraction du capital constant) $v + pl$, en travaillant t heures. Donc, en une heure, l'ouvrier produit la valeur :

$$\frac{v + pl}{t} = \text{production horaire de valeur}$$

Il nous faut maintenant calculer le temps de travail nécessaire n pendant lequel l'ouvrier produit la valeur v. En connaissant la production horaire de valeur une division suffit:

$$\frac{n}{v} = \frac{I}{\frac{v + pl}{t}} ; n = \frac{v}{\frac{v + pl}{t}} = v \frac{t}{v + pl}$$

Nous avons ainsi calculé n. Le calcul de e (surtravail) est très simple :

$$e = t - n = t - \frac{vt}{v + pl} = \frac{tv + plt - vt}{v + pl} = \frac{plt}{v + pl}$$

Le problème était de calculer le rapport entre e (surtravail) et n (travail nécessaire); en divisant l'une par l'autre les deux formules respectives il vient :

$$\frac{e}{n} = \frac{\frac{plt}{v + pl}}{\frac{vt}{v + pl}} = \frac{pl}{v} = pl'$$

La formule fondamentale est donc démontrée; nous la répétons pour plus de clarté :

Le surtravail est au travail nécessaire ce que la plus value est au capital variable; ce rapport commun est le taux de la plus-value.

18. DEMONSTRATION DE LA LOI GENERALE.

Pour démontrer que le fait de référer la plus-value au seul salaire et non pas à tout le capital n'est pas une convention arbitraire, prenons l'exemple d'une entreprise dans laquelle la proportion existant entre le capital constant et le capital variable est modifiée, bien que restent inchangés la valeur d'échange ou prix des produits, celle des matières premières et des instruments de travail, ainsi que le salaire et la journée de travail. Si le prix du produit fini doit rester le même, et comme il représente un temps de travail, nous ne pouvons imaginer un changement dans les procédés techniques de production; mais nous pouvons choisir l'exemple suivant (probant du reste même pour qui ne part pas de notre théorie de la valeur): l'entreprise s'annexe un stade précédent de la transformation productive, en produisant directement ce qu'elle achetait auparavant sur le marché.

Ainsi une aciérie qui tout d'abord achetait la fonte pour la convertir en acier, se met à travailler directement le minerai de fer d'où provient la fonte.

Il est clair que le capitaliste dépensera moins en matières premières, le minerai coûtant beaucoup moins cher que la fonte, et, bien qu'il y ait une augmentation relative des instruments de travail, il diminuera la proportion du capital constant par rapport au total.

Même d'un point de vue vulgaire, on reconnaît que le capitaliste réalisera ainsi un profit supérieur, car il cumulera le profit des deux entreprises préexistantes. Et il réalisera un profit supérieur même à parité de capital total anticipé car, s'il assume désormais, pour chaque kilo d'acier, les frais de la nouvelle installation produisant de la fonte, il effectuait auparavant une telle dépense en achetant la fonte au prix du marché, mais elle était en outre augmentée du profit du producteur de fonte.

En d'autres termes, le capital anticipé pour une opération productive est toujours compris dans le prix de vente du stock de produits correspondant; et donc, à parité de puissance financière, le capitaliste pourra produire le même nombre, sinon plus, de kilogrammes d'acier. Mais sur un tel chiffre son gain a augmenté; et ceci parce que le capital investi pour obtenir un kilo d'acier contient désormais moins de frais de matières premières et plus de frais affectés à l'achat de la force de travail. C'est donc la quantité du capital salarial qui, à parité de rémunération des travailleurs, à parité de conditions de marché, varie proportionnellement au gain du capitaliste. On doit donc référer la plus-value à la masse du seul capital salarial (capital variable) et non à la masse de tout le capital.

Et ceci est également valable socialement parlant, car les diverses fractions de capital constant sont grevées par d'autres fractions de plus-value issues des opérations productives précédentes, en admettant qu'elles aient été effectuées par le mécanisme capitaliste. Le capital fonte était pour la partie non représentée par le minerai de fer et l'usure des installations du vendeur de fonte, déjà affecté de la plus-value encaissée par celui-ci; le capital minerai de fer, pour le capitaliste de la mine, était affecté de la plus-value tirée du surtravail des mineurs; et l'on peut en dire de même pour les installations mécaniques de l'industrie de l'acier, de la fonte, dans la mine. Ce qui prouve combien est satisfaisante - en dehors des plaisanteries sur les pêcheurs de perles et autres choses semblables - notre explication qui, aussi bien qualitativement que quantitativement, découvre dans chaque valeur d'échange un temps de travail, et dans tout profit un surtravail.

Marx prend le soin de préciser qu'il faut éviter de tomber dans cette grossière erreur qui confond le taux de la plus-value avec le taux de profit. L'économie vulgaire entend par taux de profit le rapport entre le gain net du capitaliste (différence entre l'actif et le passif d'une certaine période, par exemple une année, à condition que reste inchangée la valeur

(patrimoniale) de toutes les installations et que tout passif soit compensé) et la valeur total du capital investi dans les installations, augmenté de la somme d'argent qui doit être tenue en réserve pour faire face aux achats de matières premières, au paiement des salaires, etc

L'économie vulgaire distingue en outre un profit purement commercial, à payer pour les capitaux investis, et la différence restante ou profit vrai et propre de l'entrepreneur.

Ce n'est pas ici le lieu de pousser plus avant la confrontation entre cette manière de voir et les calculs que nous avons faits. Il suffit de remarquer que le fait de considérer un laps de temps donné n'est pas nécessaire pour nous, car nous avons tenu compte d'un cycle productif complet par exemple : celui qui est nécessaire pour parvenir à un kilo d'acier. Plus augmentent l'intensité dans le temps et l'extension de cet acte productif, et plus augmente le gain de l'entrepreneur et en général également le taux de profit.

Le taux de la plus-value dépend au contraire du degré d'exploitation de la force de travail et il est toujours plus élevé; les exemples numériques faciles que donne Marx montrent qu'à un taux de profit, par exemple de 10,5 %, peut correspondre un taux de la plus value de 100%.

Toutefois en tant qu'exercice d'application de tout ce qui précède, on pourrait effectuer le calcul sur le profit d'une entreprise qui se transformerait de la manière que nous avons indiquée dans l'exemple de l'aciérie, en supposant des chiffres concrets pour les prix et les quantités de minerai, de fonte, d'acier, pour les salaires, les heures de travail, le nombre annuel des journées de travail, etc.... (voie l'Appendice)

19. EXPRESSION DE LA VALEUR DU PRODUIT EN PARTIES PROPORTIONNELLES DU MEME PRODUIT OU DE LA JOURNEE DE TRAVAIL.

Nous avons donné au début l'exemple du produit de valeur P qui se composait de la valeur des matières premières et de l'usure des instruments ($M + I = c$, capital constant) et de la valeur engendrée dans une journée de 10 heures de travail. Nous faisons correspondre la valeur d'échange de 3 Fr à une heure de travail; supposons maintenant que la valeur c soit de 60 Fr. Nous aurons alors

$$P = c + (10 \times 3) = 60 + 30 = 90 \text{ Fr}$$

En outre, sur la valeur de 30 Fr ajoutée par l'ouvrier
 $18 = 6 \times 3$ représentaient le salaire ou capital variable v ,
 $12 = 4 \times 3$ représentaient la plus-value.

Supposons maintenant que le produit, valant 90 Fr, pèse
1,800 Kg. Comme nous avons : $90 = 60 + 18 + 12$ Fr, nous pouvons
poser : $1,800 = 1,200 + 0,360 + 0,240$ Kg

Nous aurons alors représenté en parties proportionnelles
du produit les éléments qui en constituent la valeur. 1,200 Kg =
60 Fr représentent le capital constant ; 0,360 Kg = 18 Fr repré-
sentent le capital variable ; 0,240 Kg = 12 Fr représentent la
plus-value. En additionnant ces deux dernières parties on obtient
 $0,600 = 30$ Fr = 10 heures de travail, qui représentent la valeur
totale produite par le travail (aussi bien le travail nécessaire
que le surtravail).

Cette subdivision est légitime, mais reste convention-
nelle; elle ne peut fournir une interprétation du processus pro-
ductif car, s'il est vrai que les 60 Fr préexistent à l'applica-
tion du travail en tant qu'ils sont matières premières et machi-
nes, en tant que parties du produit il n'en est pas de même; ni
un franc, ni un gramme ne peut en être obtenu sans travail.

Nous avons donc ici une notation purement convention-
nelle, et il faut se convaincre que notre conclusion sur la ré-
partition des 30 Fr de valeur-travail en salaire et plus-value est
bien différente; cette répartition nous est fournie par une loi
qui s'adapte exactement aux caractères techniques, économiques,
historiques et sociaux du phénomène étudié.

Par une notation analogue, nous diviserons non plus les
1,800 Kg mais les 10 heures employées à les produire, en parties
proportionnelles aux autres éléments de la valeur. Comme en fait
subsiste toutes autres conditions égales, la proportionnalité entre
la quantité des produits et leurs valeurs, il subsiste également
celle qui existe entre la valeur du produit (quantité) et le
temps de travail. En une heure il sortirait des mains de l'ouvrier
180 grammes et 9 Fr de valeur, c'est à dire le dixième de 1,800
et 90. Donc à la répartition suivante :

$$90 = 60 + 18 + 12 \text{ Fr}$$

correspond cette autre :

$$\begin{aligned} 10 &= 6,66 + 2 + 1,33 \text{ heures} \\ 10 \text{ heures} &= 6\text{h. } 40' + 2 \text{ h.} + 1\text{h. } 20' \end{aligned}$$

Donc 6h. 40' représenteraient le capital constant, 2h. le capital variable, et lh. 20' la plus-value

Cette représentation peut être interprétée d'une manière captieuse (Voir chez Marx "la dernière heure de Senior" - Le Capital ed. Sociales, Tome I, p. 221) en disant que sur les 10 heures, l'ouvrier travaille pour le capitaliste pendant lh. 20' seulement.

Pour une telle argumentation on voulait démontrer que la journée de 8 heures aurait ruiné le capitaliste. Un tel argument pour nous, n'aurait pu être qu'en faveur de la journée de 8 heures, mais l'expérience montre suffisamment que les 8 heures sont parfaitement compatibles avec la production de plus-value.

En fait une telle argumentation équivaut à supposer que l'ouvrier produit également les matières premières et les instruments, dont la valeur représente, au contraire, des temps de travail préexistants.

La répartition exacte suivant notre théorie, est la suivante :

$$90 = 60 + 18 + 12 \text{ Fr} = \text{valeur du produit}$$

$$30 = 20 + 6 + 4 \text{ heures} = \text{valeur exprimée en temps de travail.}$$

20 heures représentent le travail contenu, en tant que valeur dans le capital constant acheté par le capitaliste
6 heures le travail nécessaire (payé)
4 heures le surtravail (non payé)

La réduction de la journée de travail à 8 heures n'enlèverait que 2 des 4 heures de surtravail, en admettant que des phénomènes concomitants (augmentation de la productivité du travail) ne réduisent pas parallèlement le temps de travail absorbé par les moyens de subsistance, c'est à dire le travail nécessaire.

20. APPENDICE. CALCUL DE L'ENTREPRISE DECRITE AU CHAPITRE 19

Il s'agit de traiter d'une manière générale le cas d'une entreprise qui absorbe un processus productif précédent pour démontrer que le fait de mettre en rapport la plus-value avec le seul capital variable est légitime.

Signification des symboles :

A : valeur des installations fixes
qA : quote annuelle des amortissements
v : salaire journalier d'un ouvrier
j : nombre de journées de travail dans une année
n : nombre d'ouvriers
V : montant annuel des salaires totaux = vjn.
c : capital constant
M : quantité de matières premières utilisées en un an
r : prix unitaire de ces matières premières
H : frais accessoires annuels
E : gain net annuel ou plus-value

Les entrées annuelles de l'entreprise sont fL.
Les frais annuels sont :

$$qA + H + rM + V$$

le bénéfice est donc :

$$E = fL - (qA + H + rM + V)$$

Cette entreprise englobe maintenant une entreprise qui effectuait précédemment la production de ses matières premières. Une telle entreprise produit en un an exactement la quantité M nécessaire à la première entreprise. Nous indiquons les données de cette entreprise avec les mêmes lettres, munies d'un indice.

Il est clair que la valeur f'L' est la même que celle de rM. Le bilan de cette entreprise isolée sera donc :

$$E' = rM - (q'A' + H' + r'M' + V')$$

Le bilan de l'entreprise combinée, dont nous indiquons les données par un double indice sera :

$$E + E' = fL - (qA + q'A' + H + H' + r'M' + V + V')$$

En résumé :

$$E = fL - (qA + H + rM + V)$$

$$E' = rM - (q'A' + H' + r'M' + V')$$

$$E'' = fL - (qA + H + q'A' + H' + r'M' + V + V')$$

Distinguons dans les divers cas entre capital constant et capital variable :

$$\left\{ \begin{array}{l} c = qA + H + rM \\ V = V \\ c + V = fL - E \end{array} \right.$$

$$c' = q' A' + H' + r'M'$$

$$V' = V'$$

$$c' + v' = rM - E'$$

$$c'' = qA + H + q'A' + H' + r'M' = c + c' - rM$$

$$\text{Comme } c' = rM - (E' + V')$$

$$c'' = c + c' - rM = c + rM - (E' + V') - rM$$

$$c'' = c - (E' + V')$$

$$c'' + V'' = c'' + V + V' = c - (E' + V') + V + V' = c + V - E'$$

$$V'' = V + V'$$

Donc il a été vérifié que :

- le capital constant (c) a diminué de (E' + V')
- le capital total (c + v) a diminué de (E')
- le capital variable V a augmenté de (V')

L'augmentation du gain ou plus-value qui est passé de E à E'' = E + E' ne peut donc être l'effet que du seul capital qui ait augmenté, c'est à dire du capital variable. C'est donc avec juste raison que nous prenons comme taux de la plus value le rapport de celle-ci avec le seul capital variable qui l'a produite. Si nous le mettions en rapport avec le capital constant ou le capital total nous aboutirions à cette absurdité : il n'existerait pas entre les deux termes un rapport de proportionnalité directe, mais de proportionnalité inverse(1)

(1) - on ne doit pas trouver trop aride cette succession de formules - Elle veut être une démonstration de la validité de la loi générale de la plus-value formulée par Marx, dans la représentation de l'entreprise économique de type capitaliste. Nous sommes ici à la fin de la section III qui établit la définition de la plus value. A la fin de la section V, et avant de passer à l'exposé de l'accumulation du capital, Marx dans un petit chapitre résumant les diverses formules de la plus-value oppose les deux groupes de formules qui caractérisent l'économie classique bourgeoise et l'économie marxiste (XVI^{me} chapitre du texte original)

Toutes deux prennent pour fondement le fait que la valeur est donnée par le travail. Mais elles présentent les

choses de manière très différente lorsqu'il s'agit de répondre à cette question : pendant quelle partie de la journée l'ouvrier travaille-t-il pour lui, et pendant quelle partie travaille-t-il pour le patron de l'entreprise ?

Dans les deux cas nous pouvons parler de travail nécessaire pour la première partie, celle qui est entièrement rétribuée, et de surtravail pour la seconde partie (du temps de travail) dont l'équivalent forme le profit du possesseur de l'entreprise.

Suivant l'économie bourgeoise les formules sont les suivantes :

$$\frac{\text{Surtravail}}{\text{Travail nécessaire}} = \frac{\text{Plus-value}}{\text{Coût du produit}}$$

En d'autres termes, ce rapport reproduit ce que la comptabilité capitaliste appelle taux de profit, dividende, etc... Nous trouvons la même fraction en écrivant au numérateur la "marge" bénéficiaire sur une production donnée, c'est à dire l'excédent du prix réalisé sur le coût total, et au dénominateur ce même coût.

Si une automobile par exemple coûte pour ce qui concerne les matières premières, les salaires, l'usure des machines, etc... 100.000 Frs, et si elle est vendue pour 110.000 Frs l'entreprise réalise un gain de 10%. On prétend alors que l'ouvrier n'est exploité que pendant 10% de son temps de travail. S'il a travaillé 11 heures, 10 heures lui seraient intégralement payées, et il ne travaillerait qu'une heure seulement pour le capitaliste.

L'économie officielle moderne, avec ses prétentions d'exactitude positive, reproduit toujours cette thèse et nie donc la théorie de la plus-value de Marx, en affectant de la considérer comme un brillant exercice polémique et non comme un résultat scientifique.

Dans notre théorie, au contraire, les formules prennent une allure bien différente et sont (en partant du même rapport initial).

$$\frac{\text{Surtravail}}{\text{Travail nécessaire}} = \frac{\text{Plus-value}}{\text{capital variable}} = \frac{\text{Plus-value}}{\text{salaires}}$$

Le degré d'exploitation, c'est à dire la quantité de travail non payé, est mis en rapport non pas avec les dépenses totales, c'est à dire l'intégralité du capital anticipé

mais seulement avec la dépense effectuée pour les salaires, que nous appelons la partie variable du capital total.

La différence entre les deux conceptions est énorme. Quantitativement, comme Marx le montre, notre conception implique que le taux de la plus-value non seulement est beaucoup plus élevé, mais encore peut très bien dépasser les 100%, sa limite théorique maximum dans la formule de l'économie bourgeoise. Si dans l'automobile que nous avons prise pour exemple il entre pour 20.000 Fr de salaires, le taux monte de 10% à 50% (10.000 de profit sur 20.000 de capital variable). Un tiers de la journée de travail n'est pas rétribué; il existe des cas, comme celui que cite Marx pour l'agriculture anglaise où le taux monte à 300%.

Qualitativement d'autre part, la formule de l'économie courante s'applique à montrer le rapport entre salariés et capitaliste comme une forme de libre association; tandis que la loi marxiste en démontre le caractère fondamentalement antagonique.

Nous avons voulu démontrer par notre petit calcul sur la fusion de deux entreprises que l'institution du rapport quantitatif entre plus-value et capital variable n'est pas arbitraire, mais que c'est lui seulement qui peut rendre compte du phénomène étudié, étant donné que ce qui apparaît, dans un cycle isolé, comme capital constant détenu par le propriétaire de l'entreprise, n'est que le produit accumulé de capitaux variables précédents qui ont donné lieu à d'autres plus-values ou travail non payé.

Tout le "truc" réside dans la présentation habituelle des "bilans" des entreprises productives (même non, privées) que l'économie académique et la légalité bourgeoise acceptent comme évidents et fidèles à la réalité.

THEORIE ET ACTIVISME

(Compte-rendu de la réunion de Milan)
7 Septembre 1952

I.- L' "INVARIANCE" HISTORIQUE DU MARXISME

1./- On emploie l'expression "marxisme" non pour désigner une doctrine découverte et introduite par l'individu Karl Marx, mais en se référant à la doctrine qui surgit avec le prolétariat industriel moderne et l' "accompagne" pendant tout le cours d'une révolution sociale - et nous conservons le terme "marxisme" malgré toutes les spéculations et l'exploitation dudit terme de la part de toute une série de mouvements contre-révolutionnaires.

2./- Le marxisme, dans sa seule acceptation valable, compte aujourd'hui trois groupes principaux d'adversaires. Premier groupe : les bourgeois qui soutiennent comme définitif le type d'économie capitaliste et mercantile et rejettent comme étant illusoire son dépassement historique par le mode socialiste de production, et rejettent totalement - et avec cohérence - la doctrine du déterminisme économique et de la lutte des Classes. Deuxième groupe : les soi-disants communistes stalinistes qui déclarent accepter la doctrine historique et économique marxiste, mais posent et défendent, même dans les pays capitalistes développés, des revendications non-révolutionnaires mais identiques - et même pires - que les revendications politiques (démocratie) et économiques (progressisme populaire) des réformistes traditionnels. Troisième groupe : les disciples déclarés de la doctrine et de la méthode révolutionnaire, mais qui, cependant, attribuent l'actuel abandon de cette doctrine de la part de la majorité du prolétariat à des défauts et des lacunes originelles de la théorie, qui devrait donc être rectifiée et mise au goût du jour. Ennemis déclarés - falsificateurs - modernisateurs : nous les combattons tous trois, et nous pensons qu'aujourd'hui les derniers sont les pires.

3./- L'histoire de la gauche marxiste, du marxisme radical, et plus exactement du marxisme, consiste dans les résistances successives à toutes les vagues du révisionnisme qui

ont attaqué divers côtés de la doctrine et de la méthode depuis sa formation organique et monolithique, que l'on peut faire coïncider avec le Manifeste de 1848. Dans d'autres textes nous avons rappelé l'histoire de telles luttes dans les trois Internationales historiques : contre les utopistes, ouvriéristes, libertaires, sociaux-démocrates, réformistes et gradualistes, syndicalistes de gauche et de droite, sociaux-patriotes et, aujourd'hui, nationaux-communistes ou communistes populaires. Cette lutte s'étend sur quatre générations et dans ses phases variées elle appartient, non pas à une série de noms illustres, mais à une école bien définie et compacte et, dans le sens historique, à un parti bien défini.

4./- Cette dure et longue lutte perdrait sa liaison avec la future reprise si, plutôt que d'en tirer l'enseignement de l' "invariance", on acceptait l'idée banale que le marxisme est une théorie "en continuelle élaboration historique" et qui se modifie avec le cours et la leçon des événements. Ceci est la justification invariable de toutes les trahisons dont les expériences se sont accumulées, et de toutes les défaites de la révolution.

5./- Le fait de nier, d'une façon matérialiste, qu'un "système" théorique qui surgit à un moment donné (et pis encore, issu de l'esprit et exprimé dans l'oeuvre d'un homme donné, penseur ou chef, ou les deux ensemble) puisse contenir le cours du futur historique, ses règles et ses principes, de façon irrévocable, ne doit pas être compris dans le sens qu'il ne peut exister de systèmes de principes stables pour un très long cours historique. Bien au contraire, leur stabilité et leur résistance aux tentatives de démolition et même d' "amélioration" constituent l'élément principal de force de la classe sociale à laquelle ils appartiennent et dont ils reflètent la tâche historique et les intérêts. La succession de tels systèmes et corps de doctrine et de praxis doit être reliée, non pas à l'avènement d'hommes-prophètes, mais à la succession des modes de production, c'est à dire des types d'organisation matérielle de la vie des collectivités humaines.

6./- Bien que reconnaissant comme erroné le contenu formel des corps de doctrine de tous les grands courants historiques, le matérialisme dialectique ne nie pas pour autant leur nécessité en leur temps; et l'on imagine encore moins que l'erreur aurait pu être évitée par une meilleure élaboration de la part de savants ou de législateurs, et qu'on aurait pu se rendre compte plus tôt de leurs erreurs, et faire les rectifications. Chaque système possède une explication et une

raison propres en son cycle; et les plus significatifs sont ceux qui se sont maintenus inchangés au travers de longues luttes.

7./- D'après le marxisme il n'y a pas de progrès continu quant (avant tout) à l'organisation des ressources productives, mais une série de bonds en avant successifs qui bouleversent profondément, et depuis la base, tout l'appareil économique et social. Ce sont de véritables cataclysmes, des catastrophes, des crises profondes où tout change en un temps très bref, alors que tout était resté invariable pendant de très longues périodes. On retrouve de telles "explosions" dans le monde physique, dans l'évolution du cosmos, en géologie, et jusque dans la phylogénèse des organismes vivants.

8./- L'idéologie de classe étant une superstructure des modes de production, elle aussi ne se forme pas par l'afflux quotidien d'atomes de savoir, mais elle apparaît, bien au contraire, dans la déchirure d'un choc violent et guide la classe qu'elle exprime, dans une forme substantiellement monolithique et stable, par une longue série de luttes et d'efforts jusqu'à la phase critique successive, jusqu'à la révolution historique.

9./- Ce sont justement les doctrines du capitalisme qui, tout en justifiant les révolutions sociales du passé jusqu'à la révolution bourgeoise, affirmaient qu'à partir de ce moment là l'histoire aurait pu progresser dans une voie d'élévation graduel et sans autres catastrophes sociales, car les systèmes idéologiques auraient, par une évolution graduelle, absorbé le flux des nouvelles conquêtes du savoir pur et appliqué. Le marxisme démontra la fausseté d'une pareille vision du futur.

10./- Ce même marxisme ne peut être une doctrine que l'on va formant et réformant chaque jour par de nouveaux apports - véritables "rapiécages" et "raccomodages" ! - car il fait partie, bien qu'étant la dernière, de ces doctrines qui sont l'arme d'une classe dominée et exploitée qui doit renverser les rapports sociaux existants, et, à ce propos, il est l'objet de mille façons de pressions conservatrices de la part des idéologies traditionnelles propres aux classes ennemies.

11./- Alors même que l'on peut entrevoir dès aujourd'hui - ou mieux, depuis que le prolétariat est apparu sur la grande scène historique - l'histoire de la société future sans classes et sans révolutions, on doit affirmer que pendant la

très longue période qui y conduira la classe révolutionnaire ne pourra s'acquitter de sa tâche qu'à la condition d'employer une doctrine et une méthode qui restent stables et soient exprimées dans un programme monolithique. Et ce programme restera valable pendant toute la durée de la terrible lutte, étant bien entendu que le nombre des camarades, et l'issue des heurts sociaux dans les diverses phases resteront extrêmement variables.

12./- Bien que la dotation idéologique de la classe ouvrière révolutionnaire ne soit plus révélation, mythe ou idéalisme, comme pour les classes précédentes, mais au contraire science positive, elle a toutefois besoin d'une formulation stable de ses principes et de ses règles d'action, qui joue le rôle et ait l'efficacité décisive qu'ont eus dans le passé les dogmes, les catéchismes, les Tables, les constitutions, les livres-guidés (comme les Védas, le Talmud, la Bible, le Coran ou la Déclaration des Droits). Les profondes erreurs, dans la substance ou dans la forme, que contiennent ces recueils ne leur ont pas enlevé leur énorme force organisatrice et sociale révolutionnaire au début, contre-révolutionnaire ensuite, en succession dialectique.

13./- C'est précisément parce que le marxisme dénie tout sens à la recherche de la "vérité absolue" et voit dans la doctrine, non pas une donnée de l'esprit sempiternel ou de la raison abstraite, mais un "instrument" de travail et une "arme de combat, qu'il postule qu'on ne s'attarde pas à "réparer" l'arme ou l'instrument au beau milieu de l'effort ou au comble de la bataille. C'est en brandissant dès le début de bons outils et de bonnes armes qu'on sort vainqueur, en temps de paix comme à la guerre.

14./- Une nouvelle doctrine ne peut apparaître à n'importe quel moment de l'histoire. Il y a des époques données bien caractéristiques - et même rarissimes - dans lesquelles elle peut apparaître comme un faisceau de lumière éblouissant ; mais si l'on n'a pas reconnu ce moment crucial, il est vain de recourir aux bouts de chandelle avec lesquels s'ouvre la voie le pédant académique ou le lutteur de peu de foi.

15./- Pour la classe prolétarienne moderne qui s'est formée dans les premiers pays à grand développement industriel capitaliste, les ténèbres ont été déchirées peu avant la moitié du siècle dernier. L'intégrale doctrine en laquelle nous croyons, en laquelle nous devons et voulons croire, a eu à ce moment là toutes les données pour se former et décrire un cours de siècles qui devra la vérifier et la renforcer après des luttes démesurées.

Ou bien cette position restera valable, ou bien la doctrine sera reconnue fautive et la déclaration de l'apparition d'une nouvelle classe, avec un caractère, un programme et une fonction révolutionnaire propres dans l'histoire aura été émise dans le vide. Celui donc qui s'évertue à substituer des parties des thèses, des articles essentiels du "corpus" marxiste, - que nous possédons depuis environ un siècle - en détruit la force de pire façon que celui qui le renie ouvertement et en proclame l'avortement.

16./- Après la période "explosive" dans laquelle la nouveauté même de la revendication la rend claire et nettement délimitée, le caractère chronique des situations successives n'est pas une amélioration ou un renforcement, mais plutôt une involution et une dégénérescence de la "conscience" de classe. Les moments - et toute l'histoire du marxisme le prouve - où la lutte de classe redevient aiguë sont ceux dans lesquels la théorie revient, avec de mémorables affirmations, à ses origines et à sa première et intégrale expression : il suffit de rappeler la Commune de Paris, la révolution bolchevique, le premier après-guerre en Occident.

17./- Le principe de l'invariance historique des doctrines qui reflètent la tâche des classes protagonistes et aussi des puissants retours aux formulations originelles, opposé à la supposition que chaque génération et chaque saison de la mode intellectuelle soit plus puissante que la précédente, à l'insipide cliché de la marche incessante du progrès civil et autres semblables préjugés bourgeois (dont peu de ceux qui se collent l'adjectif de marxistes sont vraiment dépourvus) s'applique à tous les grands cours historiques.

18./- Tous les mythes expriment ceci, et surtout ceux des demis-dieux ou des sages qui eurent une entrevue avec l'Etre Suprême. Il est insensé de rire de telles représentations et c'est le marxisme seulement qui a permis d'en trouver les infrastructures réelles et matérielles. Rama, Moïse, Christ Mahomet, et tous les prophètes et héros qui ouvrent des siècles d'histoire aux divers peuples, sont les expressions diverses de ce fait réel, qui correspond à un bond énorme dans le "mode de production". Dans le mythe païen le savoir, c'est-à-dire Minerve, sort du cerveau de Jupiter et non pour dicter des volumes entiers à de flasques scribes.- par le coup de marteau de Vulcain, le Dieu ouvrier, appelé à calmer une persistante migraine etc. A l'autre extrême de l'histoire, et devant la doctrine illuministe de la nouvelle Déesse Raison, se dresse tel un géant Gracchus Babeuf qui, bien que rustre dans la pré-

sentation théorique, dira que la force physique et matérielle fait progresser plus que la raison et le savoir.

19./- Et les exemples ne font pas défaut de restaurateurs luttant contre des dégénérescences révisionnistes; ce fut le cas de François vis-à-vis du Christ, lorsque le christianisme, né pour la rédemption sociale des humbles, se prélassait au milieu des cours seigneuriales du Moye-Âge; ce fut le cas également des Gracques vis-à-vis de Brutus.

20./- Nous restons sur cette position : tous les derniers grands événements sont autant de confirmations indiscutables et intégrales de la théorie et de la prévision marxistes. Nous rapportons surtout ceci aux points qui ont provoqué (une fois encore) les grandes défections sur le terrain de classe et mis dans l'embarras même ceux qui jugent les positions stalinistes comme étant plein opportunisme. Ces points sont, d'une part l'avènement de formes centralisées et totalitaires du capitalisme, aussi bien dans le domaine économique que dans le domaine politique : l'économie dirigée, le capitalisme d'Etat, les dictatures bourgeoises avouées; et, d'autre part, le processus de développement russe et asiatique du point de vue social et politique. Nous voyons donc tout à la fois la confirmation de notre doctrine et de sa naissance dans une forme monolithique à une époque cruciale donnée.

21./- Celui qui réussirait à opposer les événements historiques de la période actuelle à la théorie marxiste, réussirait du même coup à prouver que celle-ci est erronée, complètement terrassée, et que toute tentative de déduire les lignes du cours historique d'après les rapports économiques est vaine. Dans le même temps il réussirait à prouver que dans n'importe quelle phase les événements forcent à de nouvelles déductions, explications et théories, et par conséquent obligent à proposer des moyens d'action nouveaux et différents.

22./- Ce n'est qu'une solution illusoire des difficultés de l'heure que d'admettre la possibilité d'un continuel changement de la théorie de base et d'affirmer que, justement aujourd'hui, le moment est arrivé d'écrire de nouveaux chapitres pour que, par l'effet d'un pareil acte de la pensée, la situation défavorable soit renversée. Vouloir confier une pareille tâche à de petits groupes aux effectifs dérisoires et, pis encore, l'accomplir sous forme d'une libre discussion, singeant à l'échelle lilliputienne le parlementarisme bourgeois et la fameuse confrontation des opinions individuelles (ce qui n'est pas une ressource nouvelle mais une vieille stupidité !) est une pure aberration.

23./- Actuellement nous traversons un moment de dépression maximum de la courbe du potentiel révolutionnaire et nous sommes donc très éloignés de la naissance de théories historiques originales. Dans une telle période, privée de proches perspectives d'un grand bouleversement social, non seulement c'est une donnée logique que la désagregation politique de la classe prolétarienne mondiale, mais il est logique également que ce soient seulement de petits groupes qui sachent maintenir le fil conducteur historique du grand courant révolutionnaire, tendu comme un arc entre deux révolutions sociales. A la condition toutefois que ces mêmes groupes prouvent ne rien vouloir diffuser d'original et restent étroitement attachés aux formulations traditionnelles du marxisme.

24./- La critique et la mise en doute de toutes les vieilles positions bien afferemies furent des éléments décisifs de la grande révolution bourgeoise moderne qui partit à l'assaut des sciences naturelles, de l'ordre social et des pouvoirs politiques et militaires, pour se tourner ensuite - avec un bien moindre élan iconoclaste - vers les sciences de la société humaine et de l'histoire. Ce fut là justement la portée d'une époque de bouleversements profonds, posée à cheval sur le Moyen Age féodal et terrien et l'époque industrielle et capitaliste. La critique fut l'effet et non le moteur de l'immense et complexe lutte.

25./- Le doute et le contrôle de la conscience individuelle sont l'expression de la réforme bourgeoise contre la tradition et l'autorité de l'Eglise chrétienne. Ils se manifestèrent par le puritanisme le plus hypocrite qui, en proclamant la conformité de la société bourgeoise à la morale religieuse ou au droit individuel, protégeait la nouvelle domination de classe et la nouvelle forme de sujétion des masses. C'est à l'opposé que se présente la voie de la révolution prolétarienne, pour laquelle la conscience individuelle n'est rien et la direction homogène de l'action est tout.

26./- Lorsque Marx dit, dans ses fameuses thèses sur Feuerbach, que les philosophes ont suffisamment interprété le monde et qu'il s'agit désormais de le transformer, il ne voulut pas dire que la volonté de transformer conditionne le fait de la transformation, mais que survient avant tout la transformation, déterminée par le choc de forces collectives, et que seulement après vient sa conscience critique chez les individus. Et il est bien entendu que ceux-ci n'agissent pas à la suite de décisions individuelles, mais à la suite d'influences qui précèdent la science et la conscience.

Et le fait de passer de l'arme de la critique à la critique par les armes déplace justement l'ensemble du sujet pensant à la masse militante, de façon que les armes ne soient pas seulement les fusils et les canons, mais surtout ce réel instrument qu'est la commune, uniforme, monolithique et constante doctrine de parti, à laquelle nous nous sommes tous subordonnés et liés, en cessant une fois pour toutes les discussions de commères ou de pédants.

FAUX RECOURS A L'ACTIVISME

1.- Une déviation banale, qui se trouve à l'origine des pires épisodes de dégénérescence du mouvement, est celle qui sous-estime la clarté et la continuité des principes pour pousser à "être politique", à se plonger dans l'activité du mouvement, lequel indiquera les voies à prendre. Ne pas s'arrêter afin de décider, en se référant aux testes et en passant au crible les expériences précédentes, mais poursuivre sans arrêts le vif de l'action.

2.- Cette pratique est à son tour une déformation du marxisme, soit qu'elle désire mettre en évidence la fermeté et la vivacité de groupes dirigeants et d'avant-garde, qui s'embarassent assez peu de scrupules doctrinaux, soit qu'elle ramène tout à une consultation de la "classe" et de ses majorités, en se donnant l'air de choisir la voie que, poussés par l'intérêt économique, la plupart des travailleurs préfèrent. Il s'agit là de vieux trucs, et jamais aucun traître et vendu à la classe dominante n'a quitté le mouvement sans toutenir : primo qu'il était le meilleur et le plus actif défenseur "pratique" des intérêts ouvriers; secundo, qu'il agissait ainsi à cause de la volonté manifeste de la masse de ses disciples... ou électeurs.

3.- Au fond la déviation révisionniste était activiste et non ultra-déterministe, par exemple celle de Bernstein qui était évolutionniste, réformiste et légalitaire. Il ne s'agissait pas simplement de remplacer le but révolutionnaire, irréalisable dans l'immédiat, par des revendications minimes des ouvriers, que la situation permettait de satisfaire, mais bien de fermer les yeux sur la brûlante vision de l'arc historique complet et de dire : le résultat immédiat est tout, proposons-nous, non pas universellement mais localement et transitoirement, des buts réduits et immédiats, et il sera possible de modeler par la volonté de tels résultats. Les syndicalistes, partisans de la violence, de l'école de Sorel, dirent de même et finirent de la même façon les premiers étaient plus attentifs à arracher des mesures législatives par la voie parlementaire, les seconds à remporter des victoires d'entreprise et de catégories: tous les deux tournaient le dos aux tâches historiques.

4.- Celles-ci et les mille autres formes "d'éclectisme" c'est-à-dire la revendication de la liberté de changer de front et de corps de doctrine, commencèrent à partir d'une falsification

à savoir qu'une pareille continuelle rectification de tir se retrouverait dans l'oeuvre de Marx et Engels. Au contraire, dans tout notre travail, à l'aide d'études et citations approfondies nous avons démontré la continuité de la ligne, entre autres en relevant que les plus récents de leurs textes rappellent les passages et les théories fondamentales des premières oeuvres avec les mêmes mots et avec la même portée.

5.- C'est donc une légende vide de sens que de prêter à Marx deux personnalités différentes : Marx jeune aurait été idéaliste, volontariste, hegelien et, sous l'influence des derniers frémissements des révolutions bourgeoises, barricadier et insurrectionnaliste; tandis que l'homme mûr se serait consacré à une froide étude des phénomènes économiques contemporains en devenant positif, évolutionniste, et légalitaire. Bien au contraire, ce sont les déviations réitérées (dont la Gauche a illustré la longue série, - qu'elles se présentent comme extrémistes ou modérées - dans la banale acception de ces termes) qui, ne pouvant résister à la tension révolutionnaire du matérialisme dialectique, sont retombées dans cette conception bourgeoise, idéaliste et individualiste, avec son fameux culte de la "conscience".

6.- Il suffirait de rappeler que la conclusion du premier livre du "Capital" qui décrit l'expropriation des expropriateurs n'est que la répétition du passage correspondant du "Manifeste", comme vient nous le rappeler une note du "Capital". Les théories économiques des deuxième et troisième Livre ne sont que des rameaux qui se sont développés sur le tronc de la théorie de la valeur et de la plus-value, exposée dès le premier Livre. On retrouve du reste dans ces deux Livres les mêmes termes, les mêmes formules et jusqu'aux mêmes symboles que dans le premier, et c'est en vain qu'Antonio GRAZIADEI tenta de briser une telle unité. De même la tentative de séparer la partie analytique et descriptive du capitalisme de la partie programmatique qui définit la conquête du socialisme n'est qu'une abstraction vide de sens. Tous ceux qui ont quitté les rangs marxistes ont montré n'avoir jamais saisi la puissance de la critique marxiste de l'utopisme, comme ils n'ont pas davantage saisi celle de la critique du démocratism. Il ne s'agit pas de dépeindre minutieusement le but à atteindre et de se tenir pour quitte en espérant que le rose du rêve suffira à mobiliser tout le monde pour le réaliser. Il s'agit, bien au contraire, de trouver le terme matériel à atteindre et de viser directement sur lui, en étant bien convaincus que l'aveuglement et l'inconscience humains n'empêcheront pas qu'il soit atteint.

7.- Il est certes fondamental que Marx ait établi le

lien (déjà pressenti par les meilleurs utopistes) entre cette réalisation lointaine et le mouvement physique actuel d'une classe déjà en lutte : le prolétariat moderne. Mais ceci est peu de chose pour comprendre toute la dynamique de la révolution de classe. Si l'on connaît toute la construction de l'oeuvre de Marx, qu'il ne peut achever, l'on s'aperçoit qu'il se réservait de couronner le tout par le problème, clair cependant dans sa pensée et dans ses textes, du caractère et de l'activité impersonnels de la classe.

Cet exposé devait couronner toute la construction économique et sociale, de la seule manière qui fut conforme à la méthode qui lui avait servi de base.

c 8.- Il serait insuffisant de dire que le déterminisme marxiste élimine la qualité et l'activité théorique ou pratique d'hommes à'exceptionnelle valeur en tant que causes motrices des faits historiques (comme à l'accoutumée : ne pas confondre la cause motrice avec le facteur agissant), et leur substitue les classes, comprises comme collectivités statistiques d'individus en déplaçant simplement ainsi les facteurs idéaux de conscience et de collectivité de l'un à la multitude. Ceci correspondrait simplement au passage d'une philosophie aristocratique à une philosophie démo-populaire: cette dernière étant encore plus éloignée de nous que la première. Il s'agit plutôt de changer radicalement la nature de la cause motrice en la portant hors de la conscience idéale, dans le fait physique et matériel.

9.- La thèse marxiste dit: il n'est pas possible qu'un cerveau humain isolé puisse posséder d'une manière anticipée la conscience de l'évolution historique, et ce pour deux raisons : tout d'abord parce que la conscience ne précède pas mais suit " l'être ", c'est-à-dire les conditions matérielles qui environnent le sujet de la conscience elle-même; ensuite parce que toutes les formes de la conscience sociale proviennent (avec un décalage permettant la détermination générale de cette conscience) du fait qu'une masse d'individus se trouvent placés dans des rapports économiques analogues et parallèles, et donc forment une classe sociale. Ces individus sont amenés à "agir ensemble" historiquement bien avant qu'ils puissent "penser ensemble."

Nous n'attendrons pas que la théorie de ce rapport entre les conditions de classe et l'action de classe avec son but futur nous soit révélée par un individu quelconque - auteur ou chef - et pas davantage par "toute la classe", conçue comme la somme brute d'individus dans un pays ou un moment donné. Et pour déterminer cette théorie nous n'irons surtout pas faire appel à une très bourgeoise "consultation" à l'intérieur de la classe.

10.- La dictature du prolétariat n'est pas pour nous une démocratie consultative mise à l'intérieur du prolétariat, mais la force historique organisée qui, à un moment donné, suivie par une partie du prolétariat, et pas forcément par la majeure partie, exprime la pression matérielle qui fait sauter le vieux mode de production bourgeois pour ouvrir la voie au nouveau mode de production communiste.

Dans tout ceci il est un facteur toujours indiqué par Marx, d'importance non négligeable. C'est celui des déserteurs de la classe dominante qui passent au camp révolutionnaire et contrabalaçent l'action de masses entières de prolétaires qui restent au service de la bourgeoisie par suite d'un asservissement matériel ou idéologique, et qui forment, presque toujours, la majeure partie statistique de la classe.

11.- Tout le bilan de la révolution en Russie n'a pas conduit notre courant à en attribuer, si peu que ce soit, le passif à la violation de la démocratie interne de classe ou à douter de la théorie marxiste et léniniste de la dictature, laquelle a pour juge et pour limite non pas des formules constitutionnelles ou organisatives, mais seulement le rapport de forces historiques.

L'abandon complet du terrain de la dictature de classe est par contre rendu évident par le complet retournement staliniste de la méthode révolutionnaire. Comme tous les autres, les ex-communistes passent partout sur le terrain de la démocratie, se mettent sur le terrain de la démocratie populaire et nationale, et en Russie comme ailleurs ils abandonnent les buts de classe pour les buts nationaux dans toute leur politique. Tous ceux qui empruntent la voie démocratique s'engagent dans la voie capitaliste. Ainsi font les vagues anti-staliniens qui s'indignent de voir l'opinion du prolétariat méprisée en Russie.

12.- Il existe d'innombrables citations de Marx qui démontrent cette impersonnalité de l'évènement historique, impersonnalité sans laquelle la théorie matérialiste de l'histoire serait impossible.

Nous savons que Marx ne put écrire complètement que le premier Livre du "Capital". Dans sa correspondance et dans diverses préfaces Engels rappelle l'extrême difficulté du travail qui fut nécessaire pour mettre en ordre le deuxième et le troisième Livre (en mettant à part le quatrième qui est une histoire des doctrines économiques adverses).

Engels lui-même eut des doutes quant à l'ordonnement des chapitres et des sections des deux Livres. Ceux-ci

étudient le processus d'ensemble des formes du capitalisme non pour "décrire" le capitalisme du temps de Marx, mais pour démontrer que, quoi qu'il advienne, la forme du processus général ne va pas vers un équilibre et vers un "état de régime" (comme le ferait un fleuve éternel et constant exempt de crues et de décrues), mais vers des séries de crises allant s'exaspérant, et vers l'écroulement révolutionnaire de la "forme générale" examinée.

13.- Marx, comme il l'avait indiqué dans la préface de 1859 à la "Critique de l'Economie Politique" (Première rédaction du "Capital"), après avoir traité des trois classes fondamentales de la société moderne : propriétaire du sol, capitaliste, prolétaire, se réservait trois autres sujets, à savoir : Etat, Commerce International, Marché Mondial ". Le sujet "Etat" se trouve traité dans le texte sur la commune de Paris de 1871 et dans les chapitres classiques d'Engels, ainsi que dans "l'Etat et la Révolution", le sujet " Commerce Extérieur " dans " L'Impérialisme " de Lénine. Il s'agit là du travail d'une école historique et non de l' "Opera Omnia " d'un seul homme. Le thème " Marché Mondial " est lumineux aujourd'hui dans le livre des faits que personne ne sait lire et auquel fait allusion, avec sa faible théorie du double marché, un Staline mourant; on y trouverait pourtant les foyers de l'incendie qu'allumera le Capitalisme mondial dans la deuxième moitié du siècle. Mais pour apprendre l'alphabet de ce livre là il faudrait avoir cessé de se préoccuper du sort de la Patrie et du Peuple, et des idéologies bourgeoises depuis longtemps en faillite : Paix, Liberté, Indépendance, Sainteté de la Personne, respect des décisions électorales !.....

14.- Après avoir exposé la façon dont le produit social se divise entre les trois classes fondamentales pour en constituer le revenu c'est à dire : rente, profit, salaire; après avoir démontré que le transfert de la rente à l'Etat ne changerait en rien le mécanisme capitaliste et que, de toute façon, le transfert de la totalité de la plus-value à l'Etat ne sortirait pas des limites de la forme de production capitaliste (car le gaspillage de travail vivant, c'est-à-dire l'effort et le temps de travail, resterait le même, la division en entreprises et le caractère mercantile du système restant inchangé), Marx conclue ainsi la partie strictement économique :

" Ce qui caractérise spécialement le mode de production capitaliste c'est que la production de la plus-value est le but direct et déterminant de la production. Le capital produit essentiellement du capital, mais ne le fait qu'en produi-

" sant de la plus-value ".

(C'est seulement le communisme qui saura produire de la plus-value qui ne soit pas du capital).

Mais la cause ne tient pas absolument à l'existence du capitaliste ou de la classe capitaliste qui non seulement sont de purs effets, mais encore des effets non nécessaires.

" Dans la production capitaliste, la masse des producteurs directs trouve devant elle le caractère social de sa production sous forme d'une autorité méticuleuse et d'un mécanisme social ordonné et hiérarchisé (à l'Est, bureaucratifié (1)); mais cette autorité n'appartient à ses détenteurs qu'en tant que personnification des conditions du travail vis-à-vis du travail, et non pas, comme dans les anciens modes de production, en tant que maîtres politiques ou théocratiques. Parmi les représentants de cette autorité, les capitalistes, les propriétaires de marchandises, il règne l'anarchie la plus complète, dans laquelle le procès social de la production prévaut uniquement comme loi naturelle toute puissante vis-à-vis de l'arbitraire individuel (2))

Il faut donc, et il suffit, de s'en tenir à la puissante homogénéité du texte pour reléguer les prétendus modernisateurs dans les ténèbres du plus sale préjugé bourgeois, qui recherche toujours le responsable de toute infériorité sociale dans " l'arbitraire individuel " ou tout au plus dans la "responsabilité collective d'une classe sociale ". A partir de là tout était bien clair : le capitaliste ou la classe capitaliste peuvent cesser - ici ou là - de "personnifier" le capital, celui-ci n'en demeurera pas moins, face à nous et contre nous, ce "mécanisme social" cette " loi naturelle toute puissante " du procès productif.

15.- Avec ce formidable chapitre 51, qui à chaque page "évoque" le spectre de la révolution, se termine la "description" de l'économie actuelle. Et l'on arrive au chapitre 52 qui ne compte guère plus d'une page, où, sous la phrase interrompue, la main fatiguée du vieil Engels dut écrire : " Le manuscrit s'arrête ici "

Titre : " Les Classes ". Nous sommes sur le seuil du renversement de la praxis, et, après avoir éliminé l'arbitraire

(1) ce qui figure entre parenthèses a été ajouté par nous

(2) souligné par nous

individuel, nous allons rechercher l'agent de la révolution.

Avant tout le chapitre dit : nous avons donné les lois de la société capitaliste pure avec ses trois classes. Mais celle-ci n'existe même pas en Angleterre (et en 1953 elle n'existe ni là ni ailleurs, et elle n'existera jamais, au même titre que les deux seuls points matériels dotés de masse auxquels Newton réduit le cosmos)

" Il nous faut d'abord répondre à la question suivante :
" Qu'est-ce qui forme une classe ? "

" A première vue, l'identité des revenus et des sources de revenus "

" Mais, à ce point de vue, les médecins et les fonctionnaires, par exemple, constitueraient également deux classes, car ils appartiennent à deux groupes sociaux différents dans lesquels les revenus des membres découlent, pour chaque groupe, de la même source. Le même raisonnement s'appliquerait au nombre infini des intérêts et des situations que la division du travail social provoque chez les ouvriers, les capitalistes et les propriétaires fonciers (viticulteurs, cultivateurs, propriétaires de forêts, de mines, de pêcheries, etc..)"

Pensée et période sont interrompues ici. Mais il y en a suffisamment.

16.- Sans demander aucun droit d'auteur pour une seule phrase, nous pouvons compléter le chapitre crucial, interrompu par la mort, incident individuel arbitraire pour Karl Marx qui avait l'habitude à ce propos de citer Epicure, à qui il avait dédié sa thèse de doctorat. Comme le dit Engels : " tout événement qui dérive d'une nécessité, porte en lui-même sa consolation ". Regretter est donc inutile.

Ce n'est pas l'identité des sources de revenus, comme il semble " à première vue ", qui définit la classe.

D'un seul coup, le syndicalisme, l'ouvriérisme, le labourisme, le corporativisme, le mazzinisme, le socialisme chrétien, qu'ils soient passés ou futurs, sont terrassés et pour toujours.

Les apologistes de l'esprit et de l'individu, de la société libérale et de l'état constitutionnel se contentent tout au plus de reconnaître que l'on ne peut ignorer l'existence d'intérêts collectifs de catégorie, mais notre conquête théorique

va bien au-delà de cette plate banalité. Le fait qu'il était vain, pour ces apologistes, de faire la moue ou de fermer les yeux sur la question sociale, même ainsi réduite en pillules, était déjà pour nous une victoire. Celle-ci aurait pénétré dans le monde moderne, mais le pénétrer capillairement est une chose, le détruire en est une autre.

Il ne sert à rien de sélectionner "qualitativement" les classes en fonction de l'origine de leurs revenus. Il est plus stupide encore de vouloir les définir quantitativement à partir de la "pyramide des revenus". Depuis des siècles, de simples opérations arithmétiques ont bien prouvé aux philosophes de la misère qu'en réduisant la pyramide à un prisme nivelleur on ne ferait que promouvoir la société des gueux.

Comment donc échapper, qualitativement et quantitativement à cent mille difficultés ? Un haut fonctionnaire reçoit un traitement, et il est donc payé en fonction du temps tout comme le manoeuvre salarié, d'une entreprise nationalisée par exemple ; mais le premier a un revenu plus élevé que nombres de capitalistes d'usine qui vivent du profit, et de commerçants, de même le second a un revenu plus élevé, non seulement que le petit paysan, mais même qu'un petit propriétaire immobilier, qui vit pourtant de la rente

La classe ne se définit pas d'après des comptes économiques d'après la position historique vis-à-vis de la lutte gigantesque avec laquelle la nouvelle forme générale de production dépasse, abat et remplace l'ancienne.

Si la thèse selon laquelle la société est la pure somme d'individus idéaux est idiote, on peut en dire autant de celle pour laquelle la classe est la pure somme d'individus économiques. Individu, classe et société ne sont pas de pures catégories idéales ou économiques, mais des produits (en continuél changement de lieu et de date) d'un processus général, dont la puissante construction marxiste reproduit les lois réelles.

Le mécanisme social effectif conduit et forme individus, classes et sociétés sans les "consulter" à aucun échelon .

La classe est définie par sa voie et par sa tâche historique. A cause d'un difficile point d'arrivée dialectique de l'effort immense, notre classe est définie par la revendication de sa propre disparition (car celle, déjà en cours, des classes ennemies représente peu de choses ou même rien).

Aujourd'hui prévaut au sein de la classe la direction Staline, celle d'un Etat capitaliste comme celui de la Russie, celle d'une bande de candidats et de parlementaires de très loin plus antimarxiste que ne l'étaient, autrefois, les Turati et Bissolati, Longuet ou Millerand

17.- Il ne reste donc que le parti, comme organe actuel qui définit la classe, lutte pour la classe, gouverne pour la classe au moment opportun et prépare la fin des gouvernements et des classes. A condition que le parti ne soit pas de Pierre ou de Paul, qu'il ne se perde pas d'admiration pour le chef, et qu'il retourne défendre, avec s'il le faut une foi aveugle, la théorie invariable, l'organisation rigide, la méthode qui ne part pas d'un préconception sectaire, mais qui sait que, dans une société développée à sa forme type (comme Israël de l'an zéro l'Europe de l'an 1900), l'on doit appliquer durement la formule de guerre : qui n'est pas avec nous est contre nous.